



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

Year : 2021

Traduction et observation formelle des *Epigrammata* de Théodore de Bèze. Analyse thématique des poèmes à Candide

Maël Graa

Maël Graa, 2021, Traduction et observation formelle des *Epigrammata* de Théodore de Bèze. Analyse thématique des poèmes à Candide

Originally published at : Mémoire de maîtrise, Université de Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive.
<http://serval.unil.ch>

Droits d'auteur

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

Copyright

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.



UNIL | Université de Lausanne

Faculté des lettres

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
FACULTÉ DES LETTRES

Mémoire de Maîtrise universitaire ès lettres en Sciences de l'Antiquité, orientation latin

Traduction et observation formelle des *Epigrammata* de Théodore de Bèze.
Analyse thématique des poèmes à Candide

par

Maël Graa

sous la direction d'Éric Chevalley

Session d'été 2021

*
**

Je prie monsieur Éric Chevalley de trouver dans ces quelques lignes l'expression de mes plus chaleureux remerciements, pour m'avoir aiguillé, au printemps 2019, vers la littérature latine de la Renaissance, dont je n'avais alors qu'une très mince connaissance. C'est grâce à lui que je me suis penché sur Théodore de Bèze, figure si singulière, dont j'ignorais la production poétique. Dès lors, ses remarques, son soutien et son enthousiasme m'ont toujours été d'une aide précieuse.

Il me faut également remercier les relecteur·trice·s qui m'ont permis, grâce à leur sagacité et à leur patience, de peaufiner mon travail : mon père, Massimo, mon frère, Numa, et ma très chère Lucie.

Table des matières

I. Introduction

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------|------|
| I.1 Théodore de Bèze, poète puis théologien..... | p. 3 |
| I.2 État de la recherche..... | p. 4 |
| I.3 Polémique des <i>Epigrammata</i> et rééditions des <i>Poemata</i> | p. 5 |
| I.4 Problématique : nécessité d'une nouvelle traduction et de nouvelles analyses..... | p. 8 |

II. Traduction des *Epigrammata* de 1548

| | |
|-------------------------------------------------------------------|-------|
| II.1 Remarques préalables et choix de traduction | |
| II.1.1 Une traduction « d'étude » : justification et méthode..... | p. 10 |
| II.1.2 Remarques sur l'établissement du texte..... | p. 13 |
| II.2 Texte avec traduction en regard..... | p. 14 |

III. Observation formelle des *Epigrammata*

| | |
|-----------------------------------------------------------------------|-------|
| III.1 Tradition catullienne à la Renaissance..... | p. 54 |
| III.2 Aspects formels et métriques..... | p. 58 |
| III.2.1 Épigrammes antiques et modernes : éléments de définition..... | p. 58 |
| III.2.2 Métrique et longueur des <i>Epigrammata</i> | p. 62 |
| III.2.3 Considérations stylistiques : Bèze néo-catullien..... | p. 70 |

IV. Analyse thématique des poèmes à Candide.....

p. 74

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-------|
| IV.1 Unité narrative du corpus à Candide..... | p. 75 |
| IV.2 Éléments élégiaques : usages classiques et néo-latins..... | p. 78 |
| IV.2.1 Renversements originaux du motif de l' <i>exclusus amator</i> | p. 78 |
| IV.2.2 Métaphores de chaleur..... | p. 82 |
| IV.2.3 Les <i>Poemata</i> entre érotisme et obscénité..... | p. 85 |
| IV.3 Caractérisations de Candide..... | p. 89 |
| IV.3.1 Le choix du nom : l'adjectif <i>candidus</i> chez les modèles de Bèze..... | p. 89 |
| IV.3.2 Candide érotique..... | p. 93 |
| IV.3.3 Candide chaste..... | p. 96 |
| IV.3.4 Candide poétique et méta-poétique..... | p. 99 |

V. Conclusions et perspectives.....

p. 106

VI. Annexe : statistiques métriques et tableaux

| | |
|----------------------------------------------------------------|--------|
| A. Répartition des schémas métriques par auteur..... | p. 110 |
| B. Longueur des poèmes par auteur..... | p. 113 |
| C. Index formel des <i>Epigrammata</i> | p. 116 |
| D. Choix métriques par sujet dans les <i>Epigrammata</i> | p. 119 |
| E. Schéma narratif du corpus à Candide..... | p. 120 |

| | |
|--------------------|--------|
| Bibliographie..... | p. 121 |
|--------------------|--------|

I. Introduction

I.1 Théodore de Bèze, poète puis théologien

Théodore de Bèze naît à Vézelay en 1519 dans une famille noble mais plutôt modeste¹. Il est d'abord instruit, à Orléans, par l'éminent juriste et helléniste luthérien Melchior Wolmar, ancien précepteur de Jean Calvin. En plus de sa formation juridique, Wolmar lui communique probablement une sensibilité aux idées protestantes², un goût pour la lecture des Écritures et pour la poésie latine³. En 1530, Bèze suit son maître à Bourges, important centre de droit humaniste, puis rentre à Orléans en 1534. Après avoir obtenu sa licence de juriste en 1539, il se rend à Paris pour exercer, et ne tarde pas à susciter l'admiration des milieux littéraires. C'est ainsi que le jeune Bèze publie en 1548 son recueil de *Poemata*, encouragé par Wolmar et par ses amis. La même année cependant, remis d'une grave maladie et désormais acquis à la foi protestante, il se rend à Genève avec sa fiancée, Claudine Denosse. Bèze est accueilli par Calvin, qui le dirige rapidement à Lausanne, où Pierre Viret le fait nommer professeur de grec à l'Académie en 1549⁴. En 1558, Bèze revient à Genève pour y prendre les chaires de grec et de théologie. Fortement impliqué dans la défense des intérêts calvinistes à Genève et en Europe, comme au colloque de Poissy où il est appelé en 1561, il devient en 1562 le conseiller du prince Louis I^{er} de Bourbon-Condé, duc d'Enghien et principal protecteur des protestants en France. De 1564 à 1580, il succède à Calvin à la tête de la Compagnie des pasteurs de Genève ainsi que de l'Académie. Il y enseigne jusqu'en 1597, et meurt en 1605.

Outre ses nombreux traités théologiques, on garde surtout de Bèze une imposante correspondance, qu'il entretient tout au long de sa vie, notamment avec les humanistes les

¹ L'ouvrage le plus récent concernant la vie de Théodore de Bèze est à ce jour celui d'Alain Dufour, *Théodore de Bèze. Poète et théologien*, Genève : Droz, 2006. C'est en grande partie sur ce volume qu'il convient de s'appuyer pour les éléments biographiques, car son auteur a profité de la publication de la correspondance de Bèze, un accès bien plus systématique aux sources que son prédécesseur (GEISENDORF, P.-F., *Théodore de Bèze*, Genève : Labor et Fides/Paris : Librairie Protestante, 1949).

² DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien*, *op. cit.*, p. 13.

³ *Poeticae deditus ab ipsa pueritia, studiosae illam exercui, partim naturae quodam impetu meum ingenium eo pertrahente, partim etiam cum ad caetera omnia studia, quae aetatem illam decent, tum etiam ad istius modi stili exercendi genus sedulo cohortante doctissimo et optimo viro Mel[ch]iore Volmario Rufo [...].* BÈZE, T. d., *Correspondance*, t.X., éd. par DUFOUR, A., CHIMELLI, C. et NICOLLIER, B., Genève : Droz, 1980, n° 673, p. 88. Traduction *ad hoc* : « Consacré à la poésie depuis l'enfance, je m'y suis appliqué studieusement, d'une part à cause de l'élan naturel qui dirigeait vers elle toute mon attention, d'autre part grâce à l'érudit et honorable Melchior Wolmar Rufus, qui me poussait, parmi les autres domaines qui convenaient à mon jeune âge, à accomplir avec zèle des exercices de style en poésie ».

⁴ CROUSAZ, K., *L'Académie de Lausanne entre humanisme et Réforme (ca. 1537-1560)*, Leiden/Boston : Brill, 2012, p. 97.

plus renommés de son temps (Wolmar, mais aussi Heinrich Bullinger, Camerarius, George Buchanan, Salmon Macrin...). Son œuvre comporte également plusieurs écrits marquants, tels que la tragédie de l'*Abraham Sacrifiant* (1550), des éditions nouvellement traduites et annotées du Nouveau Testament (de 1556 à 1598), un traité *Du droit des magistrats sur leurs sujets* (1574), les Psaumes de David, traduits en français (1561) – qui, ajoutés à ceux de Clément Marot, deviendront le Psautier huguenot –, ainsi qu'en vers latins (1579), ou encore une *Histoire ecclesiastique des Eglises reformees* (1580).

I.2 État de la recherche

Bèze et son œuvre ont fait l'objet d'importantes recherches de la part des historiens de la Réforme et des théologiens. De nombreuses études, concentrées sur ses ouvrages théologiques, son engagement politique vigoureux, dans le courant réformateur et calviniste, ses hautes charges administratives ainsi que ses relations avec certaines des plus éminentes figures intellectuelles, ont largement bénéficié de la publication de sa correspondance, minutieusement entreprise à Genève dès 1962⁵. Cependant, son œuvre purement poétique restait plutôt dans l'ombre de ses autres productions théologiques et polémiques, hormis, en 1879, une édition brièvement commentée des *Poemata* de 1548, sans apparat critique mais assortie d'une traduction des *Epigrammata* et des *Epitaphia*⁶. Le commentaire s'intéresse alors presque exclusivement à la querelle provoquée par l'œuvre et par ses détracteurs. Au XX^e siècle, la poésie de Bèze n'était que peu sujette à une étude approfondie, bien qu'elle soit parfois citée parmi celles d'autres poètes néo-latins français considérés comme plus dignes d'intérêt⁷. On peut toutefois souligner l'importance des travaux de Meylan, Aubert et Boussard, qui se sont attachés à publier des poèmes inédits de Bèze et qui ont accordé une importance particulière à l'histoire éditoriale de ses écrits⁸. Heureusement, le tournant des années 2000 a marqué un regain d'intérêt pour la poésie de Bèze, avec, d'une part, des études

⁵ TROCMÉ, É., « L'ascension de Théodore de Bèze (1549-1561), au miroir de sa correspondance », in *Journal des savants*, n° 4, 1965, pp. 607-624.

⁶ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, A., Paris : Isidore Liseux, 1879.

⁷ C'est le cas dans l'ouvrage daté de MURARASU, D., *La poésie néo-latine et la renaissance des lettres antiques en France (1500-1549)*, Paris : J. Gamber, 1928, ou dans MACFARLANE, I. D., *Renaissance Latin Poetry*, New York : Barnes & Noble books, 1980.

⁸ Cf. par exemple MEYLAN, H., AUBERT, F. et BOUSSARD, J., « Un premier recueil de poésies latines de Théodore de Bèze », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t.15, n° 2, 1953, pp. 164-191 ; DUFOUR, A., « Sur la date des éditions subreptices des *Poemata* de Bèze », in DURAND, R. (éd.), *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau : recueil anniversaire pour Jean-Daniel Candaux*, Genève : Droz, 1997, pp. 259-264 ; MEYLAN, H., *D'Érasme à Théodore de Bèze. Problèmes de l'Église et de l'École chez les Réformés*, Travaux d'Humanisme et Renaissance CXLIX, Genève : Droz, 1976, avec notamment « Les deux "mains" de Théodore de Bèze », 1955, pp. 169-174 ; « La conversion de Bèze ou les longues hésitations d'un humaniste chrétien », 1959, pp. 145-167 ; « Bèze et les "Sodales" d'Orléans », 1961, pp. 139-144.

plus poussées sur la poésie néo-latine⁹ et, d'autre part, l'ouvrage colossal de Kirk Summers¹⁰. Ce dernier propose non seulement une édition, dûment établie sur les différentes versions des *Poemata* (principalement 1548, 1569, 1597¹¹), mais encore une traduction en prose anglaise, plus moderne que celle de 1879 et accompagnée d'un commentaire très érudit, où les références aux auteurs antiques et néo-latins sont soigneusement référencées.

I.3 Polémique des *Epigrammata* et rééditions des *Poemata*

Les *Poemata* de Bèze se distinguent d'abord du reste de son œuvre littéraire par une réception très polémique, tout au long de sa carrière, et qu'il convient de relater brièvement. Ces poèmes de jeunesse – parfois appelés *Juvenilia* – viennent avant tout de la passion du jeune Bèze pour la poésie latine, qu'il apprend auprès de Melchior Wolmar et qu'il cultive auprès de ses camarades d'Orléans, ainsi que Jean Dampierre, supérieur d'un couvent des environs¹². De fait, en France, depuis le XV^e siècle déjà, les milieux humanistes redécouvrent largement les auteurs latins. Entre autres circulent de nouvelles éditions de Catulle, de Martial, de Salluste, de Cicéron, de Valère Maxime ou de Florus¹³. Le goût des humanistes pour l'Antiquité latine, ainsi que la concurrence politique et intellectuelle avec l'Italie, font apparaître de plus en plus de poètes français écrivant en langue latine, c'est-à-dire néo-latins¹⁴. C'est dans ce contexte que Bèze, alors âgé de 29 ans, publie son recueil de poèmes, de formes diverses et imités de ses auteurs classiques favoris :

« Or, je m'étais proposé, en écrivant quelques bucoliques et petites silves, d'imiter Virgile, le premier de tous les poètes [...] ; pour les élégies, c'était Ovide, dont l'habile abondance me plaisait plus que la pureté de Tibulle. Quant aux jeux épigrammatiques, genre que j'appréciais particulièrement par inclination naturelle, c'étaient Catulle et Martial ; je les estimais à tel point que, chaque fois que je me

⁹ Cf. par exemple FORD, P., *The Judgment of Palaemon: the Contest between Neo-Latin and Vernacular Poetry in Renaissance France*, Leiden/Boston : Brill, 2013 ; GAISSER, J. H., *Catullus and his Renaissance Readers*, Oxford : Clarendon Press, 1993 ; SUMMERS, K., « Reformation Humanism: Reading the Classics in the New Theology », in *Reformation & Renaissance Review*, n° 20-2, 2018, pp. 134-154.

¹⁰ SUMMERS, K., *A View from the Palatine : the "Juvenilia" of Théodore De Bèze*, Tempe : Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2001.

¹¹ Ce sont les trois éditions qui présentent le plus de différences de l'une à l'autre. Celles de 1576, de 1599 et les versions postérieures ne présentent pas de changement majeur, cf. *ibid.*, p. xiii. Le texte établi par Summers étant sans conteste l'édition la plus scientifique à ce jour, c'est celui qui est retenu pour le présent travail.

¹² BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, *op. cit.*, p. XII. Jean Dampierre était vraisemblablement connu pour sa maîtrise des hendécasyllabes. Macrin lui adresse son ode III, 3 (*Ad Io. Dampetrum monachum*) et le qualifie de *Facunde Hendecasyllabôn poeta* (v. 1).

¹³ MURARASU, D., *La poésie néo-latine...*, *op. cit.*, pp. 13-17.

¹⁴ Dans ce travail, le terme *néo-latin* désigne tous les écrits en latin depuis l'aube du courant humaniste, soit depuis 1300 environ. Cf. IJSEWIJN, J., *Companion to Neo-Latin Studies. Part 1: History and diffusion of Neo-Latin literature*, Leuven : Leuven University Press/Peeters Press, 1990, p. I.

détournais d'études plus sérieuses (qui n'étaient en fait que des *hobbys*), c'est dans leurs jardinets, pour ainsi dire, que je m'épanouissais le plus volontiers »¹⁵.

Le recueil de *Poemata* semble favorablement accueilli des milieux littéraires français¹⁶. Cependant, peu après la publication, Bèze devient protestant et rejoint Genève, attiré par l'organisation calviniste de l'Église¹⁷. Il est donc d'abord juriste et poète, mais s'entoure de théologiens – Calvin, qui reconnaît ses qualités littéraires, puis Viret –, et s'ancre progressivement dans la vie religieuse réformée¹⁸. De ses *Poemata*, écrits avant sa conversion, on ne lui tient alors pas rigueur, d'autant qu'il s'excuse lui-même spontanément de la licence occasionnelle de ses *Epigrammata*¹⁹. Une dizaine d'années plus tard, sa célébrité politique est à son comble lorsqu'il est choisi pour défendre les intérêts calvinistes au colloque de Poissy (1561)²⁰. L'un de ses opposants, le jurisconsulte anti-calviniste François Bauduin, le menace en 1562 de republier ses *Epigrammata* afin de nuire à son image respectable²¹. Ainsi, après la parution et la diffusion de trois grossières éditions clandestines, probablement entre 1562 et 1567, qui suscitent la curiosité générale²², Bèze préfère remanier lui-même l'édition de 1548. En 1569 paraît donc à Genève la seconde version officielle de ses *Poemata*, très différente de la première : la figure de Candide, cible principale des critiques, est totalement éliminée des élégies et des épigrammes ; sont également supprimés d'autres poèmes satiriques jugés trop licencieux, comme les épigrammes LXXV, contre la prostituée Gellia, ou la XCVI, plaisanterie sur un mari efféminé. Ces pièces sont remplacées par des adresses à certaines personnalités protestantes, telles que George Buchanan ou Melchior Wolmar. Certaines sont aussi adaptées, comme un *Portrait de la Vertu* (XXXI), transformé en portrait de la religion²³.

¹⁵ *Proposueram autem mihi in bucolis et sylvulis quibusdam scribendis imitandum poetarum omnium principem Virgilium, [...] ; in elegiis autem Ovidium, cuius ingenii ubertate magis quam Tibulli munditie capiebar. In epigrammaton vero lusibus, quod scribendi genus praecipue quadam ingenii proclivitate amplectabar, Catullum et Martialem usque adeo probabam, ut quoties a gravioribus studiis (erant enim haec πάρεργα) deflectebam, nusquam libentius quam in horum veluti hortulis exspatiarer.* BÈZE, T. d., *Correspondance, t. X, op. cit.*, n° 673, p. 89. Traduction *ad hoc*.

¹⁶ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, *op. cit.*, p. XV.

¹⁷ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien, op. cit.*, p. 21.

¹⁸ *Ibid.*, pp. 23-32.

¹⁹ DUFOUR, A., « Sur la date des éditions subreptices... », *art. cit.*, p. 261.

²⁰ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien, op. cit.*, p. 85.

²¹ DUFOUR, A., « Sur la date des éditions subreptices... », *art. cit.*, p. 261.

²² *Ibid.*, p. 264.

²³ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien, op. cit.*, p. 130.

En fait, les ennemis de Bèze, qu'ils soient catholiques ou luthériens, n'ont de cesse de s'opposer à ses théories théologiques calvinistes²⁴, mais certains usent en outre d'un discours anti-*Epigrammata* pour amoindrir son autorité par des critiques. Au centre de ces propos pamphlétaires, on trouve notamment l'idée, probablement instillée par le catholique Antoine Catelan en 1556²⁵, que Candide n'est autre que Claudine Denosse²⁶, dont on sait aujourd'hui qu'elle était la femme de chambre d'un parent de Bèze, avant leur union en 1548²⁷. Selon Catelan, elle serait « une pauvre fille de Paris, mariee en la rue de la Harpe avecque un maistre Jean refaiseur de chausses et encores vivant [...] »²⁸. À ces accusations d'adultère et de débauche s'ajoute par ailleurs la critique de l'épigramme XC (*Theodorus Beza, de sua in Candidam et Audebertum benevolentia*). Ce jeu poétique, mettant en scène une fausse rivalité entre l'amante et le meilleur ami, est vu par certains, comme le réformateur luthérien Nikolaus Selnecker, comme la preuve d'un amour homosexuel²⁹. Bèze n'a de cesse de se défendre de telles allégations, mais celles-ci le contraignent tout de même à rééditer ses *Poemata*, dans des versions plus compatibles avec son rôle politique et religieux d'importance internationale. En 1569, dans la préface de la première réédition, Bèze récuse néanmoins ces deux principales accusations :

« Eh bien, tous mes badinages poétiques sur les amours de Candide (oui, j'ai badiné, le plus souvent à l'exemple des Anciens, avant même que l'âge ne m'apprit ce qu'il en était), ces excellents hommes n'ont pas honte de les appliquer à la plus chaste et à la plus digne des femmes. Et pour prouver la vérité de mon dire, j'ai pour témoins non seulement mes amis d'alors, mais aussi les faits mêmes : je n'ai jamais eu d'enfants de ma femme, et dans mes vers je recommande aux Dieux la grossesse de Candide³⁰ : c'est qu'alors ce sujet, cette fiction s'offrait à mon esprit comme tant d'autres depuis. J'eus alors, dans le nombre, à Paris un ami très intime, [...] Germain Audebert, d'Orléans [...]. Il m'arriva de lui écrire de Vézelay, en me jouant, quelques hendécasyllabes, où j'exprimai un vif désir de le voir et de retrouver mes amours (ainsi avions-nous l'habitude de badiner entre nous dans ces jeux poétiques) »³¹.

²⁴ MORISSE, G., « Théodore de Bèze, vu par les controversistes de la fin du XVI^e siècle », in DURAND, R. (éd.), *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. Recueil anniversaire pour Jean-Daniel Candaux*, Genève : Droz, 1997, pp. 249-257.

²⁵ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien*, op. cit., p. 33.

²⁶ CATELAN, A., *Passevent parisien respondant à Pasquin romain, de la vie de ceux qui sont allez demourer à Genève, et se disent vivre selon la réformation de l'Evangile*, réimpr. sur la troisième édition, Paris : Isidore Liseux, 1875, p. 55.

²⁷ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien*, op. cit., p. 20.

²⁸ CATELAN, A., *Passevent parisien...*, op. cit., p. 57.

²⁹ GENTON, H., « Histoire des reproches adressés aux "Poemata" de Bèze par les polémistes luthériens », in BACKUS, I. (éd.), *Théodore de Bèze (1519-1605), Actes du Colloque de Genève (septembre 2005) publiés par l'Institut d'histoire de la Réformation*, Genève: Droz, 2007, p. 171.

³⁰ Allusion à l'épigramme LXXXIV (*Ad Sequanam, de eadem Candida*). De fait, Bèze n'a eu aucun enfant de Claudine Denosse.

³¹ *At istis bonis viris non pudet quicquid de poeticae Candidae amoribus lusi (lusi autem certe pleraque veteres illos imitatus, priusquam etiam per aetatem, quid istud rei esset, intelligerem) ad castissimam et lectissimam foeminam accommodare. Id autem non aliter se habere quam dico, non ii tantum testari possunt quibuscum per*

Toutefois, en 1597, lorsque paraît une édition complète des poésies de Bèze, les *Poemata* sont en fait plutôt ceux de 1569 que ceux de 1548, mais avec quelques ajouts et corrections de l'auteur, alors presque octogénaire. La question des *Poemata* a donc poursuivi Bèze tout au long de sa vie, et les critiques à l'encontre des *Epigrammata* l'ont forcé, vingt ans après la première publication, à remanier considérablement son œuvre.

I.4 Problématique : nécessité d'une nouvelle traduction et de nouvelles analyses

En fait, au sein du recueil poétique, les *Epigrammata* occupent une place toute particulière. Ils sont en effet à l'origine du succès des *Poemata*, non seulement parce qu'ils sont remis en cause pour des raisons politiques, mais aussi, dans les milieux érudits et humanistes, parce qu'ils se distinguent par une complexité littéraire et une singularité certaine, à la croisée des époques et des genres poétiques, qui en font d'ailleurs un sujet d'étude des plus intéressants. Pourtant, à ce jour, il n'existe pas encore d'études littéraires approfondies, malgré les très précieux travaux de Summers³². Jusqu'à récemment, les autres occupations de Bèze ont tantôt occulté sa production poétique, tantôt orienté les commentateurs vers la réception polémique des *Poemata*, dont l'histoire éditoriale, il est vrai, mérite d'être étudiée. En outre, la traduction française de Machard, datée d'un siècle et demi, présente deux défauts majeurs : une esthétique un peu désuète, qu'on se risquerait, de nos jours, à qualifier de prude, ce qui ne rend pas forcément justice aux quelques libertés prises par le poète ; l'absence de comparaison de plusieurs éditions dans l'établissement du texte, comme effectuée par Summers.

L'objectif du présent travail est donc de remédier à ces lacunes. Dans un premier temps, il s'agira de présenter une traduction plus littérale et plus actuelle des *Epigrammata* de 1548, afin de disposer d'un outil d'étude efficace et en français (§ II). Dans un second temps, en essayant de caractériser la tradition épigrammatique chez les auteurs classiques et néo-latins, l'analyse se concentrera sur les aspects formels et métriques des *Epigrammata* (§ III),

id tempus vixi, verum etiam res ipsa declarat : cum nullos unquam liberos ex uxore susceperim, in meis autem illis carminibus, Candidam praegnantem superis commendem ; quod tum mihi nimirum illud fictitium argumentum, ut alia subinde multa, occurreret. Habui tum mihi, ut et alios multos, Lutetiae conjunctissimum sodalem [...] Germanum Audebertum, Aureliae [...]. Scripsi ad eum forte Vezeliis ludibundus aliquot hendecasyllabos, quibus singulare illius videndi et repetendorum scilicet meorum amorum desiderium (ita enim inter nos ludere poeticis istis jocis consueveramus) declarabam. BÈZE, T. d., *Correspondance, t. X, op. cit.*, n° 673, p. 91. Traduit dans BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, *op. cit.*, pp. LXII-LXIII.

³² SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*

avant de se pencher plus précisément sur le corpus des épigrammes amoureuses à Candide, dans une analyse thématique qui fait, quant à elle, complètement défaut à l'ouvrage de Summers (§ IV). Par cette approche, il s'agira de cerner une certaine unité du corpus (§ IV.1), puis de relever quelques motifs de poésie amoureuse, dont l'usage chez les auteurs classiques élégiaques trouve un certain écho dans la poésie néo-latine, y compris chez Bèze (§ IV.2). Enfin, il sera question des différentes facettes du personnage de Candide : instrumentalisée par les adversaires de Bèze pour nuire à sa réputation, l'amante poétique n'est en fait que le prétexte des *lusi* érotiques et amoureux de Bèze. Une réflexion sur le choix de son nom apportera une première clé de lecture à cette fiction poétique, ainsi qu'une indication intéressante sur l'univers référentiel de Bèze, notamment lié aux registres élégiaques catullien et ovidien (§ IV.3.1). Le corpus sera notamment analysé en observant la caractérisation du personnage de Candide par le poète-amant (§ IV.3.2 ; 3 ; 4). Par ailleurs, tout au long de l'analyse, un intérêt particulier sera porté aux références antiques mais aussi néo-latines, afin de situer au mieux l'œuvre de Bèze parmi celles de ses contemporains les plus influents, notamment Jean Second et Jean Salmon Macrin. Hélas, par souci de concision, il faudra occulter la poésie en langue vernaculaire de la même époque, qui connaît également une large influence de la poésie antique, tout en participant réellement à la constitution des œuvres néo-latines³³. Il faut à cet égard imiter Bèze, reprenant le fameux *credo* des auteurs d'épigrammes : *fas sit scribere pauca mihi* (I, *Ad lectorem*).

Plus généralement, l'objectif de ce travail est d'envisager Théodore de Bèze, célèbre comme réformateur en Suisse et en France, comme légitime auteur de poésie parmi d'autres, tributaire de ses modèles mais non dénué de singularité.

³³ Cf. l'ouvrage de Philip Ford, *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, qui analyse la dialectique entre poésies antiques, franciennes et néo-latines.

II. Traduction des *Epigrammata* de 1548

II.1 Remarques préalables et choix de traduction

II.1.1 Une traduction « d'étude » : justification et méthode

Les *Epigrammata* comptent les poèmes les plus osés de Bèze. Notamment parce qu'ils s'inspirent des œuvres de Catulle et de Martial, ils font alternativement intervenir des composantes érotiques, des invectives parfois quelque peu obscènes, mais aussi des poèmes parodiques, ou alors amicaux ou encomiastiques. On comprend l'intuition de Machard de ne traduire que cette partie des *Poemata*, avec les *Épithaphes*, et l'on peut considérer avec lui qu'en comparaison des *Silves*, des *Élégies*, et des *Icones* de 1548, la forme et le genre épigrammatiques sont ceux qui révèlent le mieux l'habileté et l'originalité poétiques de Bèze³⁴. Cependant, les études récentes, qui tendent à situer les épigrammes de Bèze dans le courant des auteurs néo-catulliens³⁵, engendrent entre autres une réflexion sur le niveau de licence pris par le poète. Il apparaît donc qu'une nouvelle approche du texte serait nécessaire, plus moderne et affranchie d'une certaine retenue.

La traduction du présent travail va dans ce sens. Si l'on prend comme exemple le vocabulaire le plus intime de Bèze, on se rend aisément compte de la pudeur de la traduction de Machard, comme dans l'épigramme LXVII, adressée *Ad eandem* (à Candide) :

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Nuper Candidulam meam salutans, Salve, inquam, mea mens, mei et lepores, <u>Corculumque</u> meum. Illa tunc disertam Cum sese cuperet mihi probare, | L'autre jour je saluai ma Candidule : « Bonjour, » lui dis-je, « mon âme, ma beauté, » <u>Corculumque meum</u> . » Elle alors, désireuse De me prouver son éloquence : |
| 5 Salve, inquit, mea <u>mentula</u> . O disertam Et docto bene feminam cerebro ! Nam si dicere <u>corculum</u> solemus, Cur non dicere <u>mentulam</u> licebit ? | – « Bonjour, » dit-elle, « <u>mea mentula</u> . » Femme Éloquente ! docte cervelle ! J'ai l'habitude de lui dire : « Mon <u>petit cœur</u> : » Pourquoi ne me dirait-elle pas : « Ma <u>petite âme</u> ? » ³⁶ |

En renonçant à traduire *mentula* par son sens littéral de pénis, Machard prive l'épigramme de son sens salace. Au demeurant, ce jeu de mot est assez compliqué à rendre. Summers propose une traduction plus interprétative, *pussy cat* (*corculum*) et *wiener dog* (*mentula*), qui équivaldraient à *chatte* et *basset*, le terme *wiener* renvoyant en même temps au pénis³⁷. Tout en gardant ce sens obscène, il conserve lui aussi la proximité sémantique des deux termes

³⁴ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, *op. cit.*, p. VIII.

³⁵ Cf. *infra*, § III.1.

³⁶ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, *op. cit.*, pp. 195-196.

³⁷ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, pp. 272-273.

latins, dont chacun désigne une partie du corps (avec suffixe diminutif). En français, il est possible de respecter encore plus nettement le jeu de mot, en rendant l'impression, soulignée par Summers³⁸, que *corculum* est en fait confondu par la locutrice avec *culus*³⁹, mais au prix, il est vrai, d'un néologisme un peu déroutant :

Récemment, saluant ma Candidette,
 « Salut », dis-je, « mon âme, ma beauté,
 « Mon cœurencule ». Alors elle, comme elle voulait
 Me prouver son éloquence,
 5 « Salut », dit-elle, « ma testicule ». Ô éloquente
 Femme, et à la cervelle bien cultivée !
 Car si nous l'appelons d'ordinaire cœurencule,
 Pourquoi ne pourrait-elle pas nous appeler testicule ?

De façon analogue, dans l'épigramme LXXVII (*In Aulam*), le verbe *ferre* pourrait comporter un double sens, en renvoyant à la fois à la grossesse et à l'acte sexuel⁴⁰. L'invective perd de son mordant chez Machard et Summers, qui le traduisent par *porter* (*bear*)⁴¹, alors qu'il serait envisageable de respecter ce double sens, au risque d'être un peu plus cru :

5 Erras si sterilem te credis : quippe tulisse Tu te trompes en te croyant stérile : non, tu n'as pas pu
 Ut pueros nequeas, at potes, Aula, viros. Faire d'enfants, mais tu peux, Aula, te faire des hommes.

La présente traduction revendique donc une grande fidélité au texte latin dans toute sa complexité. L'avantage d'une telle méthode est de tenir compte des intentions du poète, par exemple dans ses connotations licencieuses. Notons toutefois que les deux exemples précédents représentent presque l'essentiel du registre obscène des épigrammes invectives de Bèze.

Un soin particulier doit également être accordé aux aspects stylistiques des épigrammes. À cet égard, on ne peut pas dire que Machard soit en reste, mais il est certainement possible d'aller plus loin dans ce sens, en respectant notamment les caractéristiques de l'esthétique néo-catullienne⁴². Voici un exemple, tiré de l'épigramme

³⁸ MacAskill a raison de trouver l'interprétation de Summers exagérée, puisque le propos de cette épigramme consiste simplement à relever le trait d'esprit légèrement sexuel de l'amante. Toutefois, la présente traduction trouverait une justification dans sa simple proximité consonantique avec le latin, mais aussi entre les deux termes français. Cf. MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*... », *op. cit.*, p. 75.

³⁹ On trouve déjà ce terme avec un sens scatologique dans les épigrammes de Martial (I, 92, v. 11 ; III, 71, v. 1 ; XI, 21, v. 1).

⁴⁰ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 411.

⁴¹ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, *op. cit.*, p. 217 ; SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 287.

⁴² Cf. *infra*, § III.1 et III.2.3.

XCVIII (*In nuptias Iani Garneri et Margaretae Uraniae*), de l'emploi répété des **anaphores** et des **diminutifs**, qui pourrait être davantage mis en valeur par la traduction :

| | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p><i>Bèze</i></p> <p>At istis male sit genis <u>rubellis</u>, 5 Et istis quoque <u>blandulis ocellis</u>, Et vobis quoque vesculae papillae, Et vobis quoque crispuli capilli, Meum quae mihi <u>amiculum</u> abstulistis. <u>Margaretula</u>, tene, tene deinceps Ianus delicias suas vocabit, Et hunc delicias tuas vocabis ?</p> | <p><i>Machard</i></p> <p>Je veux mal de mort à ces roses joues, Aussi bien qu'à ces yeux caressants, Et à vous, seins mignons, Et à vous, cheveux frisés, Qui m'avez pris mon Ami. <u>Petite Marguerite</u>, n'est-ce pas toi, toi qu'à l'avenir Janus appellera ses délices ? Et toi, tu vas l'appeler tes délices⁴³.</p> |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Proposition

Et maudites soient ces joues rosées,
Et aussi ces œillets doucelets,
Et vous aussi, minuscules mamelles,
Et vous aussi, cheveux frisés,
 Qui m'avez volé mon copain.
Margot, **est-ce toi, est-ce toi** qu'à présent
 Jean appellera ses délices,
 Et lui que tu appelleras tes délices ?

Enfin, il faut admettre qu'en privilégiant les particularités stylistiques du texte original, la présente traduction peut quelquefois manquer de clarté. Par conséquent, il convient de la qualifier de traduction « d'étude », sans but éditorial mais destinée à faciliter l'étude littéraire qu'elle suscite. En d'autres termes, si l'objectif de Machard était de fournir la version française d'un texte jamais traduit auparavant, le présent travail entend attirer l'attention sur certains aspects plus techniques, liés aux intentions du poète et aux effets stylistiques liés au contexte néo-catullien. Voici l'exemple de l'épigramme XCVII (*Comparatio amantis cum venatore*), où un compromis stylistique (une paronomase) a été préféré à une traduction littérale. La traduction perd peut-être en clarté ce qu'elle gagne en assonance :

| | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p><i>Bèze</i></p> <p>5 Ille etenim leporem sectatur, et iste leporem, Res fugitiva lepus, res fugitiva lepos.</p> | <p><i>Machard</i></p> <p>L'un poursuit le lièvre et l'autre la beauté : Chose fugitive que le lièvre ; chose fugitive aussi, la beauté⁴⁴.</p> |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Proposition

L'un pourtant chasse le **lièvre**, et l'autre le **mièvre**.
 Qu'un **lièvre** est fugace, que le **mièvre** est fugace !

⁴³ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, pp. 254-255.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 250-251.

II.1.2 Remarques sur l'établissement du texte

Comme évoqué précédemment, c'est naturellement l'édition des *Poemata* de Summers qui est retenue pour ce travail⁴⁵. Son approche semble en effet tout à fait satisfaisante, puisqu'il compare en priorité les trois éditions « officielles » de 1548, 1569 et 1597. Les autres réimpressions de l'édition de 1548 retenues dans son travail sont celles de 1580 (clandestine), de 1713 (londonienne) et de 1779 (accompagnée de poèmes de Buchanan). Hélas pour les *Epigrammata* originales, un certain nombre d'éditions, comme celle de 1576, suivent de très près celle de 1569, où ces poèmes diffèrent très largement de la version de 1548⁴⁶ : c'est pourquoi les versions de 1580, 1713 et 1779 sont des témoins intéressants.

Le présent travail s'appuie donc essentiellement sur les choix éditoriaux de Summers dans son édition des *Epigrammata*, à l'exception toutefois des corrections suggérées par l'éminent poète Salmon Macrin. Ce dernier, dans une lettre à un certain Antoine Lion, datant probablement de septembre 1548, lui adresse ses remerciements après avoir reçu un exemplaire des *Poemata* de Bèze :

« Monseigneur, Je ne vous scauroys asses remercier du beau present que vous m'aves fait. Car Je vous assure que Je prens grand plaisir a la lecture d'icelluy. J'avoys quelques foys ouy parler de monsieur de Beze et de ses vers et croyois tousiours qu'il estoit homme docte mais l'edition de ses ouvres a grandement adiousté a mon opinion en sorte que je l'estime tresgentil poete, et plust adieu que j'eusse communiqué avecques luy amiablement...»⁴⁷.

La phrase se poursuit immédiatement par une assez longue liste de corrections détaillées aux *Poemata*, portant en particulier sur des questions métriques. Or, dans les *Epigrammata*, ces suggestions concernent essentiellement la longueur des syllabes, que Bèze n'a pas toujours respectée. C'est le cas, par exemple, au vers 8 de l'épigramme XLI (*De Truchio et Valido*) : dans ce pentamètre, *Sobrius ad sobrii prandia fertur Amor*, le mot *sobrii* pose un problème, car sa première syllabe devrait être longue. Summers décide donc ici de suivre l'édition de 1597, où l'adjectif est remplacé par *casti*. En effet, les quelques épigrammes rééditées dans les *Poemata* de 1569 ou 1597 tiennent compte des notes de Macrin. Toutefois, le texte du présent travail conserve, en ces très rares occasions (treize cas), la version originale de 1548. On peut considérer que les rares erreurs métriques de Bèze n'ont de toute façon aucun impact sur la compréhension du texte. De plus, comme parti pris, il semble pertinent que l'intuition

⁴⁵ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. xiii.

⁴⁷ Bayerische Staatsbibliothek, *Cod. Lat. 10383*, f. 164^r, retranscrit dans FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 209.

du jeune poète prime la rigueur du mètre. Quoi qu'il en soit, ces changements exceptionnels par rapport à l'édition de Summers sont toujours mentionnés dans la présente traduction.

II.1 Texte avec traduction en regard

I

Ad lectorem

Sunt qui lectori longo fastidia libro

Longa ferant : fas sit scribere pauca mihi.

Iste tamen poterat, lector, liber esse, libellus :

Pendere sed versus, non numerare decet.

1⁴⁸

Au lecteur

Il y a de longs écœurements que peut apporter au lecteur

Un long livre. Qu'il me soit permis d'écrire peu.

Ce livret pouvait, lecteur, être un vrai pavé,

Mais mieux vaut peser les vers que les compter.

II

Ad eundem

Non convitia, nec latrationes,

Nec ronchos timeo, calumniasve,

Nec ullos obelos severiores.

Non quod iudicio meo poeta

Sim tantus, nihil ut queat reprendi :

Sed quod iudicio meo poeta

Sim tam ridiculus, parumque doctus,

Ut nullum fore iudicem eruditum,

Meos carpere qui velit labores :

Nam quis Æthiopem velit lavare ?

2

Au même

Ni les attaques, ni les jappements,

Ni les coassements ne m'effraient, ni les calomnies,

Ni de trop rudes obèles.

Je ne pense pas être un si grand poète

Qu'il n'y ait rien qu'on puisse me reprocher.

Je pense plutôt être un si risible poète,

Et si peu instruit,

Que je ne trouve aucun critique érudit

Qui veuille bien critiquer mes œuvres.

Qui voudrait en effet laver un Éthiopien ?

III

De geminis solibus visis Lutetiae Parisiorum, Anno 1539

Aspiceres nuper geminos cum, Gallia, soles,

Mirata es soles, Gallia tota, duos.

At nunc mirari potius tua commoda disce,

Quae spondere tibi sidera bina vides.

Sol est Franciscus, sol est quoque Carolus, istos

Nimirum soles astra benigna notant.

Quos si concordés foedus coniunxerit ictum,

Eclipsis fuerit nulla timenda tibi.

3

Les soleils jumeaux vus par les Parisiens à Paris en 1539

Récemment, France, quand tu voyais des soleils jumeaux,

Tu les as admirés, France tout entière, ces deux soleils.

Mais maintenant, apprends plutôt à en admirer les bienfaits,

Que semblent te promettre ces deux astres.

Un soleil est François, l'autre soleil est Charles : eux,

Ces soleils, les étoiles favorables les ont sûrement remarqués.

Si, une fois d'accord, un pacte les unissait,

Tu n'aurais à craindre aucune éclipse.

⁴⁸ La numérotation des poèmes est le fait d'Alexandre Machard, car les éditions de Bèze ne proposent que les titres.

IV**In Claudium**

Non cessas veteres, Claudii, incusare poetas,
 Claudio ausos Venerem iungere Mulcibero.
 At divos ego non cesso vocitare furentes,
 Uxor quod Claudio sit data bella tibi.
 Attamen hoc nostrum coepit lenire dolorem,
 Quod tua nunc Martem coepit habere Venus.

4**Contre Claude**

Tu ne cesses, Claude, d'incriminer les anciens poètes
 Qui ont osé unir Vénus au claudiquant Vulcain.
 Mais moi, je ne cesse de traiter les dieux de déments,
 Pour t'avoir donné une belle épouse à toi qui claudiques.
 Pourtant, ce qui a commencé à adoucir ma douleur,
 C'est que ta Vénus s'est trouvé un Mars.

V**De commentariis D. Melchioris Volmarii, praeceptoris charissimi, in Homeri poesim**

Maeonidem ingrati privarant lumine divi,
 Nec vati quicquam proderat esse sacro.
 Hoc scelus advertens noster Volmarius illi
 Restituit, divi quos tulerant oculos.
 Parcite mi, superi, vobis est maior habendus,
 Irrita qui superum reddere iussa potest.

5**Les commentaires de Melchior Wolmar, mon très cher précepteur, à la poésie d'Homère**

Les dieux ingrats avaient privé le Méonide de lumière,
 Et le poète n'avait rien retiré de son sacre.
 Remarquant ce crime, notre cher Wolmar lui a rendu
 Ces yeux dont les dieux l'avaient privé.
 Pardonnez-moi, Très-Hauts, il doit être plus grand que vous,
 Celui qui peut annuler les ordres des Très-Hauts.

VI**In quendam asinorum encomiasten**

Dum laudas asinos, toties cur, Pontice, peccas ?
 Nempe tibi ignotum γνῶθι σεαυτὸν erat.

6**Contre quelque panégyriste des ânes**

En louant les ânes, pourquoi te trompes-tu tant de fois, Ponticus ?
 Eh bien, le précepte « Connais-toi toi-même » t'était inconnu.

VII**In Amorem**

Esse hominum curam superis si credere fas est,
 Et quae sentimus commoda ferre deos,
 Cur, rogo, felici divum numeratur in albo
 Fraudibus ille suis nobilitatus Amor ?
 Sane illum quisquis supremo adscripsit Olympo,
 Hunc nimius, credo, cepit Amoris amor.

7**Contre Amour**

S'il est permis de croire que les Très-Hauts se soucient des hommes,
 Et que ces dieux nous accordent les avantages que nous recevons,
 Pourquoi, je me le demande, figure-t-il sur la liste sacrée des divinités,
 Cet Amour, dont on ne sait que trop les méfaits ?
 Vraiment, celui qui l'a porté au pîncle de l'Olympe,
 Celui-là, je crois, était trop amoureux d'Amour.

VIII**De Venere marmorea regi donata a Renzo equite**

Quae tibi missa fuit nuper, rex maxime regum,
 Non est ficta Venus, vera sed ipsa Venus.
 Scilicet illa polum, Martemque, Iovemque reliquit,
 Quod te his maiorem crederet esse tribus.

8**Sur la Vénus de marbre offerte au roi par le chevalier Renzo**

Celle qu'on t'a récemment envoyée, grand roi des rois,
 N'est pas contrefaçon de Vénus, c'est bien la vraie Vénus.
 De toute évidence, elle a quitté l'empyrée, Mars et Jupiter,
 Car elle te trouve plus grand que tous trois.

IX**Ad Carolum Quintum, cum Lutetiam ingressus esset**

Te praesente sua est facies quod reddita caelo,
 Et sensit numen Iuppiter ipse tuum,
 Miratur vulgus : sed cui est tua cognita virtus,
 Virtus, perspectum, quid tua possit, habet.
 Scilicet hoc aequum est, ut qui moderamine tanto
 Iura dat in terris, iura det ille polo.

9**À Charles Quint entré dans Paris**

Tu es là, et le ciel a retrouvé de sa superbe
 Et le divin Jupiter lui-même t'a reconnu.
 Le peuple en est impressionné, mais quiconque connaît ta vertu,
 Ta vertu, il sait assez ce dont elle est capable.
 Naturellement, il faut que celui qui, avec autant d'autorité,
 Fait la loi sur terre, fasse la loi au ciel.

X**Ad Lodoicum Validum**

An est credibile, hunc meum libellum,
 Hunc, inquam, illepidum meum libellum
 Perlectum esse tibi, et molestiarum
 A te taedia tanta devorata ?
 Esto, legeris, et molestiarum
 Semel taedia tanta devoraris :
 Dic mihi, Lodoice, amabo, tunc
 Ullum unquam insipidum magis poetam
 Legisti ? An retices ? nec id fateri
 Vis ? personam igitur tuam ipse sumam,
 Et satisfaciam mihi roganti,
 Et quanta potero intonabo voce,
 Non vidi insipidum magis poetam.

10**À Louis Vaillant**

Est-il possible que mon livret,
 Que dis-je, mon déplaisant livret,
 Tu l'aies lu jusqu'au bout, que tu aies
 Dévoré un tel ramassis de sottises ?
 Soit, tu l'as lu, et de mes sottises,
 D'une seule traite, tu as dévoré un tel ramassis.
 Dis-moi, Louis, s'il te plaît,
 Un poète plus insipide, en as-tu déjà
 Lu ? tu te tais ? ou tu ne veux pas
 Avouer ? je prends donc la parole à ta place,
 Et je me répondrai à moi-même,
 Et je gronderai aussi fort que je le pourrai :
 « Je n'ai jamais vu poète plus insipide ».

XI**De Amicitia cum Truchio inita**

Heu, vos advoco, vos acres sophistas⁴⁹,
 Fallaces, querulosque homunciones,
 Qui noctes teritis diesque totos,
 Quaerendo insidias locutionum.
 Vos, inquam, advoco, vos acres sophistas,
 Qui posse hoc fieri simul negatis,
 Ut quis victitet in locis duobus.
 Tandem vera loqui, o tenebriones,
 Discite, et fieri videte posse,
 Posse quod fieri simul negatis,
 Cum sim unus, tamen in locis duobus
 Vitam vivo simul, velutque nostra

11**Sur l'Amitié entamée avec Truchon**

Hé, c'est vous que j'interpelle, vous les âpres sophistes,
 Menteurs, pauvres petits geignards,
 Qui vous employez, toute la nuit et toute la journée,
 À dresser des pièges de langage.
 C'est vous, dis-je, que j'interpelle, vous les âpres sophistes,
 Qui niez la possibilité qu'au même moment,
 Quelqu'un existe en deux endroits.
 À la fin, apprenez, ô êtres ténébreux,
 À dire la vérité, et voyez que cela peut être,
 Ce que vous niez pouvoir exister en même temps.
 Alors que je ne suis qu'un, pourtant en deux lieux
 Je mène à la fois ma vie, et mon esprit

⁴⁹ Summers donne *malos pro acres* pour les vers 1 et 5, en suivant les éditions de 1569 et de 1576 plutôt que celles de 1548, 1580 et 1779, car la première syllabe d'*acer* est longue. Bèze a probablement corrigé son erreur dans sa deuxième édition grâce à Macrin. Restons-en, ici comme ailleurs, à la première version de Bèze (cf. SUMMERS 2001, p. 216).

In partes geminas secata mens est :
Apud me altera vivit, altera autem
Vivit in Truchio meo. Ergo nobis
Palmam ceditis, o tenebriones ?

Est comme coupé en deux parties jumelles :
L'une vit en moi, mais l'autre
Vit dans mon cher Truchon. Donc, me donnez-vous
La palme, ô êtres ténébreux ?

XII

In Sapidum

Dum sese egregium Sapidus putat esse poetam,
Desipit, et Sapido nil magis inspidum.

12

Contre Sapide

Que Sapide pense être un poète exceptionnel,
C'est manquer de goût. Il n'est rien de plus insipide que Sapide.

XIII

De Theocreni libello

Arva Maro laudare docet spatiosa colonos,
Idem parva docet rura colenda Maro.
Qui volet, hic terram centenis vertat aratris :
Plus iuvat hic parvus, sed bene cultus ager.

13

Sur le livret de Théocrène

Virgile apprend aux fermiers à priser les vastes champs,
Et il leur apprend aussi à apprécier les petites propriétés, Virgile.
Que celui qui le voudra retourne la terre avec cent charrues,
Mieux vaut ce champ, modeste mais bien cultivé.

XIV

In Philaenum

Nil non egregie facit Philaenus.
Tersus, integer, elegans Philaenus.
Testem si petis, en tibi, Philaeno
Teste, haec omnia perficit Philaenus.

14

Contre Philène

Il ne fait rien qui ne soit exceptionnel, Philène.
Pur, intègre, élégant Philène.
Si tu en veux la preuve, eh bien, le voici : Philène
Le prouve. Il fait tout juste, Philène.

XV

Ad bibliothecam

Salvete incolumes mei libelli,
Meae deliciae, meae salutes,
Salve, mi Cicero, Catulle, salve,
Salve, mi Maro, Pliniusque uterque,
Mi Cato, Columella, Varro, Livi,
Salve mi quoque Plaute, tu Terenti,
Et tu salve Ovidi, Fabi, Properti,
Vos salvete etiam disertiores
Graeci, ponere quos loco priore
Decebat, Sophocles, Isocratesque.
Et tu cui popularis aura nomen
Dedit : tu quoque, magne Homere, salve.
Salve Aristoteles, Plato, Timaeae.
Et vos o reliqui, quibus negatum est

15

À ma bibliothèque

Salut à vous, mes livrets,
Mes délices, mon salut.
Salut, cher Cicéron ! Catulle, salut !
Salut, cher Virgile, et les deux Pline,
Chers Caton, Columelle, Varron, Tite-Live.
Salut aussi, cher Plaute ; toi, Térence.
Et salut à vous, Ovide, Fabius, Propertius.
Salut à vous aussi, encore plus éloquents
Grecs, qu'en premier lieu j'aurais dû
Citer, Sophocle et Isocrate.
Et toi, à qui un souffle du peuple entier a donné
Un nom, à toi aussi, grand Homère, salut.
Salut, Aristote, Platon, Timée,
Et vous autres, que je n'ai pu ajouter

Includi numeris Phaleuciorum.
 Cuncti denique vos mei libelli,
 Salvete, iterumque tertiumque,
 Atque audite meam precatorem :
 Hoc ergo precor, o mei libelli,
 Ut ne longa mihi mora illa (senis
 Nam a vobis procul abfui diebus)
 Obsit quominus undiquaque tali
 Sitis in me animo et favore deinceps,
 Quali, dum proficiscerer, fuistis,
 Nimirum facillime candidoque.
 Quod si istam mihi supplicationem
 Vos concesseritis, mei libelli,
 Id vobis quoque pollicebor ipse,
 Non me unam hebdomadam procul, quid ? immo
 Non diem procul unicum abfuturum.
 Quid diem ? immo nec horulam, immo nullum
 Punctum temporis, ut libet pusillum.

À la mesure de mes phalécien.
 Tous enfin, vous mes livrets,
 Je vous salue, encore, et encore,
 Mais écoutez ma prière.
 Je vous en conjure, mes livrets :
 Que ma longue absence – en effet
 J'ai été loin de vous six jours durant –
 N'empêche pas qu'à tous égards
 Vous ayez pour moi la même affection, à l'avenir
 Que vous aviez jusqu'à ce que je m'éloigne,
 Assurément simple et désintéressée.
 Si vous, mes livrets,
 Vous exaucez ma prière,
 Moi aussi, je vous promets
 Que pas une semaine, enfin non,
 Que pas un jour je ne serai loin de vous.
 Enfin, pas un jour ! Pas même une petite heure, pas même
 Une seconde, si brève soit-elle.

XVI

Ad Sodales, de Melchioris Volmarii, praeceptoris charissimi, adventu in Galliam

Audite, o lepidi mei sodales,
 Ter suavem atque hilarem locutionem.
 Ille Volmarius, mei o sodales,
 Integerrimus omnium virorum,
 Ille Volmarius modo est reversus.
 Hunc ergo, o lepidi mei sodales,
 Diem cantibus, oro, transigamus.
 Procul maestitiae, molestiaeque,
 Procul tristitia, atque solitudo,
 Procul sint gemitus, procul dolores.
 At tu, laetitia adveni ; tuumque
 Adducas comitem, optimum deorum
 Lyaeum, et Cererem optimam dearum.
 Io, mi bone Bacche, mi Lyaeae,
 O Ceres mea ; ne mihi negetis,
 Quaeso, istam exigua petitionem :
 Advolate, rogo, deis relictis.
 Hic nulli tetrici deambulones,
 Hic rixosus erit sophista nullus,
 Sed conviviae aliquot boni poetae,
 Nempe Rillerius, Iobertiusque :
 Tertius quoque Claudius futurus,

16

À mes Amis, sur l'arrivée en France de Melchior

Wolmar, mon très cher précepteur

Écoutez, ô mes charmants camarades,
 Mon propos trois fois doux et joyeux.
 Le célèbre Wolmar, ô mes camarades,
 Le plus irréprochable des hommes,
 Le célèbre Wolmar vient juste de rentrer.
 Ce jour, ô mes charmants camarades,
 Réservez-le donc aux chants, s'il vous plaît.
 Loin, afflictions, et chagrins,
 Loin la tristesse, et la solitude,
 Loin les plaintes, loin les peines.
 Mais toi, la joie, viens, accompagnée
 De ton compère, le meilleur des dieux,
 Lyaeus, et de Cérès, la meilleure des déesses.
 Holà, mon cher Bacchus, cher Lyaeus,
 Ô ma chère Cérès, ne me refusez pas,
 Je vous en prie, cette toute petite requête :
 Volez ici, je vous le demande, laissez les dieux.
 Ici, aucun sévère péripatéticien,
 Ici, il n'y aura aucun sophiste querelleur.
 Mais quelques invités, doués en poésie,
 Je parle de Riller, et Jobert
 Le troisième sera Claude,

Locum post alios tenebo quartum.
 At tu, Melchior, in loco supremo
 Sedens, Mercuriique Apollinisque,
 Et vices Charitum supplebis unus.
 Quod si forte tua eruditione
 Audita (quis enim tuam negarit
 In caelum quoque transiisse famam ?)
 Facundus veniat nepos Atlantis,
 Aut Phoebus Charitesve : tunc manebis
 Suprema nihilominus cathedra,
 Et tacentibus omnibus loqueris.
 Nam quis (ni penitus caret cerebro)
 Phoebos, Mercurioque, Gratiisque,
 Neget Volmarium eruditorem ?

XVII

In Laudem Columellae

Orphea mirata est Rhodope sua fata canentem,
 Si modo Virgillii carmina pondus habent.
 Tu vero Iuni, sylvestria rura canendo,
 Post te urbes ipsas in tua rura trahis.
 O dii, quos olim nutritiv Roma Quirites,
 Quae tam facundum viderit agricolam !

XVIII

De Aldo Manutio, omnium quidem authorum, praecipue vero poetarum excellentissimo typographo

Didonis cecinit rogum disertus
 Maro : Pompeii rogum Lucanus :
 Et diserte adeo hoc uterque fecit,
 Ut nunc vivere iudicetur illa,
 Nec iam mortuus hic putetur esse :
 Immo sint redivivi et hic et illa.
 Ergo credere fas erit poetas
 Divos, ut pote qui loquendo possint
 Vitam reddere mortuis : quod ipsis
 Est divis proprium et peculiare.
 Quod si credere fas Deos poetas,
 Vitam reddere quod queant sublatam :
 Quanto est iustius, aequiusque, quaeso,
 Aldum Manutium deum vocare,
 Ipsi qui potuit suo labore
 Vitam reddere mortuis poetis.

Et derrière eux, je serai le quatrième.
 Mais toi, Melchior, en un lieu bien supérieur
 Siégeant, à toi seul, tu prendras la place
 Et de Mercure, et d'Apollon, et des Grâces.
 De sorte que si, par hasard, ayant vent de
 Ton érudition (car qui nierait que ta renommée
 s'est aussi étendue au ciel ?)
 Venait alors l'éloquent petit-fils d'Atlas,
 Ou Phébus, ou les Grâces, tu n'en garderais
 Pas moins ton siège supérieur,
 Et chacun fera silence lorsque tu parleras.
 Car qui (à part un écervelé complet)
 Nierait que Phébus, et Mercure, et les Grâces,
 Sont moins érudits que Wolmar ?

17

Éloge de Columelle

Le Rhodope admira le chant du destin de son Orphée,
 Si l'on accorde du poids aux vers de Virgile.
 Mais toi, Junius, chantant campagnes et forêts,
 Même les villes te suivent dans tes chères campagnes.
 Ô dieux, quels Quirites enfanta Rome jadis,
 Quel paysan si éloquent elle vit !

18

Sur Aldo Manuzio, excellent imprimeur, vraiment, de tous les auteurs, et surtout des poètes

Virgile a chanté avec éloquence le bûcher de
 Didon, Lucain le bûcher de Pompée,
 Et chacun l'a fait avec une éloquence telle
 Qu'aujourd'hui encore on croit la reine vivante,
 Et le consul pas encore mort.
 Non, qu'ils sont même ressuscités, et lui, et elle.
 Il faut donc considérer que les poètes
 Sont des dieux, comme ils peuvent, par les mots,
 Rendre la vie aux défunts. C'est cela
 L'apanage et le propre des dieux.
 S'il faut considérer que les poètes sont des Dieux,
 Pouvant rendre la vie qu'on a ôtée,
 Quoi d'encore plus naturel et équitable, je le demande,
 Que d'appeler Aldo Manuzio un dieu,
 Lui qui a pu, par son travail,
 Rendre la vie aux défunts poètes.

XIX**De Candida**

Defessus medio thoro iacebam,
 Et somno grave iam caput cadebat,
 Sui Candida cum miserta Bezae,
 Praesens est mihi visa dormienti,
 Iocos, deliciosque factitare,
 Et tractare manu, et notare ocellis,
 Et blaesa velut increpare voce.
 Contra sic ego somnians loquebar :
 Ni sis me mihi carior, puella,
 Dissolvi cupio, et perire totus.
 Vix haec edideram, repente nostrum
 Cum lux invida somnium diremit,
 Et meam mihi sustulit puellam.
 At tu, quisquis es, o tenebricosae
 Praeses optime cogitationis,
 Seu te Morphea, seu vocare Somnum
 Fas est, fac vigil ut queam videre,
 Quod somno potui videre captus.
 Aut, si non aliter potes mederi
 Huic desiderio meo, perennem
 Inducas mihi somniationem !

XX**In Sextum**

Caecus es, et cunctos reprendis, Sexte, poetas :
 Sanum reprensor debet habere caput.

XXI**In Thaida Caecam et Ponticum Claudum**

Thaida cras duces caecam, pede claudus utroque :
 Convenis uxori, convenit illa tibi.
 Integrum e duplici surget sic corpore corpus,
 Si praestes oculos, praestet at illa pedes.
 Ergo rem faciunt te dignam, Pontice, divi,
 Semiviro qui dent ἡμιγυναῖκα tibi.

19**Sur Candide**

Je gisais, éreinté, en plein milieu de la couche,
 Et déjà lourde de sommeil, ma tête tombait,
 Quand Candide, prenant pitié de son cher Bèze,
 M'apparaît, alors que je dors,
 Redouble de jeux et de charmes,
 Et me caresse sans cesse, et me fixant de ses œillets,
 Et, comme dans un rôle, m'interpelle.
 Somnolant, moi je lui parlais ainsi :
 « Si tu ne m'es pas plus chère que moi-même, mon amante,
 Je veux disparaître, et mourir tout à fait ».
 À peine avais-je parlé que soudain,
 Alors, la lumière jalouse dispersa mes rêves
 Et me vola mon amante.
 Mais toi, qui que tu sois, bienfaiteur
 Qui présides à la méditation nocturne
 (qu'il vaille mieux t'appeler
 ou Morphée, ou Sommeil), permets-moi de voir éveillé
 Ce que j'ai pu voir, pris dans tes affres.
 Ou bien, si tu ne peux guérir autrement
 Mon désir d'elle, accorde-moi
 Des visions éternelles !

20**Contre Sextus**

Tu es aveugle, et tu blâmes, Sextus, tous les poètes.
 Le critique doit garder la tête saine.

21**Contre Thaïs l'Aveugle et Ponticus le Boiteux**

Demain, tu épouses Thaïs l'aveugle, toi qui boites des deux pieds.
 Tu vas bien à ton épouse, elle te va bien.
 Ainsi surgira de vos deux corps un corps complet,
 Si tu fournis les yeux, et elle fournit les pieds.
 Donc, pour toi les dieux, Ponticus, font bien les choses,
 Eux qui, à un semi-homme, donnent une hémi-femme.

XXII**In Lupum**

Ieiunus sobrium mihi Platonem⁵⁰
 Laudabas, sophiamque praedicabas :
 Mox vero ut tibi cena sumpta mecum,
 Mutasti faciem atque opinionem.
 Qui factum hoc, Lupe, tam cito ut iuberis
 A cena sophiam valere ? nempe
 Cenatus, Lupe, non eras apud te.

22**Contre Lupus**

À jeun, tu me vantais la sobriété
 De Platon, et tu prêchais la sagesse.
 Mais bientôt, ayant dîné avec moi,
 Tu as changé de visage et d'avis.
 Que s'est-il produit, Lupus, pour que tu envoies si vite
 Valses la sagesse loin du dîner ? En fait, c'est que
 Pour le dîner, Lupus, tu n'étais pas chez toi.

XXIII**De Francisco Rabelaeso**

Qui sic nugatur, tractantem ut seria vincat,
 Seria cum faciet, dic, rogo, quantus erit ?

23**Sur François Rabelais**

Celui qui s'amuse si bien qu'il vaine les sérieux,
 Sérieux lui-même, dis, s'il te plaît, combien sera-t-il grand ?

XXIV**De Helionora Francorum regina**

Nil Helena vidit Phoebus formosius una ;
 Te, Regina, nihil pulchrius orbis habet.
 Utraque formosa est, sed re tamen altera maior ;
 Illa ferit lites, Helionora fugat.

24**Sur Éléonore, reine de France**

Phébus ne vit rien de mieux fait qu'Hélène,
 Toi, Reine, c'est le monde qui n'a rien de plus beau.
 Chacune est bien faite, pourtant l'une est plus grande en un point :
 La première sème la discorde, Éléonore l'évite.

XXV**In Asinium**

Seu domi mihi, seu foris repertus,
 Promissi et fidei datae admoneris,
 Tu contra velut admodum occupatus,
 Has facis nihili petitiones,
 Sed horam tamen inquis adfuturam,
 Qua me ex paupere divitem et beatum
 Reddas. En igitur tibi ipse dono
 Horas quod tibi nuntiabit omnes.
 Tandem nunc, Asini, potes iubere,
 Haec ut hora sonet diu expetita.

25**Contre Asinius**

Que je te tombe dessus soit à la maison, soit dehors,
 Je te remémore ta parole et tes gages de foi.
 Toi, en revanche, qui parais tellement occupé,
 Tu te fiches de mes réclamations.
 Mais pourtant l'heure viendra, dis-tu,
 Où tu rendras ma pauvre personne riche
 Et heureuse. Eh bien voilà, je te donne
 Quelque chose qui t'annoncera toutes les heures.
 Désormais, Asinius, tu peux enfin décider
 De fixer cette heure tant attendue.

⁵⁰ Summers suit la version de 1597 : *mihi sobrium*, selon la correction métrique de Macrin concernant la fausse longueur métrique sur *sobrium*, dont la première syllabe est longue (cf. SUMMERS 2001, p. 228).

XXVI**De Francisci et Caroli induciis**

Roma olim cessit soceri generique furori :
 Et cecidit gladiis incluta Roma suis.
 Quod si illi placidas iunxissent foedere dextras,
 Robore staret adhuc Martia Roma suo.
 Sic fratrum immitis nuper discordia, pene
 Fuditus Europae verterat imperium :
 At quoniam iungunt concordia pectora fratres,
 Servatum Europae dicitur imperium.

26**Sur l'armistice entre François et Charles**

Autrefois, Rome céda à la fureur d'un beau-père et de son gendre,
 Et l'illustre Rome subit ses propres glaives.
 De fait, s'ils s'étaient calmement tendu la main dans un traité,
 Rome, fille de Mars, tiendrait encore aujourd'hui, grâce à sa force.
 Ainsi, récemment, une rude discorde fraternelle
 Avait presque bouleversé l'ordre européen dans ses fondements.
 Mais puisque les frères unissent leurs cœurs dans la concorde,
 On peut dire que l'ordre européen est sauf.

XXVII**De morbo Francisci Gallorum Regis, saluteque mox illi reddita**

Ægroto Pallas Francisco aegrotata iacebat,
 Optabat Mavors aeger et ipse mori.
 Illa, quod hoc tutam solo se credat alumno :
 Hic, quod sit studio natus uterque pari.
 Quod si Franciscum mors eripuisset, eodem
 Funere Mars functus functa Minerva foret
 Hoc Atropos mirata nefas, feritate reposta⁵¹,
 Tres una vetuit morte perire deos.

27**Sur la maladie de François, Roi de France, et sa rapide guérison**

Quand François était malade, Pallas gisait malade,
 Et Mars, malade, voulait mourir lui-même.
 La déesse, car elle ne se croyait protégée que par lui, son disciple ;
 Le dieu, car tous deux sont nés pour la même passion.
 De fait, si la mort avait fauché François, du même coup
 Mars serait mort, morte serait Minerve.
 Atropos, consternée par ce sacrilège, abandonnant sa cruauté,
 Interdit que les dieux meurent à trois d'un seul coup.

XXVIII**Ad Cl. Marotum**

Tam docte Venerem divinus pinxit Apelles,
 Illi ut credatur visa fuisse Venus.
 At tantam sapiunt Venerem tua scripta, Marote,
 Ut tibi credatur cognita tota Venus.

28**À Clément Marot**

Le divin Apelle peignit Vénus si savamment
 Qu'on dirait qu'il avait vu Vénus.
 Mais tes vers goûtent tellement Vénus, Marot,
 Qu'on dirait que tu la connais sous tous ses angles, Vénus.

XXIX**Ad Candidam, de ipsius facie in tabella expressa**

Quanto pulchrius elegantiusque
 Picta haec est tabula omnibus tabellis :
 Tanto pulchrior elegantiorque
 Hac ipsa mihi crederis tabella.

29**À Candide, sur son visage peint sur un tableau**

Autant, plus joli et plus délicat
 Est ce tableau, comparé aux autres tableaux,
 D'autant plus jolie et plus délicate
 Tu es à mes yeux, comparée à ce petit tableau.

⁵¹ Summers suit la version de 1597, *Atropos hoc*, selon la correction de Macrin (cf. SUMMERS 2001, p. 232).

XXX**Xenium Truchio et Dampetro**

Sinceris mos est nunquam neglectus amicis,
 Anni sub primos mittere dona dies.
 Nempe quod ut veteris renovatur circulus anni,
 Fas sit ut antiquus sic renouetur amor.
 Ergo cum Bezam Truchius fateatur amicum,
 Nec me Dampetrus deneget esse suum :
 Non temere, priscos homines imitatus, utrique
 Parva quidem mitto dona, sed apta tamen.
 Ambo estis vates, ambobus carmina dono,
 Carmina quae nostri pignus amoris erunt.
 Vos pridem sincerus amor coniunxit in unum,
 Unum igitur decuit munus habere duos.

XXXI**Descriptio Virtutis**

Quaenam tam lacero vestita incedis amictu ?
 Virtus antiquis nobilitata sophis.
 Cur vestis tam vilis ? Opes contemno caducas.
 Cur gemina est facies ? Tempus utrumque noto.
 Quid docet hoc frenum ? Mentis cohibere furores.
 Rastros cur gestas ? Res mihi grata labor.
 Cur volucris ? Doceo tandem super astra volare.
 Cur tibi mors premitur ? Nescio sola mori.

XXXII**In fori mancipia**

Cum sit hoc proprium fere poetis,
 Rebus omnibus ut peculiarem
 Divum constituent, suumque numen :
 Cur lucrum, forum, et elocutionem,
 Uni Mercurio tamen sacrarunt ?
 Prisci scilicet hoc modo indicarunt
 Futurum, ut rabiosa quisquis arma
 Tractaret fori, haberet ille curam
 Lucri, non minus ac locutionis.

30**Cadeau à Truchon et à Dampierre**

C'est une coutume que les amis sincères n'oublient jamais
 De s'envoyer des présents dans les premiers jours de l'an.
 De fait, comme le cycle de l'année passée recommence,
 Il conviendrait que l'ancien amour recommence de même.
 Donc, comme Truchon dit Bèze son ami,
 Et Dampierre ne nie pas que je sois le sien,
 Ce n'est pas sans raison, en imitant les gens d'autrefois,
 Que j'envoie à chacun de petits présents, quoique de circonstance.
 Vous deux, vous êtes poètes, aux deux j'offre mes poèmes,
 Mes poèmes qui seront gages de notre amour.
 Il y a quelques temps, un amour sincère vous a uni en une personne,
 Un cadeau devait donc de revenir aux deux.

31**Portrait de la Vertu**

Qui donc s'avance, vêtue d'un habit aussi déchiré ?
 La vertu, acclamée par les anciens sages.
 Pourquoi un habit si abject ? Je méprise les richesses périssables.
 Pourquoi un visage double ? Je désigne cette vie et l'autre.
 Qu'enseigne ce mors ? À refreiner les fureurs de l'esprit.
 Pourquoi porter une bêche ? Le travail m'est chose agréable.
 Pourquoi des ailes ? J'enseigne à voler enfin au-dessus des étoiles.
 Pourquoi méprises-tu la mort ? Moi seule ne peut mourir.

32**Contre les serviteurs du forum**

Comme il appartient pour ainsi dire aux poètes
 À toute chose d'assigner un dieu
 Particulier, et sa propre divinité,
 Pourquoi le bénéfice, le forum et l'éloquence
 Furent pendant tous trois attribués à Mercure ?
 On dirait bien que nos ancêtres montrèrent ainsi
 Que quiconque userait des armes violentes
 Du forum, s'intéresserait
 Au bénéfice tout autant qu'à l'éloquence.

XXXIII**Ad Marianum**

Augustas, Mariane, deum venturus ad aras,
 Nulla cremas magno thura Sabaea Iovi.
 Nec capis externos cultum qui spargat odores,
 Nec diti tractas aspera signa manu.
 Gemmatae nunquam sudas sub pondere vestis,
 Nec digitos onerat res peregrina tuos.
 Sed placidam et nullo pollutam crimine mentem,
 Atque sua notas a pietate manus,
 Caeteraque integros domini testantia mores,
 Haec, inquam, magnis das, Mariane deis.
 Quod si rara solent merito pretiosa videri,
 Nemo dedit, nemo plus, Mariane, dabit.

XXXIV**Ad Erasmi imaginem**

Illum, quo totus nunc personat orbis, Erasmus
 Haec tibi dimidium picta tabella refert.
 At cur non totum ? mirari desine, lector :
 Integra nam totum terra nec ipsa capit.

XXXV**Ad Musas**

Si rogat Cereremque, Liberumque
 Vitae sollicitus suae colonus,
 Si Mavortis opem petit cruentus
 Miles, sollicitus suae salutis :
 Quid ni, Calliope, tibi, tuisque
 Iure sacra feram, quibus placere
 Est unum studium mihi, omnibusque
 Qui vatium e numero volunt haberi ?
 Vobis ergo ferenda sacra, Musae.
 Sed quae victima grata ? quae Camoenis
 Dicata hostia ? parcite, o Camoenae,
 Nova haec uictima, sed tamen suavis
 Futura arbitror, admodumque grata.
 Accede o tinea, illa quae pusillo
 Ventrem corpore tam geris voracem :
 Tene Pieridum aggredi ministros ?
 Tene arrodere tam sacros labores ?
 Nec factum mihi denega : ecce furti

33**À Marianus**

Marianus, pour approcher des vénérables autels divins,
 Tu ne brûles pas d'encens sabéen au grand Jupiter.
 Et tu ne t'oins pas du luxe des effluves exotiques,
 Et tu ne manies pas de rudes ostensoirs d'une main scintillante.
 Jamais tu ne sues sous le poids de robes serties,
 Et tes doigts ne s'encombrent pas d'objets étrangers.
 Mais une âme placide et exempte de crime,
 Et une main dont on sait la piété,
 Et tout ce qui prouve chez quelqu'un des mœurs intègres,
 C'est cela, selon moi, que tu donnes, Marianus, aux grands dieux.
 Parce que si l'on a généralement raison de priser les raretés,
 Personne n'a donné, personne, Marianus, ne donnera plus que toi.

34**À un portrait d'Érasme**

Lui, qui fait résonner le monde entier, le grand Érasme,
 Ce tableau ne t'en montre que la moitié.
 Mais pourquoi pas en entier ? Cesse de t'en étonner, lecteur,
 Car toute la terre elle-même ne peut le contenir.

35**Aux Muses**

S'il sollicite et Cérès, et Liber,
 Le fermier inquiet de sa subsistance ;
 S'il demande l'aide de Mars, le cruel
 Soldat, inquiet de sa survie ;
 Pourquoi, Calliope, à toi, aux tiennes,
 Ne ferais-je pas à juste titre un sacrifice, leur plaire
 N'est-il pas mon seul zèle, comme tous ceux
 Qui veulent être comptés parmi les poètes ?
 Il faut donc que je vous fasse un sacrifice, Muses.
 Mais quelle victime serait agréable ? aux Camènes,
 Quelle hostie dédié ? Pardon, ô Camènes,
 Cette victime inhabituelle vous sera pourtant douce,
 Je le pense, et absolument agréable.
 Viens, ô mite, dont le tout petit corps
 Porte un ventre si vorace.
 Toi, attaquer les serviteurs des Piérides ?
 Toi, grignoter des œuvres aussi sacrées ?
 Et ne viens pas me dire le contraire, voici

Tui exempla, tuae et voracitatis.
 Tu fere mihi passerem Catulli,
 Tu fere mihi Lesbiam abstulisti.
 Nunc certe meus ille Martialis
 Ima ad viscera rosus usque languet,
 Et quaerit medicum suum Triphonem.
 Immo et ipse Maro, cui pepercit
 Olim flamma, tuum tamen terebrum
 Nuper, o fera ter scelesta, sensit.
 Quid dicam innumeros bene eruditos,
 Quorum tu monumenta, tu labores
 Isto pessima ventre devorasti ?
 Prodi, iam tunicam relinque, prodi,
 Vah ut callida stringit ipsa sese !
 Ut mortem simulat scelesta ! prodi,
 Pro tot criminibus datura poenas.
 Age, istum iugulo tuo mucronem
 Cruenta excipe, et istum, et istum, et istum⁵².
 Vide ut palpitet, ut cruore largo
 Aras polluerit prophana sacras !
 At vos Pierides, bonaeque Musae,
 Nunc gaudete, iacet fera interempta,
 Iacet sacrilega illa, quae solebat
 Sacros Pieridum vorare servos.
 Hanc vobis tunicam, has dico, Camoenae,
 Vobis exuvias, ut hinc trophaeum
 Parnasso in medio locetis, et sit
 Haec inscriptio. De fera interempta,
 Bezaeus spolia haec opima Musis.

XXXVI

In Philaenum

Aurelias vocare vespas suevimus,
 Ut dicere olim mos erat nasum Atticum :
 At te, Philaene, Aurelium vocabimus
 Fucum, quod omnes adeo pungas frigide,
 Aculeum ut interim relinquo nemini.

Les preuves de ton larcin, et de ta voracité.
 C'est toi qui m'as presque enlevé mon moineau de Catulle,
 C'est toi qui m'as presque enlevé ma Lesbie.
 Maintenant, c'est sûrement ce Martial qui m'est cher,
 Qui dépérit, grignoté profondément jusqu'aux entrailles,
 Demandant un remède à son cher Triphon.
 Bien plus, Virgile lui-même, que la flamme
 Naguère épargna, éprouva récemment
 Ta tarière, ô bête trois fois scélérate.
 Que dirai-je des innombrables excellents érudits,
 De leurs legs, de leurs œuvres
 Que tu as dévorés dans ton sale ventre répugnant ?
 En avant, abandonne ta tunique ; avance,
 Ah, qu'elle rétrécit, la rusée !
 Qu'elle fait la morte, la criminelle ! Avance,
 Pour tous tes crimes, tu seras punie.
 Allez, dans le cou, reçois ce coup de poignard,
 Cruelle, et celui-ci, et celui-ci, et celui-ci.
 Vois comme elle palpète, comme son sang impie,
 Répandu, pollue les autels sacrés !
 Mais vous, Piérides, et les bonnes Muses,
 À présent, réjouissez-vous : la bête gît, abattue,
 Elle gît, sacrilège, elle qui d'ordinaire
 Dévorait les servants sacrés des Piérides.
 Cette carcasse, je vous la dédie, Camènes,
 À vous ces dépouilles, que ce trophée,
 Vous le mettiez au milieu du Parnasse, et qu'il y figure
 Cette inscription : De la bête abattue,
 Bèze offre ces restes aux Muses.

36

Contre Philène

On a pour habitude de parler des guêpes d'Orléans
 Comme on parlait autrefois du nez grec.
 Mais toi, Philène, on t'appellera le frelon
 D'Orléans, car tu piques tout le monde si nonchalamment
 Que tes traits ne marquent personne.

⁵² Summers garde ... *tuo cruento / Mucronem, excipe...*, selon la correction de Macrin (cf. SUMMERS 2001, p. 240).

XXXVII**Ad Triputium Aurelium Iurisconsultum**

Doctum illum et lepidum tuum libellum,
 Quo mysteria iuris explicasti,
 Fertur Mercurius tulisse nuper
 Ima ad Tartara, protinusque doctis
 Illis Manibus, ut Papiniano,
 Paulo, Scaeuolae, et Ulpiano, et illi,
 Iuris quem merito vocant lucernam
 Legendum exhibuisse : deinde lecto
 Sic coepisse loqui tuo libello :
 Ecquid ceditis ? At Papinianus,
 Cuncti cedimus, inquit, haud gravate.

XXXVIII**In Philopatrum**

Damnabis (fateor) nostros, Philopatre, libellos,
 Et tibi non lectum despicietur opus.
 Quid tum ? si nostros carpas, Philopatre, libellos,
 Debebunt tanto nostra placere magis.

XXXIX**In eundem**

Sive palatina Philopatrus inambulet aula⁵³,
 Et fatuo incessu marmor utrumque terat :
 Sive fames illum locupletum quaerere mensas,
 Et procul e vacua iussit abire domo :
 Seu ieiunus eat, seu pleno ventre vacillet,
 Seu lateat solus, seu comitatus eat :
 Semper habet quiddam turpi quod garriat ore,
 Quod merito possit carpere, semper habet.
 Semper hiat, semper colloque humerisque laborat,
 Et simulat magnum voce, manaque sophos.
 Sed cum te audierint multi bene multa loquentem,
 Nemo bene audivit te, Philopatre, loqui.

37**À Tripuce, Jurisconsulte d'Orléans**

Ton livret, savant et élégant,
 Dans lequel tu as expliqué les mystères du droit,
 On dit qu'il vient d'être amené par Mercure
 Dans les profondeurs du Tartare, et qu'aussitôt,
 Aux Mânes des savants, comme à Papinien,
 À Paul, à Scaevola et à Ulpian, et à celui
 Qu'à juste titre on nomme la lumière du droit,
 On l'aurait donné à lire. Puis, après lecture,
 Il aurait dit ceci de ton livre :
 « Est-ce que vous vous rendez ? » Et Papinien :
 « Nous nous rendons tous », dit-il, « de bon cœur. »

38**Contre Philopater**

Tu condamneras, je te le dis, Philopater, nos livrets,
 Et tu mépriseras l'ouvrage sans l'avoir lu.
 Et alors ? Si tu dénigres, Philopater, nos livrets,
 Ils plairont assurément d'autant plus.

39**Contre le même**

Soit Philopater arpente la cour du palais,
 Et raie le marbre d'un pas présomptueux,
 Soit la faim le force à chercher les tables opulentes,
 Et à partir loin de sa maison vide.
 Ou bien il est à jeun, ou bien il chancèle sous son ventre plein,
 Ou bien il se cache seul, ou bien il est accompagné.
 Toujours, il a de quoi coasser, avec son clapet infâme,
 De quoi médire comme il faut, il a toujours.
 Toujours il bâille, toujours il dandine la tête et les épaules,
 Et imite les sages avec force cris et gesticulations.
 Mais alors que beaucoup t'ont bien entendu parler beaucoup,
 Personne ne t'a entendu, Philopater, parler bien.

⁵³ On suit ici Summers, qui prend *aula* pro *hora*. Il s'agit certainement d'une faute d'impression des éditions de 1548, 1580, 1779. (cf. SUMMERS 2001, p. 242).

XL**Xenium Candidae**

Vestes divitiis graves et arte,
 Aptandumve tuo monile collo,
 Aut quos India mittit uniones
 Iani nec queo, nec volo Calendis
 Ad te mittere, Candida, una Bezae
 Dilectissima Candida. At quid ergo ?
 Ipsam nempe animam tibi dicatam,
 Amorisque tui ignibus perustam,
 Quae, pridem tua sit licet, suamque
 Te pridem dominam vocetque ametque,
 Se rursus tibi datque dedicatque,
 Inclusa his numeris Phaleuciorum.
 Quod si munera raritate censes :
 O dii ! quam tibi grande mitto munus !

40**Cadeau à Candide**

Tenue artistiquement alourdie par les richesses,
 Collier à ajuster à ton cou,
 Ou perles envoyées d'Inde ;
 Aux calendes de Janvier, je ne peux pas, je ne veux pas
 T'en envoyer, Candide, seule chérie
 De Bèze, Candide. Mais alors quoi ?
 Eh bien, mon âme elle-même, vouée à toi
 Et consumée pour toi d'un amour ardent,
 Elle, il y a longtemps qu'elle est à toi, et
 Toi, il y a longtemps qu'elle t'appelle sa maîtresse, et t'aime,
 À nouveau elle se donne et se voue à toi,
 Enfermée dans ces pieds phalécien.
 De fait, si tu apprécies les cadeaux pour leur rareté,
 Ô dieux, quel grand cadeau je t'envoie !

XLI**De Truchio et Valido**

Vos ego, divini Manes appello Platonis,
 Integer est cuius munere notus Amor.
 Dicite, non cur nam in sese moriantur amantes,
 Curve anima vivat alter in alterius :
 Aut quales merito nobis dicamus amicos,
 Aut solidi verum quod sit amoris opus.
 Haec ego non quaero, nec quae retulisse Platonis
 Sobrius ad sobrii prandia fertur Amor⁵⁴.
 Sit satis haec dixisse semel : nunc dicite, Manes,
 Quaedam animo nondum sat bene nota meo.
 Mens simplex atque una mihi est, hanc attamen unam
 Pridem Amor in partes iussit abire duas :
 Atque ait, hanc animam divisam trado duobus,
 Dimidiam Truchio, dimidiam Valido :
 Salva tamen mens est, vivo, scriboque, loquorque,
 Et tamen haec Validi est, et tamen haec Truchii est.
 Quodque magis mirum, cum sit divisa duobus,
 Utrumque integra diligo amoque anima⁵⁵.

41**Sur Truchon et Vaillant**

J'en appelle à vous, Mânes du divin Platon
 Dont un cadeau nous fit connaître l'Amour entier.
 Ne dites pas pourquoi les amants meurent entre eux
 Ou pourquoi ils vivent une âme dans celle de l'autre.
 Ou bien qui nous appelons à juste titre nos amis,
 Ou bien ce qu'il faut vraiment à un amour solide.
 Je n'en demande pas cela, ni ce qu'aurait dit
 Le sobre Amour au banquet du sobre Platon.
 C'est assez qu'on l'ait dit une fois. Maintenant dites, Mânes,
 Ce qui n'est pas assez connu de mon âme.
 Mon esprit est simple et complet, et pourtant, même complet,
 Autrefois, Amour lui ordonna de se diviser en deux parties,
 Et dit : « J'offre cette âme divisée à eux deux.
 Moitié à Truchon, moitié à Vaillant ».
 Mon esprit est pourtant indemne, je vis, et j'écris et je parle
 Et pourtant celle-ci est à Vaillant, et pourtant celle-là est à Truchon.
 C'est d'autant plus surprenant que, même si elle est divisée en deux,
 J'aime et j'adore chacune de toute mon âme.

⁵⁴ Summers suit la version de 1597, *casti pro sobrii*, selon la correction de Macrin (cf. SUMMERS 2001, p. 246). En effet, la première syllabe longue de *sobrii* n'est pas respectée, car elle se trouve dans un dactyle.

⁵⁵ Summers propose *integra... anima pro integram... animam*, préférant l'édition de 1597 à celle de 1548, qu'on traduirait par « J'aime et j'adore chacune *comme si elle était une âme entière* ». Dans le contexte, l'ablatif semble en effet avoir plus de sens que l'accusatif (cf. *ibid.*).

XLII**In Hubertum**

Norunt Hubertum ganeones prodigi ;
 Norunt magistri cocta quos crambe necat :
 In urbe tota nullus histrio latet,
 Nec moechus ullus, leno, scurrave impudens,
 Nec chiromantis ullus, aut cadaverum
 Molestus excitator, aut vates malus,
 Cui non Hubertus iste sit notus bene.
 Sed scire vis ignotus hic cui sit ? sibi.

42**Contre Hubert**

Ils connaissent Hubert, les flambeurs débauchés.
 Ils le connaissent, les maîtres que tue son chou cuit.
 Dans toute la ville, il n'est nul histrion,
 Ni nul adultère, maquereau ou bouffon impudique
 Ni nul chiromancien ou malsain réveilleur
 De cadavres, ou mauvais devin,
 De qui cet Hubert ne soit bien connu.
 Mais tu veux savoir qui ne le connaît pas ? Lui-même.

XLIII**In Ollum**

Quamvis illa mihi forensis esset
 Pridem perfidia usque et usque nota ;
 Nec donis ego, nec pecuniarum
 Peperci cumulo, ut mihi innocenti
 Praesto iudicis ad Tribunal esses.
 At tu muneribus meis receptis,
 Me, nec id semel, Olle, prodidisti.
 Sane es integer et bonus patronus,
 Spem qui fallere non velis clientis.

43**Contre Ollus**

Bien que ta perfidie judiciaire me soit connue
 Depuis longtemps et même depuis toujours,
 Je n'ai lésiné ni sur les cadeaux,
 Ni sur les amas d'argent, pour que tu daignes
 Plaider mon innocence à la Tribune du juge.
 Mais toi, une fois mes générosités empochées,
 Tu m'as trahi, Ollus, et ce plus d'une fois.
 Vraiment, tu es un avocat loyal et honnête,
 Qui ne veut pas décevoir les attentes de son client.

XLIV**De Ioanne Secundo, Hagiensi, poeta eximio**

Excelsum seu condit opus, magnique Maronis
 Luminibus officere studet :
 Sive leves elegos, alternaque carmina, raptus
 Nasonis impetu canit :
 Sive lyram variis sic aptat cantibus, ut se
 Victum erubescat Pindarus :
 Sive iocos, blandosque sales epigrammate miscet,
 Clara invidente Bilbili :
 Unus quattuor haec sic praestitit ille Secundus,
 Secundus ut sit nemini.

44**Sur Jean Second de la Haye, poète remarquable**

Il peut soit écrire un ouvrage élevé, et du grand Maro
 S'appliquer à faire chanceler les feux ;
 Soit entonner de légères élégies et des chants variés,
 Emporté par la verve de Naso ;
 Soit accorder sa lyre à des odes colorées, de sorte que
 Pindare rougisse de son échec ;
 Soit mélanger, dans une épigramme, jeux et finesse piquante
 Que jalouserait la fameuse Bilbilis,
 Premier de ces quatre registres, il se distingue tellement, le Second,
 Qu'il n'est second de personne.

XLV**Ad Fabullum**

Si cenare voles, Fabulle, mecum,
 (Sed cenare voles, Fabulle, mecum)
 Audi quae tibi cena sit parata :
 Perdices gemini duas edemus :
 Turtur mox aderit, nec ille solus,
 Sed quem casta etiam sequetur uxor.
 Haec nos frigidulo mero, Fabulle,
 Et fame quoque condiemus ipsa.
 Sed scis qualia vina comparavi ?
 Quae si non vocites Opimiana,
 Ad certe Optimiana iure dicas.

45**À Fabullus**

Si tu voulais manger, Fabullus, avec moi
 (Mais tu voudrais manger, Fabullus, avec moi),
 Écoute quel repas te serait préparé.
 À deux, nous mangerons deux perdrix.
 S'ensuivra un tourtereau, non pas seul,
 Mais aussi suivi de sa vertueuse épouse.
 Nous ajouterons un vin pur et frais, Fabullus,
 Et aussi notre faim elle-même.
 Mais sais-tu quels vins j'ai préparé ?
 Si tu ne les appelles pas Opimiens,
 Sûrement les diras-tu avec raison Optimaux.

XLVI**In Philaenum**

Erasmus ille, quo fatentur plurimi
 Nihil fuisse, vel futurum doctius :
 Tibi, Philaene, stupidus est et plumbeus ?
 Et quicquid uspiam ab omnibus fingi potest
 Calumniarum, stulte in illum congeris.
 Latra, Philaene, quamdiu et quantum voles :
 Hunc scire constat plura, quam tu nescias.

46**Contre Philène**

Cet illustre Érasme, dont tout le monde dit
 Que jamais personne ne fut ni ne sera plus savant,
 Selon toi, Philène, est stupide et plombant ?
 Et de toutes les calomnies possibles et imaginables
 Tu l'éreintes bêtement.
 Beugle, Philène, sans fin et tant que tu veux,
 Lui, de toute évidence, en sait bien plus que tu n'en ignores.

XLVII**Genethliacon Francisci Valesii, Henrici Valesii Galliarum olim Delphini, et illustrissimae principis Catharinae Medices, filii**

Fertur in Alcmenes venturus Iuppiter olim
 Brachia, ter noctis continuasse vices.
 Nempe quod in magni divinos Herculis ortus,
 Nox hiberna licet, non foret una satis :
 Sic, princeps Henrice, tuo cum e semine vellent
 Alcidem Gallis gignere fata suum,
 Unius in prolis conceptum currere messes
 Iusserunt, magna cum ratione, decem.
 Scilicet haud aliter prorsus, quam pluribus annis
 Formari tantus debuit iste puer.
 Et (si fas homini res est aperire futuras,
 Nec dici vatium numen inane decet)
 Quo deni plures ternis sunt noctibus anni,
 Hoc tuus hic infans Hercule maior erit.

47**Horoscope de François de Valois, fils de Henri de Valois, autrefois Dauphin de France, et de l'illustrissime princesse Catherine de Médicis**

On dit qu'autrefois Jupiter, se rendant dans les bras
 D'Alcmène, dut enchaîner trois nuits de suite,
 Du fait que, pour la divine naissance du grand Hercule,
 Une seule nuit, même hivernale, n'aurait pas suffi.
 Ainsi, prince Henri, quand le destin exigeait de ta semence
 D'engendrer pour la France son propre Alcide,
 Il ordonna que pour concevoir un seul descendant,
 Passent, avec force raison, dix moissons.
 Bien sûr, il est clair que c'est à raison de nombreuses années,
 Que ce si grand enfant devrait être formé.
 Et (s'il est permis à un homme de révéler le futur,
 Et si un poète peut avec certitude prédire la volonté divine)
 Dix années valent bien plus que trois nuits.
 Par autant, ton enfant sera plus grand que Hercule.

XLVIII**Genethliacon Isabellae a Francia, Henrici Valesii, Galliorum olim Delphini, et illustrissimae principis, Catharinae Medices, filiae**

Ecce novos peperit Gallis Catharina triumphos,
 Iam prole dives altera :
 Natorumque loco felicem crescere turbam
 Avus nepotum conspicit.
 En vixdum nata in cunis Isabella videtur
 Vagire quiddam regium,
 Moxque iocos blandae tenero cum fratre sororis
 Spectabit Henricus pater :
 At Gallus primis iam nunc miratur in annis
 Suos futuros principes.
 Et quamvis tenerae magnum iam frontis honorem,
 Notasque regias colit :
 Donec paulatim, illorum crescentibus annis,
 Spes patriae adolescat simul :
 Francisco ut domitos forti victosque pudico
 Isabellae amore blandulae,
 Gallica conspiciat venerari lilia pronos
 Orbis superbos principes.
 Illi etenim nullus poterit par viribus esse,
 Odisse nullus hanc volet.

XLIX**De felici inauguratione Henrici II, Christianissimi Francorum Regis**

Francisco postquam sublato, Gallia sensit
 Cuius lene foret mox subitura iugum,
 Finiit, ut potuit, gemitus, animisque receptis,
 Istaec fassa fuit damna lucrosa sibi.
 Ergo age, quam primum fac huius, Sequana, regis
 Ad gelidas Arctos nuntia fama volet :
 Haec, Liger, Hesperii Rheni, Mosa, dicito ripae,
 Haec, Rhodane, ambustos perfer ad Æthiopas,
 Gallorum Henricum felicia sceptrum tenere,
 Ingentem ingenti de genitore satum.
 Nec regem esse tamen, dubium quia fecerit ipse,
 Rex Gallis dici debeat, anne pater.

48**Horoscope d'Isabelle de France, fille de Henri de Valois, autrefois Dauphin de France, et de l'illustrissime princesse Catherine de Médicis**

Voici que Catherine a accouché pour la France de nouveaux triomphes,
 Déjà riche d'un autre enfant.
 Et au lieu de voir grandir la foule heureuse de ses fils,
 Le grand-père voit celle des petit-fils.
 Voilà qu'à peine née, Isabelle semble dans son berceau
 Vagir quelque chose de royal.
 Et bientôt, ce seront les jeux de la tendre sœur avec son doux frère
 Que verra leur père Henri.
 Mais la France admire déjà dans leurs premières années
 Ses futurs princes,
 Et bien que son front soit tendre, elle le pare
 D'un grand éclat et d'attributs royaux.
 Jusqu'à ce que, peu à peu, leurs années passant,
 L'espoir de la patrie croisse en même temps qu'eux,
 Si bien que, dominé par le puissant François et vaincus par l'amour pudique
 De la charmante Isabelle,
 Le monde voie, prosternés pour vénérer les lis français,
 Ses fiers princes.
 Lui, pourtant, nul ne pourra égaler sa puissance,
 Nul ne voudra la haïr, elle.

49**Sur l'heureux sacre de Henri II, Très Chrétien Roi de France**

Après que François lui fut enlevé, la France sentit
 Le doux joug auquel elle allait se soumettre,
 Cessa, comme elle put, ses plaintes, et reprenant ses esprits,
 Elle reconnut que la perte lui était profitable.
 Fais donc au plus vite, fais que de ce roi, Seine,
 La rumeur annonciatrice vole jusqu'à l'Ourse gelée.
 Loire, dis-la à l'Hespérie, Meuse, aux rives du Rhin,
 Rhône, porte-la aux Éthiopiens brûlés,
 Que Henri tient l'heureux sceptre des Français,
 Éminente engeance d'un éminent géniteur.
 Ne dit pas qu'il est roi pourtant, puisque qu'il a lui-même fait douter
 S'il devait être appelé Roi, ou père de France.

L**D. Quelino senatori**

Seu dea, seu deus est, qui te tam laeta parantem
 Coniugia, e tristi vix sinit ire toro,
 Illa deae, iste dei privari numine dignus,
 Dignus qui superum cedat ab arce procul.
 Nam tua vel virtus, vel castae vota puellae,
 Materies iusti plena favoris erat.
 Perge, Queline, tamen, nec tam bene coepta morare,
 Finem etiam morbis Di statuere suum.
 Perge, puella, simul ; namque, aegrotante Quelino
 Vix alius toto sanior orbe vir est.

50**Au sénateur D. Quélain**

Soit déesse, soit dieu est celui qui, alors que tu prépares une si joyeuse
 Union, permet à peine que tu quittes ton lit morbide,
 Cette déesse, ce dieu est digne qu'on le prive de son essence divine, digne,
 Ce Très-Haut, de se retirer loin de la voûte céleste.
 Car ou bien ta vertu, ou bien les vœux de ta chaste fiancée
 Étaient entièrement matière à une juste pitié.
 Continue, Quélin, pourtant, et n'attends pas après un si bon début,
 Même la fin des maladies, les Dieux l'ont fixée.
 Continue, demoiselle, de même, car, Quélin malade,
 À peine y a-t-il sur toute la terre quelqu'un d'aussi sain.

LI**Ad Ponticum**

Nostras, Pontice, somniationes
 Narro cum tibi, tunc moves cachinnos,
 Et haec plena putas ineptiarum.
 Atque, Pontice, somniare nuper
 Sic mi contigit, ut mihi viderer
 Omnes divitias, opes, talenta,
 Pactolique, Tagique, possidere.
 Esse haec somnia vera tunc negabis ?

51**À Ponticus**

Nos rêves, Ponticus,
 Quand je te les raconte, tu t'esclaffes,
 Et tu les trouves remplis de niaiseries.
 Mais, Ponticus, je me suis mis dernièrement
 À rêver en me voyant
 Maître de toutes les richesses, des trésors,
 Des écus du Pactole et du Tage.
 Nieras-tu donc que ces rêves sont la vérité ?

LII**De victoria parta adversus Marchionem Vasti, Anno 1544**

Francorum victas acies Insubria vidit,
 Vidit, sed Franci robore freta ducis.
 Namque velut quondam Romam oppressere Quirites,
 Sic est pene sua Francia versa manu.
 At nunc eversas aquilas Insubria cernit,
 Et colubris rursus lilia iuncta suis.
 Ergo seu vincat, seu cedat Francus, utrinque,
 Virtutis laudem quod mereatur, habet.

52**Sur la victoire remportée contre le Marquis del Vasto, en l'an 1544**

L'Insubrie a vu les armées françaises vaincues.
 Les a vues, mais persuadée de la vigueur du chef français.
 Car, comme jadis des Quirites combattaient Rome,
 De même, la main de la France s'est presque retournée contre elle.
 Mais à présent l'Insubrie voit les aigles abattus
 Et à ses couleuvres les lis à nouveau unis.
 Donc, gagne ou perde le Français, dans les deux cas,
 Elle reçoit une gloire à la hauteur de sa vertu.

LIII**Ad Germanum Valentem**

Ergo Germani vultus violabit amoenos
 Barba, licet lenis, flavaque, dura tamen ?
 Dura equidem, nobis quae tam cito praeripit illas,
 Illas quas Phoebus vellet habere genas.
 Et mediam nobis faciem quae surripit illam,
 Quam lepos incoluit, cumque lepore iocus.
 Istos barba decet, quibus est sic acta iuventus,
 Ut canae tuti sint sub honore comae.
 At quid non didicit primis Germanus ab annis,
 Quem vicena videt bruma peracta senem ?
 Cede igitur, lanugo, procul : nisi cesseris, ecce,
 Quod queat invitam cogere, tonsor habet.

LIV**De Francisco Galliarum Rege**

Vidimus, heu, fratres in mutua bella paratos,
 Vidimus accensas, Martis ubique faces.
 Nunc tamen, o superi, placidis allabatur alis
 Aurea perpetuos pax habitura dies.
 Quis porro tanti tibi, Gallia, muneris author ?
 Gallia, quo tandem vindice facta tua es ?
 Scilicet hic superum favor est, haec munera divum,
 Non sunt haec caeli munera tota tamen :
 Quipe etiam partem doni sibi vindicat huius,
 Et rex, et regis natus uterque tui.
 Roma igitur patriae patres numeraverit olim
 Nos patriae patres, et numeremus avum.

LV**In Paulinum**

Paulino quoties condixi, Testile, cenam,
 Nunquam, cum taceat caetera turba, tacet.
 Nec nisi depositis dapibusque, meroque, quiescit.
 Ergo satur, dices, non abit : immo venit.

53**À Germain Vaillant**

Ainsi, le charmant visage de Germain s'assombriera
 D'une barbe, quoique légère et blonde, dure tout de même ?
 Certes dure, celle qui nous enlève si précipitamment ces...
 Ces joues, que Phébus aurait voulu avoir,
 Et qui nous soustrait cette moitié de visage
 Qu'habite la grâce, et avec la grâce l'espièglerie.
 La barbe va pour ceux dont la jeunesse s'est appliquée
 À garantir l'honneur de leurs cheveux blancs.
 Mais que reste-il que Germain n'ait appris dès ses premières années,
 Ses vingt hivers achevés n'en font-ils pas un ancien ?
 Pars donc, duvet, va-t-en. Si tu ne pars pas, voici
 Ce qui peut t'y forcer malgré toi, le barbier le possède.

54**Sur François, Roi de France**

Nous avons vu, hélas, des frères armés pour leur guerre,
 Nous avons vu partout les brandons embrasés de Mars.
 Mais à présent, ô éternels, arrive d'un vol paisible
 Une paix dorée qui durera des jours éternels.
 Qui donc est l'instigateur, France, d'un si grand bienfait ?
 France, quel protecteur t'a enfin rendue libre ?
 Il faut bien que cela soit une faveur des éternels, des dons des dieux.
 Ce ne sont pourtant pas complètement des dons du ciel.
 Oui, chacun réclame sa participation au présent,
 Et ton roi, et les fils de ton roi.
 Rome les aurait autrefois désignés pères de la patrie,
 Nous, désignons-les pères de la patrie, et grand-père.

55**Contre Paulin**

Chaque fois, Testile, que j'invite Paulin à manger,
 Jamais, alors que toute l'assemblée se tait, il ne se tait.
 Et il ne se calme pas avant les derniers mets et vins ne soient retirés.
 Tu te dis donc qu'il ne repart pas repu, mais c'est ainsi qu'il vient.

LVI**In Caecilium**

Quandocumque sibi parare amicos
 Optat Caecilium fideliores,
 Hos solo probat aestimatque censu,
 Nec quemquam colit ut suum libenter
 Virtus unica quem facit beatum,
 Sed cuius titulos superbiores
 Triplex linea vix notare possit :
 Hunc suum vocat, hunc colit libenter,
 Sic servitur, avare, non amatur.

56**Contre Cécilius**

Lorsqu'il veut se faire des amis
 Plus dévoués, Cécilius ne les choisit
 Et ne les estime que selon leur bien,
 Et de plein gré, il n'approche personne
 Dont seule la vertu fait le bonheur.
 Mais celui dont les titres pompeux,
 Tiennent à peine en trois lignes,
 Il lui donne du « Très cher », il le fréquente volontiers.
 Ainsi, tu te fais des obligés, cupide, non des amis.

LVII**In Posthumum**

Saepe quidem verbo solvis, re, Posthume, numquam.
 Quod toties solvis, iam rogo, solve semel.

57**Contre Posthume**

Il est vrai que tu paies souvent en paroles, mais en palpable, Posthume, jamais.
 Ce que tu paies si souvent, à présent, s'il te plaît, paie-le une bonne fois.

LVIII**In Bergedum**

Audes (o facinus !) censoris sumere normam,
 Et semper moesti verba sonare senis.
 Audes, o mores, o tempora ! dicere, cum sis
 Socraticos inter gloria prima canes.
 Sic tamen, o demens, sic inquam, Bergede, ploras,
 Quale rudit vector, pande Silene, tuus⁵⁶,
 Quale gemunt calami crasso tractante bubulco,
 Quale gemit viridi fulva quadriga rota.
 Denique sic ploras, ut qui tua carmina ridens
 Non legat, inventus sit, puto, nullus adhuc.

58**Contre Bergedé**

Tu oses (ô crime !) te saisir de la loi du censeur
 Et toujours fais retentir tes paroles comme un triste vieillard.
 Tu oses dire, « ô mœurs, ô temps ! », alors que tu es
 La prime gloire des chiens socratiques.
 Pourtant tu pleures de même, ô insensé, de même, dis-je, Bergedé,
 Que ton porteur braille, rond Silène,
 Que gémissent les flûtes malmenées par un stupide vacher,
 Que gémit l'attelage soutenu par une roue verdie.
 Bref, tu pleures si bien que quelqu'un qui ne rit pas de tes poèmes
 En les lisant, on n'en a, à mon avis, pas encore trouvé.

LIX**Ad Ianum**

Aureolos Paulo vicenos, Iane, dedisti :
 Credita nam qui non reppetit, ille dedit.
 Sed quamvis dederis, quamvis nil inde reposcas,
 Aureolos reddet bis tibi, Iane, decem :
 At quando ? dices, Graecorum nempe Calendis :
 Cum dederis nummos, credere verba potes.

59**À Jean**

Vingt pièces d'or, Jean, c'est ce que tu as donné à Paul,
 Car celui qui ne revendique pas une dette, il la donne.
 Mais quoique tu aies donné, quoique tu n'aies rien réclamé,
 Des pièces d'or il t'en rendra, Jean, deux fois dix.
 Mais quand ? tu diras, eh bien, aux Calendes grecques.
 Comme tu as donné ces pièces, tu peux donner du crédit aux paroles.

⁵⁶ Summers suit la version de 1597 pour ce vers, *Sileni vector qualia nempe rudit*, selon la correction de Macrin (cf. SUMMERS 2001, p. 264).

LX**In Daedalum**

Seu te seria, seu ioci morantur,
 Seu lites medio foro tueris,
 Seu vicos teris otiosus urbis,
 Seu potes, recitesve, rideasve⁵⁷,
 Cuncta accepta tuo refers parenti,
 Quid si Daedale Posthumus fuisses ?

60**Contre Dédale**

Soit les obligations, soit les jeux t'occupent,
 Soit tu règles les querelles au milieu du forum,
 Soit, en congé, tu arpentes les faubourgs de la ville,
 Soit tu bois, ou tu déclames, ou tu ris.
 Mais tout ce que tu entends, tu le rapportes à ton père.
 Et si, Dédale, tu lui avais été Posthume ?

LXI**De Francisco Valesio Galliarum Rege**

Quod Francisce, tibi iam dudum spondet Olympus,
 Id sors obtulerat nuper amica tibi.
 Scilicet ut posset victorem agnoscere Francum,
 Excusso alterius terra beata iugo.
 Tu tamen haec, (quamvis et magna et certa) tuorum
 Non es dilecto sanguine passus emi.
 Ergo quod illaesos, o rex, servaveris hostes,
 Nemo metum credat, sed pietatis opus.
 Pugnabas etenim nolens pugnare, tuique,
 Tunc cum hostem nolles vincere, victor eras.

61**Sur François de Valois, Roi de France**

Ce que te promet l'Olympe, François, depuis longtemps,
 Un hasard complice depuis peu te l'avait offert.
 Il est vrai qu'il pouvait reconnaître le Français vainqueur,
 Ce territoire, heureux du coup porté au joug étranger.
 Toi, pourtant, ce sont des choses (même et grandes et fermes)
 Que tu n'acceptas pas d'acheter par un sang aimé.
 Donc, puisque c'est saufs, ô roi, que tu avais gardé tes ennemis,
 Qu'on y voie l'œuvre, non de la peur, mais de la piété.
 Tu combattais en effet sans vouloir combattre, et c'est toi,
 Alors que tu ne voulais pas vaincre l'ennemi, que tu vainquais.

LXII**In Zoilum**

Brevem, Zoile, dicis hunc libellum :
 O si possit idem omnibus videri !

62**Contre Zoïle**

Assez court, Zoïle, te semble ce petit livre.
 Ô, si tout le monde pouvait penser de même !

LXIII**Ad amicos**

Hunc quamquam illepidum, et malum libellum,
 Vos o perlepidi mei sodales,
 Quaeso sumite blandiore vultu,
 Deinde perlegite usque ad umbilicum.
 Nam vos id rogat, ille Beza vester,
 Cuius vos animamque, corculumque,
 Idque, mehercule, iure possidetis.
 Sed sic perlegite, o boni sodales,
 Ut nec falsa aliqua eruditionis
 Nostrae opinio, nec mei tuendi
 Cura nominis ulla vos moretur.

63**À mes amis**

Lui, ce désagréable et vilain petit ouvrage,
 Vous, ô mes agréables amis,
 Je vous en prie, prenez-le à la légère,
 Et enfin, lisez-le jusqu'au bout.
 Car c'est ce que vous demande votre très cher Bèze,
 Dont l'âme, et dont le petit cœur,
 Et lui-même, par Hercule, vous appartiennent dûment.
 Mais lisez en entier, ô mes chers amis,
 Afin que ni quelque fausse opinion
 De nos connaissances, ni le souci
 De protéger mon nom ne vous arrêtent.

⁵⁷ Il y a une coquille chez Summers : il s'agit bien de *rideasve* et non de *redeasve* (cf. SUMMERS 2001, p. 266).

Figatis potius vel hinc, vel illinc,
 Stellulisque obelisque uirgulisque,
 Cultu splendidus ut decentiore
 Testetur titulo tenus parentem.
 Id vero mala turba Zoilorum,
 Damnabit, fateor, nihilque dicet
 Hic, praeter titulum, meum videri :
 Sed clamet licet usque, et usque, et usque,
 Sit totus volo vester hic libellus,
 Cum vester quoque sit poeta totus.

LXIV

In Philenem

Parvus ille deus minutulusque,
 Cui vates tribuunt et arcum et alas,
 Nuper Gallica permeabat arva,
 Illam cum subito aspicit Philenem,
 Illam tam tetricam et malam Philenem⁵⁸,
 Quae nostras toties precationes
 Contempsit rigido superba vultu,
 Quae Cupidinis et faces, et arcum
 Sprevit hactenus, et sibi negoti
 Cum Cupidine nil fore asserebat :
 Atque perfidiae suae invocabat
 Testem Castora, fratre cum gemello.
 Sed postquam ille deus, Cupido parvus
 E gravi pharetra unicum sagittam
 Deprompsit, subito suam Philene
 Mutavit tetricam severitatem.
 O potens Amor, o levis Philene !

LXV

In Poardum

Illam Dorida, bellum illud ac amabile⁵⁹
 Scortillum, et totius lupanaris decus,
 Illam Dorida Poardus ille deperit,
 Senex, vietus, edentulus, calvus, putris.
 Hinc urbis omnes visit angulos miser,
 Uno Poardus nec potest stare in loco.

Plantez plutôt ici et là
 Vos petits astérisques, et vos obèles, et vos traits,
 Pour que, resplendissant d'un aspect plus convenable,
 Il atteste de son père, au moins par sa couverture.
 Mais la méchante clique des Zoïles
 Le condamnera, j'en conviens, et prétendra que rien,
 Sinon son titre, n'est de moi.
 Mais elle peut geindre encore, et encore, et encore,
 Je veux que ce petit ouvrage soit tout à vous,
 Puisque de même, tout à vous est aussi le poète.

64

Contre Philène

Ce dieu petit, minuscule, à
 À qui les poètes confèrent l'arc et les ailes,
 Récemment arpenteait les terres de France,
 Quand soudain il aperçut cette Philène,
 Cette si dure et mauvaise Philène,
 Elle qui, de nos si nombreuses prières,
 Ne fit aucun cas, orgueilleuse et impassible.
 Elle qui, et les feux et l'arc de Cupidon,
 Les méprisa jusque-là, assurait
 Qu'à Cupidon, elle n'aurait jamais affaire.
 Et comme témoin de sa mauvaise foi,
 Invoquait Castor, avec son frère jumeau.
 Mais après que ce dieu, le petit Cupidon,
 Ne tira de son lourd carquois
 Qu'une seule flèche, soudain Philène
 Changea sa dure austérité.
 Ô puissant Amour, ô légère Philène !

65

Contre Poardus

Cette chère Doris, cette belle et charmante
 Petite prostituée, la gloire de tout le lupanar,
 Cette chère Doris, Poardus, lui, l'adore à en mourir,
 Le vieux, le ratatiné, l'édenté, le chauve, le décharné.
 C'est pour cela qu'il arpente chaque recoin de la ville, le pauvre.
 Poardus ne peut tenir en place.

⁵⁸ Ce vers est omis par Summers sans explication, alors qu'il figure dans l'édition de 1548. Il s'agit probablement d'un simple oubli (cf. SUMMERS 2001, p. 270).

⁵⁹ Idem pour le *ac*.

Rem scilicet curat Poardus publicam.

Il est vrai que Poardus s'occupe d'affaires publiques.

LXVI

Ad Candidam

Es quoties vicina mihi, tunc aestuo totus,
Ut cum sulphureis ignibus Ætna fremit.
A te discessi quoties, tunc frigeo totus,
Ut cum Caucaseus sub nive anhelat apex.
Ergo fas alium te, Candida, dicere solem,
Ut pote quae facias aestum, hyememque mihi.

66

À Candide

Chaque fois que tu es proche de moi, alors je bouillonne tout entier,
Comme lorsque grondent les feux sulfureux de l'Etna.
De toi, chaque fois que je m'éloigne, alors je gèle tout entier,
Comme lorsque le sommet du Caucase grelotte sous la neige.
Il faut donc que tu sois, Candide, un second soleil,
Comme c'est toi qui souffles sur moi le chaud et le froid.

LXVII

De eadem

Nuper Candidulam meam salutans,
Salve, inquam, mea mens, mei et lepores,
Corculumque meum. Illa tunc disertam
Cum sese cuperet mihi probare,
Salve, inquit, mea mentula. O disertam
Et docto bene feminam cerebro !
Nam si dicere corculum solemus,
Cur non dicere mentulam licebit ?

67

À la même

Récemment, saluant ma Candidette,
« Salut », dis-je, « mon âme, ma beauté,
« Mon cœurcule ». Alors elle, comme elle voulait
Me prouver son éloquence,
« Salut », dit-elle, « ma testicule ». Ô éloquente
Femme, et à la cervelle bien cultivée !
Car si nous l'appelons d'ordinaire *cœurcule*,
Pourquoi ne pourrait-elle pas nous appeler *testicule* ?

LXVIII

De eadem

Dicite cur arcum, vates, tribuistis Amori,
Exiguus non est aptus ad arma puer.
Nempe supercilii nobis sic forma notata est,
Saepe quod hinc primus concilietur amor.
Ergo mirari nunc desino, Candida, cur te
Depeream, sensi tela supercilii.
Dii facite, ut postquam laesit nil tale merentem,
Tandem etiam telum sentiat esse mihi.

68

À la même

Dites, pourquoi c'est un arc, poètes, que vous avez attribué à l'Amour ?
Ce petit enfant n'est pas prêt pour les armes.
Mais oui, nous l'avons remarqué, la forme du sourcil est la même,
Parce que c'est souvent de lui que se forme le premier amour.
Je cesse donc à présent de me demander, Candide, pourquoi pour toi
Je déperis : j'ai senti le trait de ton sourcil.
Faites, Dieux, qu'après qu'il m'a blessé sans que je ne le mérite,
Enfin, elle sente que moi aussi, j'ai un trait.

LXIX

**Ad Cloridem, cum falso nunciatum esset Macutum
Pomponium in Alpibus occubuisse**

Amabo Chloris, o Chloris Macuto
Sic dilecta meo, velut Catullo
Quondam Lesbia, sic Macuto amata,
Nasoni veluti fuit Corinna,

69

**À Chloris, comme elle apprit la fausse nouvelle que
Macutus Pomponius avait chuté dans les Alpes**

S'il te plaît, Chloris, ô Chloris, aimée de Macutus
Mon ami, comme jadis
Lesbie de Catulle, chérie par Macutus
Comme le fut Corinne d'Ovide,

Si demas animum parum pudicum.
 Amabo Chloris, o Chloris Macuti
 Magnae deliciae, attamen pudicae.
 Iube ad te veniam ipse lacrymatum,
 Adferam tibi quicquid undiquaque
 Latet tristitiae atque taediorum,
 Moerorisque, molestiaeque, curae,
 Ægritudinis, infacietiarum :
 Nam noster periit Macutus ille,
 Amatus pariter mihi, tibi que.
 Fleatur pariter mihi, tibi que.
 Fleamus Chloris, o Chloris fleamus,
 Tam dure graviterque, ut et nepotum
 Audire has lacrymas queant nepotes :
 Tam largumque oculis pluumus imbrem,
 Ut communibus obruamus undis
 Alpes, Italiamque ter scelestam,
 Quae meum mihi sustulit Macutum,
 Et tuum tibi sustulit Macutum.

Si tu le permets à mon âme chaste et fugace,
 S'il te plaît, Chloris, ô Chloris, qui incarnes pour Macutus
 De grandes délices, quoique chastes,
 Permets que je te porte mes larmes.
 Je t'amènerai tout ce qui partout
 Se cache de tristesse, et d'ennui,
 Et de deuil, et de chagrins, de soucis
 De malaise, d'afflictions,
 Car il est mort, notre très cher Macutus,
 Aimé autant de moi que de toi.
 Pleuré autant de moi que de toi.
 Pleurons, Chloris, ô Chloris, pleurons
 Si durement et gravement que nos petits-enfants
 Puissent entendre ces larmes, et leurs petits-enfants.
 Pleuvons de nos yeux une pluie si drue
 Qu'elle submerge, par ses flots cumulés,
 Les Alpes, et l'Italie trois fois criminelle,
 Qui m'a ôté mon Macutus,
 Et t'a ôté ton Macutus.

LXX

Ad Fibulam Candidae

Quaeso fibulula illa, fibula illa,
 Quae pectus dominae meae coerces,
 Quae sinum niveum, measque flammis,
 Illos quae globulos duos rubentes
 Intra caeca iubet manere claustra,
 Quaeso fibula, ne mihi misello,
 Istis ne miseris meis ocellis
 Thesaurum hunc niveum invidere pergas :
 Nam quid commeruisse, quid patrasse
 Pectus hoc niveum, sinusque candens,
 Dignum carcere, vinculisque possit ?
 Non cernis, rogo, non vides, ut illae
 Mammae, isti globuli duo laborent
 Luctantes avide, suoque pulsu
 Testentur, sibi non placere claustra ?
 Non times, rogo, fibula, ista ne nix
 Liquatur, nimio calore cocta ?
 Pergis, fibula ? pergis innocentes
 Intra vincula continere mammas ?
 Meas divitias, opes, talenta,
 Non vis reddere, fibula ? At iubebit
 Hoc tandem Venus ipsa : quippe et illam

70

À l'agrafe de Candide

S'il te plaît, agrafette, agrafe
 Qui enserre la poitrine de ma maîtresse,
 Qui, à son sein neigeux et à mes flammes,
 Qui, à ces deux petits boutons rougis
 Ordonne de demeurer dans un enclos secret,
 S'il te plaît, agrafe, de moi, pauvre misérable,
 De mes pauvres œillets,
 Cesse de garder jalousement ce trésor neigeux.
 Car qu'a pu faire, qu'a pu perpétrer
 Cette poitrine neigeuse, ce sein blanc,
 Qui soit digne de la prison, et des chaînes ?
 Ne discernes-tu pas, je te le demande, ne vois-tu pas comme ces
 Mamelles, ces deux petits boutons peinent,
 Luttant âprement, et par leur battement
 Montrent qu'ils n'aiment pas être enfermés ?
 Ne crains-tu pas, je te le demande, agrafe, que cette neige
 Ne fonde, cuite dans une trop grande chaleur ?
 Tu persistes, agrafe ? Tu persistes à garder
 Enchaînées d'innocentes mamelles ?
 Mes richesses, mes biens, ma fortune,
 Tu ne veux pas les rendre, agrafe ? Mais celle qui l'ordonnera
 À la fin, ce sera Vénus elle-même, puisque

Ausa es, pessima, vulnerare nuper,
 Cum Martem cuperet suaviari.
 Haec illa est Cytheraea, quae iubebit
 Thesaurum hunc oculis meis patere,
 Thesaurum hunc manibus meis patere,
 Quem nunc invidia premente, celas :
 Tunc tu, fibulula illa, fibula illa,
 Quae pectus dominae meae tegebas⁶⁰,
 Ipsis sordida sordibus tegeris.

Tu as osé, vaurienne, la blesser, l'autre jour
 Qu'elle souhaitait embrasser Mars.
 C'est elle, Cythérée, qui ordonnera
 Que ce trésor à mes yeux s'ouvre,
 Que ce trésor à mes mains s'ouvre,
 Celui que pour l'instant, tu veilles jalousement.
 Alors toi, agrafette, agrafe
 Qui recouvres la poitrine de ma maîtresse,
 Toi, jalouse ordure, les ordures te recouvriront.

LXXI

Ad Candidam

Ergo desinitis micare ocelli ?
 Ergo desinitis tumere, mammae ?
 Ista quis vetuit rubere labra ?
 Quis istas vetuit genas rubere ?
 Ubi illae faculae duae micantes ?
 Ille ubi tumor est papillarum ?
 Ubi purpura, quae genis sedebat ?
 Illa ubi rosa, quae labris nitebat ?
 Febris pessima, sanguisuga febris
 Tibi haec, Candida, sustulit, mihi que :
 Sic ut, Candida quae prius fuisti,
 Iure Pallida debeas vocari.
 At vos, o Medici ! quibus tuendos
 Nos dat Iuppiter, otiosus ut sit,
 Ferte pharmaca, quotquot undiquaque
 Mos est transvehere ultimis ab oris :
 Ferte pixidas omnium universas,
 Ferte emplastica, ferte potiones,
 Clysteresque, bolosque, cum trochiscis,
 Butyrumque, oleumque, mella, fungos,
 Gummi, lac, adipisque, cassiamque :
 Nec desit crocus, et fragrans amomum :
 Adsint thura, rosaeque cinnamomumque,
 Adsit denique quicquid aut colorem
 Amissum dabit, aut dabit cruorem.
 Quod si quaeritis istius laboris
 Vobis praemia quae futura, dicam :
 Primum haec gloria, lausque magna vobis

71

À Candide

Vous cessez donc de pétiller, œillets ?
 Vous cessez donc de gonfler, mamelons ?
 Qui a interdit de rougir à ces lèvres ?
 Qui, à ces joues, a interdit de rougir ?
 Où sont ces deux foyers pétillants ?
 Le relief de ces deux chers tétines, où est-il ?
 Où est la pourpre, qui habitait les joues ?
 Ce rose qui luisait aux lèvres, où est-il ?
 La vilaine fièvre, fièvre sangsue
 T'en a privé, Candide, et moi aussi.
 Comme tu fus auparavant Candide,
 On pourrait bien t'appeler Pâle.
 Mais vous, ô Médecins ! à la garde desquels
 Nous confie Jupiter, pour avoir la paix,
 Amenez les remèdes, en nombre, de partout,
 Des rivages les plus éloignés où d'ordinaire vous les trouvez,
 Amenez tous les piluliers que vous pouvez,
 Amenez les emplâtres, amenez les potions,
 Et les clystères, et les bolus, avec les pilules,
 Et le beurre et l'huile, miels, champignons,
 Gomme, lait, et les graisses, et le laurier.
 Et qu'on ne manque pas de safran, de cardamome odorante,
 Qu'on ait des encens, et des roses, et du camphrier.
 Qu'on ait enfin de quoi lui redonner sa couleur d'antan
 Ou lui redonner du sang.
 Mais si vous demandez, pour ces peines,
 Quelle sera votre récompense, je vais vous le dire :
 D'abord, cette gloire, et un grand mérite seront

⁶⁰ Summers propose *negabis* pro *tegebas*, sans explication. L'édition de Machard (1879) propose *tegebas*, le même verbe qu'au vers suivant (cf. SUMMERS 2001, p. 276). Impossible de le comparer aux éditions plus tardives, desquelles le poème est absent.

Erit, pharmaca dum admoventis uni,
 Conservasse duos, medendo et uni,
 Vitam restituisset sic duobus.
 Mille praeterea dabo phaleucos,
 Dabo mille elegosque iambicosque :
 Ut vos qui miseros duos amantes
 Mortis eripuistis e barathro,
 Vivatis pariter labore amantum.
 Rubris basia Candidae a labellis,
 Genis basia Candidae a rubellis,
 Ferent singula singuli, ut ruboris
 Arte vestra, operaque restituti
 Ipsi commoda prima sentiatis.
 Vos primi tumidis manus papillis
 Admovebitis, huius ut tumoris
 Arte vestra, operaque restituti
 Ipsi commoda prima sentiatis.
 Quod si forte oculis frui velitis,
 Permitto id quoque : Sed cavete, quaeeso,
 Ne vos flammea lumina ista fallant :
 Namque in his habitant Venusque, Amorque,
 Et tela hinc iaciunt Venusque, Amorque :
 Nonne praemia digna, digna merces ?
 Ergo, Candida, nunc relinque luctus,
 Et missas face lacrymationes.
 Namque haec omnia, quae perisse credis,
 Certe non periere, sed peregre
 Profecta, incipient brevi reverti.
 Certe restitui cito videbis
 Labellis, oculis, genis, papillis,
 Rosas, lumina, purpuram, tumorem.

À votre crédit, vous qui, en apportant vos remèdes à l'une,
 En avez sauvé deux, et en soignant l'une,
 Avez ainsi rendu la vie à deux.
 De plus, je donnerai mille phalécies
 Je donnerai mille élégiaques et iambes,
 Pour que vous, qui avez arraché de l'abîme
 De la mort deux pauvres amants,
 Vous viviez pareillement grâce au zèle des amants.
 Les baisers aux rouges lèvres de Candide,
 Les baisers aux roses jouettes de Candide,
 Chacun votre tour vous les recevrez, pour que de cette rougeur
 Rendue par votre art et votre travail,
 Vous perceviez les premiers profits.
 Vous les premiers, sur ses seins gonflés, vous dirigerez
 Vos mains, pour que de ce gonflement,
 Rendu par votre art et votre travail,
 Vous perceviez les premiers profits.
 Si par hasard vos yeux veulent en profiter,
 J'y consens aussi. Mais prenez garde, je vous le dis,
 Que vos yeux enflammés ne vous trompent.
 Car en elle habitent et Vénus, et Amour,
 Et d'elle fusent les traits et de Vénus, et d'Amour.
 Ne sont-ce pas de dignes récompenses, des trésors dignes ?
 Donc, Candide, abandonne ton chagrin
 Et débarrasse-toi des larmoiements.
 Car tout ce que tu crois avoir perdu,
 Certes, n'est pas perdu, mais à l'étranger
 Parti, et sera revenu sous peu.
 Certes, tu les verras rapidement revenir,
 Aux petites lèvres, aux yeux, aux joues, aux seins,
 Le rose, l'éclat, le pourpre, la rondeur.

LXXII

In Ligurinum

Ædilis ille, Ligurine, qui tua
 Repertus a te nudus est cum coniuge,
 Nil hercle fecit praeter officium suum,
 Quoi evincere a te rem voluerit publicam.

72

Contre Ligurinus

Cet édile, Ligurinus, que tu as
 Découvert nu avec ta femme,
 N'a fait, par Hercule, rien que son travail,
 Il a voulu te priver de la chose publique.

LXXIII

Ad pedem Candidae

O pes, quem geminae premunt columnae,

73

Au pied de Candide

Ô pied, que pressent des colonnes jumelles,

Illae, inquam, geminae premunt columnae,
 Quarum ex arbitrio quiescit illa,
 Quarum ex arbitrio movetur illa,
 Illa Candida, cuius intra ocellos,
 Illa Candida, cuius in papillis
 Omnes deliciae latent Bezaei.
 O pes candida Candidae, o tenelle
 Mi pes, dic mihi, o tenelle mi pes,
 Qui meam mihi Candidam adferebas,
 Cur meam mihi Candidam abstulisti ?
 At saltem decuit profectionem
 Nuntiare mihi, ut velut experirer
 An possem precibus fugam morari,
 Vel tibi comes esset hic meus pes.
 O fur pessime, quid tibi imprecabor ?
 An nodosa tibi ut podagra cunctos
 Vexet articulos ? an ut molestus
 Sic scrupus premat, ut libido nunquam
 Ulla te capiat profectionis ?
 At dolere nequis, sceleste, solus :
 Nullos ergo tibi imprecor dolores,
 Non peto quadruplum, (licet teneri,
 Ut fur, hac merito actione possis)
 Hoc unum peto, quod mihi abstulisti.
 Redde me mihi, quaeso, redde mi pes :
 Mi pes redde mihi meos amores.
 Emam mille tibi, hercle, margaritas,
 Smaragdos totidem, ut superbus istis
 Eas divitiis : dabo phaleucos
 Qui te in astra ferant, ubi sublimis
 Inter sidereos micabis ignes.
 Sin minus, (nec enim genus relictum
 Vindictae est aliud) tibi nec unum
 Pedem, o pes, dederint meae Camoenae.

LXXIV

Ad quandam

Qualis pruna sinus contingit saepe gemella,
 Qualis Apellaea linea ducta manu,
 Tale tibi quiddam levem discriminat alvum,
 Tale tibi quiddam iungit utrumque femur.
 Immo, fallor ego : nam nulla hic linea prorsus,
 Inque utero pars est nulla pudenda tuo.
 Aurea quanam igitur descendunt parte fluenta ?

Elles qui les pressent, dis-je : ces colonnes jumelles,
 Au gré desquelles elle s'arrête,
 Au gré desquelles elle se déplace,
 Cette chère Candide, qui dans ses œillets,
 Cette chère Candide, qui dans ses seins,
 Garde toutes les douceurs de Bèze.
 Ô pied candide de Candide, ô mon tendrelet
 Pied, dis-moi, ô mon tendrelet pied,
 Qui m'apportais ma Candide,
 Pourquoi m'enlever ma Candide ?
 Au moins, ton départ, tu aurais dû
 Me l'annoncer, soit pour que je voie
 Si je pouvais retarder ta fuite en te suppliant,
 Soit pour que mon pied soit ton compagnon.
 Ô, le pire des voleurs, quel mal ne te souhaiterai-je ?
 Que la goutte noueuse tourmente
 Toutes tes articulations ? Qu'une vilaine
 Pierre t'écorche, si bien que jamais
 Aucune envie de partir ne te reprenne ?
 Mais tu ne peux pas souffrir, criminel, tout seul.
 Je ne te souhaite donc nulle douleur,
 Je ne réclame pas une compensation quadruple (tu pourrais
 Être condamné pour vol par une telle plainte),
 Je réclame uniquement ce que tu m'as enlevé.
 Rends-moi, à moi, s'il te plaît, rends, mon pied.
 Mon pied, rends-moi mon amour.
 Je t'achèterai, par Hercule, mille perles,
 Tout autant d'émeraudes, à tel point que tu marcheras
 Enorgueilli de ces trésors. Je te donnerai des phalécians
 Qui te porteront aux nues, où tu brilleras,
 Sublime, parmi les feux célestes.
 Sans quoi (car il ne me reste aucun autre
 Outil de vengeance), pour toi, mes Camènes
 Ne donneront pas même un pied, ô pied.

74

À Unetelle

Comme un pli souvent sépare des prunes jumelles,
 Comme un trait né de la main d'Apelle,
 De même, quelque chose chez toi divise ton lisse bas-ventre,
 De même, quelque chose chez toi rejoint tes deux cuisses.
 Enfin non, je me trompe. Non, il n'y a aucune ligne droite,
 Et sous ton ventre aucune partie intime.
 Dans quelle partie descend donc l'or liquide ?

Languidulus quanam parte quiescit amor ?
Haereo, si qua tamen tibi rimula, rimula si qua est,
Rimula (dispeream) ni monogramma tua est.

LXXV

In Gelliam

Moechos dicere quos solemus, illos
Mavult Gellia filios vocare :
Nec id iudicio meo imperite.
Nam si dicere filios suerunt
Matres, quos aliquot tulere menses :
Quos decem minimum tulit per annos,
Quidni Gellia filios vocabit ?

LXXVI

Ad Candidam

Cum nos Candida mutuis favillis,
Communique velut calore cocti,
Vitam una peragamus innocentem,
Ut cum turture, turturilla casto :
Qui fit innocuos ut hos amores
Tot doli exagitent calumniarum ?
Haec est scilicet omnibus statuta
Lex mortalibus, ut perenne nil sit
Quod gratum : et vicibus suis recurrant
Voluptasque, dolorque, pax, et ira.
Ergo haec, Candida, fortiter feramus,
Nos, inquam, quibus haec statuta lex est.
Ille autem deus, ille qui favillas
Nostro in pectore primus excitavit,
Nec perire potest, nec hos fovere
Ullo tempore desinet calores.
Premetur, scio, flamma nostra, quid tum ?
Tanto fervidior futurus ignis.

Dans quelle partie l'amour tout mollet dort-il ?

Je ne sais. Si pourtant tu as une fentelette, si fentelette il y a,
Ta fentelette, que je meure si elle n'est pas qu'esquissée.

75

Contre Gellia

Ceux que d'ordinaire nous appelons adultères, eux,
Gellia préfère les appeler ses fils,
Et cela ne me semble pas insensé.
Car si les mères ont l'habitude d'appeler
Leurs fils ceux qu'elles portent plusieurs mois durant,
Ceux qu'elle porte pendant au moins dix ans,
Pourquoi Gellia ne les appellerait-elle pas ses fils ?

76

À Candide

Alors que nous, Candide, cuits par les mêmes braises,
Ainsi que par un feu commun,
Nous menons une seule vie innocente,
Comme la tourterelle avec le chaste tourtereau,
Qui voulut que ces amours inoffensives
Souffrent autant d'accusations calomnieuses ?
De fait, elle fut établie pour tous les mortels,
La loi qui veut que choses agréables ne soient pas
Choses éternelles, et que l'une après l'autre reviennent
Et la douceur, et la douleur, la paix et la colère.
Donc, cette loi, Candide, supportons-la résolument,
Nous, dis-je, pour qui cette loi fut établie.
Mais ce dieu, celui qui le premier excita
Les braises dans nos cœurs,
Ne peut ni mourir, ni cesser
Un seul instant d'attiser ces feux.
Elle s'éteindra, notre flamme, je le sais, et alors ?
Son feu n'en sera que plus ardent.

LXXVII**In Aulam**

Quid saevum damnare Iouem, magnaëque Dianae
 Numina, tot precibus sollicitare iuvat ?
 Scilicet incusas sterilis commercia lecti,
 Et tumidi velles cernere ventris onus.
 Erras si sterilem te credis : quippe tulisse
 Ut pueros nequeas, at potes, Aula, viros.

77**Contre Aula**

À quoi sert de blâmer la cruauté de Jupiter, et de solliciter
 Par tant de prières l'intervention de la puissante Diane ?
 On sait bien que tu te plains de tes affaires stériles au lit,
 Et que tu voudrais voir ton ventre gonflé d'un poids.
 Tu te trompes en te croyant stérile : non, tu n'as pas pu
 Faire d'enfants, mais tu peux, Aula, te faire des hommes.

LXXVIII**Ad Candidam ex ictero convallescentem**

Vidit te nuper Venus, o mea Candida, vidit,
 Inviditque tibi mox inimica Venus.
 Et se questa Deam mortali a corpore vinci,
 Binas vicisset quae tamen una deas,
 Crudelis tandem nati crudelia poscit
 Tela ; neget matri tela rogatus Amor ?
 Arma parat, cornu stridens volat acta sagitta,
 Nec tamen haec iussum missa cucurrit iter.
 Nam simul ac frontis divinum aspexit honorem,
 Cuspis in obliquum coepit abire latus.
 Ergo servata es, sed non tamen unica, quippe
 Est iaculatori sic quoque parta salus :
 Quem simul ac vultu spectasses laesa minaci,
 Aut nimis, aut esses acriter ultra satis.

78**À Candide, se remettant de la jaunisse**

Vénus t'a vue dernièrement, ô ma Candide, elle t'a vue,
 Et t'a immédiatement enviée, Vénus ennemie.
 Et elle se plaignit d'avoir été vaincue, une Déesse, par ce corps mortel,
 Elle qui avait pourtant vaincu seule deux Déesse.
 Enfin, la cruelle exige de son fils les cruels
 Traits. Refuserait-il à sa mère, Amour, les traits qu'elle demande ?
 Elle prépare les armes, de l'arc fuse une flèche sifflante
 Et pourtant, manquée, elle n'a pas emprunté la trajectoire voulue.
 Car en voyant la beauté divine de ton allure,
 La flèche commença à dévier de côté.
 Tu es donc sauve, mais pourtant, tu n'es pas la seule. De fait,
 C'est aussi pour la tireuse une source de salut.
 Elle, si tu l'avais regardée, blessée, l'air menaçant,
 Tu te serais ou trop, ou assez durement vengée.

LXXIX**Ad Gillium**

Hoc te nomine praedicat beatum,
 Gilli, quod facili fruare amica
 Et benigna adeo, ut rogata nondum,
 Mox supina cadat, pedesque tollat :
 Sed erras nimium, miselle Gilli :
 Nam quae nil penitus negare nescit,
 Opus, non homines, amat puella :
 Et quaecunque nimis cadit libenter,
 Surgit ista nimis quoque illibenter.

79**À Gilles**

Au nom de cela, tu te dis heureux,
 Gilles, de ce que tu jouis d'une amante facile
 Et si prodigue qu'avant d'en avoir été priée,
 Déjà elle tombe en arrière, et écarte les jambes.
 Mais tu te trompes lourdement, mon pauvre petit Gilles.
 Oui, elle ne sait rien refuser profondément,
 Mais c'est la besogne, et non les hommes, qu'aime ta demoiselle.
 Et celle qui tombe trop volontiers,
 Est aussi celle qui se relève trop à contre-cœur.

LXXX**Ad Candidam**

Formosas videam cum, Candida, saepe puellas,
 Saepe mea est, fateor, sollicitata Venus.
 Sed tua, vel peream, castum me reddit imago,
 Et quamvis cupiam, Candida, nolo tamen.

80**À Candide**

Souvent lorsque je vois, Candide, de belles filles,
 Souvent, je l'avoue, ma Vénus s'agite.
 Mais ton image, sur ma vie, me rend chaste.
 Et bien que je désire, Candide, pourtant je ne veux pas.

LXXXI**Ad eandem**

Cum te nunc dicat populosa Lutetia civem,
 Inter me numeres, Hedua terra, tuos.
 Cum nos tam longum disiunxerit intervallum
 (O Martis semper damna timenda feri !)
 Quaeris an absentem te, Candida, saepe requiram :
 Non ego te quaero, Candida, sed video.
 Ipse licet terris involvat Iuppiter astra,
 Absit ut unquam absit, Candida, quisquis amat.

81**À la même**

Comme la dense Paris te dit désormais sa citoyenne,
 Et tu me comptes, terre des Éduens, parmi les tiens,
 Comme une si longue distance nous a séparés
 (Ô du sauvage Mars, punitions toujours effrayantes !),
 Tu me demandes, Candide, si je te réclame souvent quand tu es loin.
 Moi je ne te réclame pas, Candide, mais je te vois.
 Jupiter lui-même pourrait faire tomber les astres sur terre,
 Loin de moi l'idée que l'amant, Candide, puisse jamais être loin.

LXXXII**Ad eandem**

Attonitos inter populos cum Caesaris esset
 Absentis praesens nuper ubique metus,
 Saturnique sequens propius vestigia Mavors,
 Iras in toto promeret orbe suas,
 Concordes soli, mea Candida, viximus ambo,
 Nec fuit hic ulla lite diremptus amor.
 Fallor, an idcirco Martis tibi saeva pepercit
 Ira, quod es Marti, Candida, visa Venus ?

82**À la même**

Chez les gens effrayés, quand, César absent,
 Récemment, la crainte était partout présente,
 Et quand, suivant de très près les traces de Saturne, Mars
 Déchaînait sur le monde son courroux,
 Nous seuls, ma Candide, avons vécu tous deux dans la concorde
 Et notre amour ne fut troublé d'aucun différend.
 Je me trompe, ou si la cruelle colère de Mars t'a épargnée
 C'est parce que Mars, Candide, t'a prise pour Vénus ?

LXXXIII**Ad eandem**

Esse quid hoc dicam, quoties sum, Candida, tecum,
 Cur faveat pigro nullus Apollo mihi ?
 Discessi quoties, caleam tunc pectore toto,
 Et numeris curret singula verba suis.
 Nimirum totos exposcis, Phoebe, poetas :
 Sed totum praesens me mea flamma tenet.

83**À la même**

Que dire de ceci : chaque fois que je suis, Candide, avec toi,
 Pourquoi n'y a-t-il aucun Apollon pour me tirer de mon indolence ?
 Chaque fois que je m'éloigne, je brûle alors de tout mon cœur,
 Et les mots accourent à leur place, l'un après l'autre.
 Tu réclames vraiment les poètes intégralement, Phébus.
 Mais si elle est là, c'est ma flamme qui m'accapare intégralement.

LXXXIV**Ad Sequanam, de eadem Candida**

Ecce iterum navem praegnans conscendit amica !
 Et dominam, et dominae, Sequana, perfer onus :
 Perfer, ut incolumnes ambo sua littora tangant,
 Sive utero lateat femina, sive puer.
 Sic et Yona tibi, et concedat Matrona nomen,
 Et victis Isarae sic dominere vadis.
 Fallor, an in dominam video saevire procellas ?
 O res plena malae suspicionis amor !
 Mergas, si libeat, nostras, o Sequana, flammam,
 Mersa tamen mediis flamma resurget aquis.

LXXXV**Ad eandem Candidam**

Ex quo diiuncti, mea Candida, viximus ambo,
 Nec tua luminibus sidera visa meis,
 Hora diem, mensemque dies, annumque moratus
 Mensis, iam canos pene dedere mihi.
 At simul ac nobis iterum reddemur uterque,
 Teque mea potiar, meque fruere tuo :
 Hora die, Lunaque dies numerabitur una,
 Quique aliis annus, vix mihi mensis erit.
 Sic tempus praerepta mihi mea tempora reddat,
 Haec eadem ut reddam, Candida cara, tibi.

LXXXVI**In Andream Tiraquellum, Senatorem Parisium, alterum nostri seculi Varronem**

Est tibi natorum quae computat agmina coniux,
 Est tibi quae natos bibliotheca parit.
 Fortunata senex ! te nulla obliuia mortis,
 Te nunquam totum tollet avara dies.
 Namque alia ex illis mox est ventura propago,
 Ex his est pridem gloria nata tibi.
 Ut vero pereant illi, illorumque nepotes,
 Haec tamen incolumis cum patre neptis erit.

84**À la Seine, à propos de la même Candide**

Voici que mon amie enceinte embarque encore sur un navire !
 Conduis et ma maîtresse, et la charge de ma maîtresse, Seine.
 Conduis-les, pour que toutes deux atteignent, indemnes, la côte,
 Que son ventre cache ou une fille, ou un garçon.
 Ainsi, que l'Yonne et la Marne te cèdent leur nom,
 Et qu'ainsi tu commandes aux flots vaincus de l'Isère.
 Je me trompe, ne vois-je pas les tempêtes tourmenter ma maîtresse ?
 Ô amour, chose pleine de vilains soupçons !
 Coule, si tu le veux, nos flammes, ô Seine,
 Coulée, pourtant, la flamme émergera encore du fond des eaux.

85**À la même Candide**

Depuis que tous deux, ma Candide, nous avons vécu séparés,
 Et que mes yeux n'ont plus contemplé ta splendeur,
 L'heure a duré un jour, et le jour un mois, et le mois
 Un an, me donnant presque des cheveux blancs.
 Mais sitôt que nous nous serons à nouveau rendus à l'autre,
 Et moi, je serai ton maître, et toi, tu jouiras de moi.
 En une heure passera le jour, en un jour une lune,
 Et une année pour les autres me semblera à peine un mois.
 Que le temps me rende le temps qu'il m'a volé,
 Pour que, ma chère Candide, je te le rende aussi.

86**Sur André Tiraqueau, sénateur de Paris, autre Varron de notre siècle**

Tu as pour toi une femme qui compte la foule de tes enfants,
 Tu as pour toi une bibliothèque qui engendre tes enfants.
 Heureux vieil homme ! Toi, l'oubli de la mort,
 Toi, jamais le temps avare ne t'emportera tout à fait.
 Car bientôt de tes enfants naîtra une nouvelle lignée,
 D'eux est déjà née ta gloire.
 Or, ils peuvent bien mourir, eux et leurs descendants,
 Elle, ta petite-fille, sauve, sera toujours avec son père.

LXXXVII**In Spurinnam**

Tollendae cupidus Spurinna prolis
 Altae dum superat iugum Pyrenes,
 Divo porrigat ut preces Iacobo,
 Inde Alpes quoque praeterit nivosas,
 Petri ut limina visat atque Pauli :
 Et mox Hadriacum in sinum reflexus
 Divae offert sua vota Lauretanae :
 Inde per medii maris pericla
 Sacram perveniens ad usque Idumen,
 Sacratum Domini petit sepulchrum.
 Nec contentus adhuc, latrocinantum
 Arenas Arabum siticulosas
 Gibbo permeat insidens cameli,
 Sublimem properans ad usque Sinam,
 Et divae iuga sacra Catharinae.
 Quid profecerit hoc labore quaeris ?
 Tres natos reperit domum reversus.

LXXXVIII**Callartio iurisconsulto**

En senos tibi mitto pippiones,
 Ruris munera rusticana nostri :
 Nostri non penitus tamen, sed olim
 Futuri, nisi forte me fefellit
 Patronus, mea iura qui tuetur,
 Iura tanta quidem, ut nec his ferendis
 Terga sufficiant onusta muli :
 Hos ergo tibi mitto pippiones,
 Obtestorque simul deos deasque,
 Ut senis tibi messibus peractis,
 Fas sit ex lepida tua puella
 Tot natos numerare vagientes,
 Quot foetus tibi mitto pippientes.

87**Contre Spurinna**

Spurinna, avide d'engendrer des descendants,
 Escaladant les hautes cimes des Pyrénées,
 Envoie ses prières à Saint Jacques,
 Puis dépasse encore les Alpes enneigées,
 Pour voir les temples de Pierre et de Paul.
 Et bientôt, obliquant dans le golfe de l'Adriatique,
 Il adresse ses vœux à Notre-Dame de Lorette.
 Ensuite, à travers les dangers de la Méditerranée,
 Parvenant au fin fond de la sainte Palestine,
 Il atteint le saint sépulcre du Seigneur.
 Et toujours insatisfait, ce sont les déserts arides
 Des bandits arabes qu'il traverse,
 Juché sur la bosse d'un chameau.
 Il se rue jusqu'au Sinaï élevé,
 Et au saint sommet de Sainte Catherine.
 Que retira-t-il d'un tel effort, demandes-tu ?
 De retour chez lui, il découvrit trois enfants.

88**À Callartius, jurisconsulte**

Voilà six pigeonceaux que je t'envoie,
 Rustiques cadeaux de notre campagne.
 Pourtant, pas vraiment nôtre, mais qui un jour
 Le sera, sauf s'il m'a trompé,
 L'avocat qui défend mes droits.
 Tant de droits, en vérité, que pour les charrier,
 Un dos de mulet chargé ne suffirait pas.
 Je t'envoie donc ces pigeonceaux,
 Et conjure à la fois dieux et déesses
 Que toi, après six moissons écoulées,
 Tu puisses, de ta charmante jeune femme,
 Compter autant d'enfants vagissants
 Que je t'en envoie dans cette portée pépiante.

LXXXIX**In basium Candidae**

Vos, teneri rores, calathos quibus aurea gaudet
Venus rosarum aspergere,
Te cannis incluse liquor, qui dulcia condis
Mensis secundis fercula :
Et vos deliciae patrum, caelestia mella,
Testes apum solertiae :
Vos ego, vel vobis quicquam si dulcius usquam est,
Et suxi, et hausit, et imbibit,
Hesterna felix nuper cum nocte putarem
Me basiare Candidam.
Vos etenim pariter spretis cannisque, rosisque,
Et alvearium favis,
Intra verna meae constat sedisse labella
Tenellulae puellulae.
Hei mihi ! quis nobis hos somnos interruptit ?
Quis gaudii tantum abstulit ?
Ah ! Venus, haec postquam prohibes me carpere vera,
At somniare me sinas !

89**Sur un baiser de Candide**

Vous, tendres rosées, dont le calice des roses est volontiers
Arrosé par Vénus étincelante,
Toi, liquide enfermé dans les cannes, qui agrémentes les doux
Plat de desserts,
Et vous, délices ancestrales, miels célestes,
Témoins de l'habileté des abeilles,
Moi je vous ai, vous et ce qu'il y aurait de plus doux encore,
Et sucés, et aspirés, et absorbés,
Récemment, comme la nuit dernière je croyais, heureux,
Embrasser Candide.
Mais vous, ayant abandonné de même et les cannes, et les roses,
Et les alvéoles des ruches,
Le fait est que vous vous êtes logés entre les lèvres printanières
De ma tendrette demoiselle.
Pauvre de moi ! Qui a brisé nos songes ?
Qui a ôté une si grande joie ?
Ah ! Vénus, maintenant que tu m'as interdit de cueillir ces vrais baisers,
Laisse-moi au moins les rêver !

XC

**Theodorus Beza, de sua in Candidam et
Audebertum benevolentia**

Abest Candida, Beza quid moraris ?
Audebertus abest, quid hic moraris ?
Tenent Parisii tuos amores,
Habent Aurelii tuos lepores,
Et tu Vezeliis manere pergis,
Procul Candidulaque, amoribusque,
Aut leporibus, Audebertuloque ?
Immo, Vezelii, procul valete,
Et vale, pater, et valete, fratres :
Namque Vezeliis carere possum,
Et carere parente, et his, et illis,
At non Candidula, Audebertuloque.
Sed utrum, rogo, praeferam duorum ?
Utrum invisere me decet priorem ?
An quenquam tibi, Candida, anteponomam ?
An quenquam anteferam tibi, Audeberte ?
Quid si me in geminas secem ipse partes,
Harum ut altera Candidam revisat,
Currat altera versus Audebertum ?
At est Candida sic avara, novi,
Ut totum cupiat tenere Bezam :
Sic Bezae est cupidus sui Audebertus,
Beza ut gestiat integro potiri :
Amplector quoque sic et hunc et illam,
Ut totus cupiam videre utrumque,
Integrisque frui integer duobus.
Praeferre attamen alterum necesse est.
O duram nimium necessitatem !
Sed postquam tamen alterum necesse est,
Priores tibi defero, Audeberte :
Quod si Candida forte conqueratur :
Quid tum ? basiolo tacebit imo.

90

**Transport de Théodore de Bèze envers Candide et
Audebert**

Candide absente, Bèze, qu'attends-tu ?
Absent, Audebert, qu'attends-tu ici ?
Aux Parisiens vont tes amours,
Aux Orléanais ta grâce,
Et toi, tu demeures à Vézelay,
Loin de ta Candidette, de tes amours,
Et des grâces, et d'Audeberot ?
Non, Vézelay, adieu,
Adieu, père, et adieu, frères.
Car je vis bien sans Vézelay,
Et je vis bien sans mon père, et ceux-ci, et ceux-là,
Mais pas sans ma Candidette, ou mon Audeberot.
Mais lequel des deux, je me le demande, préféré-je ?
Lequel faut-il que je visite en premier ?
Est-ce qu'à toi, Candide, je préférerai quelqu'un ?
Est-ce que je privilégierai quelqu'un à toi, Audebert ?
Et si je me scindais en deux parties,
Pour que l'une d'elles revienne à Candide,
Et que l'autre courre à Audebert ?
Mais Candide est si égoïste, je le sais,
Qu'elle désire garder Bèze.
De son Bèze, Audebert est si désireux,
Qu'il brûle de posséder Bèze tout entier.
Aussi, je chéris tellement l'un et l'autre,
Que je désire, entier, les voir tous deux,
Et complet, pour jouir des deux complètement.
Pourtant, il faut bien choisir.
Ô trop cruel dilemme !
Pourtant, il faut finalement que des deux
C'est à toi qu'aïlle ma préférence, Audebert.
Car si Candide, peut-être, s'en plaint,
Eh bien, quoi ? Un profond bisou la fera taire.

XCI

Ponticus Cornelio, de uxore non ducenda

Cum velis uxorem, Corneli, ducere : quaero
Coniugium placeat qua ratione tibi ?
Scilicet ut deinceps vivas felicior : atqui
Fallor ego, aut non hac lege beatus eris.
Uxor enim aut deformis erit, (tune, obsecro, talis
Si tibi sit coniux iuncta, beatus eris ?)
Aut forma mediocris erit : modus iste, fatemur,
Optimus, at subito deperit iste modus.
Aut formosa, ideoque viris obnoxia mille,
Et de qua nequeas dicere, tota mea est.
Ut sit casta tamen, (nemo si forte rogarit)
Mille feret natos, taedia mille feret.
Aut sterilis tecum tardos sic exiget annos,
Nullus ut e multis sit sine lite dies.
His addas caput indomitum, mentemque tenacem,
Caeteraque a multis quae didicisse potes.
Desine sic igitur vitam sperare beatam,
Sit potius celebs et sine lite torus.
Hic etenim si qua est felicitis semita vitae,
Femineas iuxta non latet illa nates.

XCII

Cornelius Pontico, de uxore ducenda

Uxorem cupiam cum ducere, Pontice, quaeris
Coniugium placeat qua ratione mihi ?
Deformem nolo, formosam exopto : placebit,
Si nequeo pulchram, quae mediocris erit.
Formosam, dices, alii mox mille rogabunt,
At nulli, quamvis saepe rogata, dabit.
Forma perit subito mediocris : id ille queratur
Qui praeter formam nil muliebri probat.
Si dederit natos, natos spectare iuvabit,
Si sterilis, quid tum ? sarcina nostra levis.
Caetera, quae narras, certe sunt magna, fatemur,
Est animusque tenax, indomitumque caput.
Sed sua sunt cunctis connata incommoda rebus,
Ipsa etiam damnis commoda plena vides.
Et me miraris vitam sperare beatam,
Si mihi sit deinceps femina facta comes ?
Semita virtutis stricta est, si vera loquuntur.
Haec quoque quam quaero, Pontice, stricta via est.

91

De Ponticus à Cornélius, contre le mariage

Comme tu veux, Cornélius, prendre une épouse, je me demande,
Pour quelle raison le mariage t'attire ?
Tu crois que tu vivras plus heureux ainsi, mais
Si je ne m'abuse, tu ne seras pas satisfait sous ce régime.
Ou bien, en effet, ta femme sera laide (de grâce,
Seras-tu heureux avec une telle épouse ?).
Ou bien, sa beauté sera moyenne. Ce compromis, je l'avoue,
Est excellent, mais ce compromis se perd rapidement.
Ou bien, elle sera magnifique, et donc attachée à mille amants,
Et d'elle tu ne pourras pas dire : « Elle est toute à moi ».
Mettons qu'elle soit tout de même chaste (si nul ne la courtise),
Elle donnerait mille enfants, elle donnerait mille ennuis.
Elle pourrait être stérile, et traînerait ainsi avec toi de lentes années,
Sans qu'aucun de ces nombreux jours ne se passe sans dispute.
Pense aussi à sa forte tête, à sa mauvaise foi,
Et tout le reste, que tout le monde te dira.
Mets-donc une croix sur une vie heureuse ainsi.
Que ta couche reste plutôt célibataire et sans dispute.
Vraiment, s'il existe en ce monde un chemin vers le bonheur,
Il ne passe pas par les fesses d'une femme.

92

De Cornélius à Ponticus, pour le mariage

Comme je désire prendre femme, Ponticus, tu me demandes
Pour quelle raison le mariage m'attire ?
Je ne veux pas une laide, j'en choisis une belle : elle me plaira,
Si je ne peux l'avoir magnifique, si elle n'est que moyenne.
Si elle est belle, dis-tu, mille autres la pourchasseront immédiatement,
Mais à aucun, même souvent sollicitée, elle ne se donnera.
La beauté moyenne se perd rapidement ? Seul s'en plaint
Celui qui, hormis la beauté, n'estime rien chez une femme.
Si elle me donne des enfants, ces enfants, j'aurai plaisir à les voir.
Si elle est stérile, eh bien ? Notre barda n'en sera que plus léger.
Les autres points que tu soulèves sont importants, je l'avoue.
Il y'en a de mauvaise foi, et à forte tête.
Mais chaque chose naît avec ses propres défauts.
Tu vois que même le bon est empreint de mauvais.
Et es-tu surpris que j'espère une vie heureuse
Si enfin une femme devient ma compagne ?
La voie de la vertu est étroite, à en croire ce qu'on en dit.
Le chemin que je cherche aussi, Ponticus, est étroit.

XCIII**De Phillide et Damone**

Bis senas hyemes accensus Phillide Damon
 Pertuleratque faces, pertuleratque gelu.
 Quam tamen ut vidit crudeli funere raptam,
 Attonitus fertur conticuisse diu :
 Et tandem lingua singultibus interrupta,
 Dixisse haec multis paucula cum lacrymis :
 Felix, Damon, eras, hac si tibi fata dedissent
 Vivere vel viva, vel moriente mori.
 Dixit, semianimisque cadens perfecit, ut ambo
 Corpora sint uno pene cremata rogo.

XCIV**In Italiam**

Cur Italas urbes Phoebus torrentior urat,
 Si quaeras fieri qua ratione putem :
 Nec vicina magis quia Phoebi semita, dicam,
 Dicere nec mendax quae solet astrologus.
 Verum aliud dicam, quod si vis teste probari,
 Hoc tibi vel gemino teste probare licet.
 Nulla magis tellus pulchris fecunda puellis,
 Italia, nulla est terra beata magis.
 Hi sunt nimirum, quos Phoebus dum videt, ignes,
 Credibile est ignes multiplicare suos.

XCV**De coma Candidae, ad Zephyrum**

Aura nec nimio aestuans calore,
 Aura nec nimio rigore frigens,
 Sed verno comes ire sueta Phoebo ;
 Aura frigidula, aura mollicella,
 Quae sic lacteolae meae puellae
 Crines aureolosque, crispulosque,
 Audax exagitasque, ventilasque ;
 Ecquid obsecro, dum per universum
 Laeta perstrepis et vagaris orbem,
 Cernis candidula mea puella
 Tenellum mage delicatulumque ?
 Sed, quaeso, mihi dic et istud, Aura,
 Dum tu sic temere hanc comam pererras,
 Cincinnique agis hinc et inde nodos,

93**Sur Phillis et Damon**

Deux fois six hivers ont consumé Damon pour Phillis,
 Et il avait enduré le feu, et il avait enduré la glace.
 Pourtant, quand il l'a vue enlevée par un destin cruel,
 Tétanisé, on raconte qu'il s'est longtemps tu,
 Et qu'enfin, la langue interrompue de sanglots,
 Il avait lâché ces quelques mots, emplis de larmes :
 « Tu aurais été heureux, Damon, si le destin t'avait accordé
 Ou de vivre de son vivant, ou de mourir de sa mort ».
 Il a parlé, et tombant inconscient, il est mort, de sorte que les deux
 Corps soient comme brûlés sur un même bûcher.

94**Sur l'Italie**

Pourquoi les villes d'Italie sont-elles brûlées plus violemment par Phébus ?
 Si tu m'en demandes la raison,
 Je ne dirai pas que c'est dû au chemin plus proche de Phébus,
 Ni quelque mensonge dont les astrologues ont l'habitude.
 Je dirai une autre vérité, et si tu veux la vérifier,
 Tu peux même la vérifier par deux preuves.
 Aucune terre n'est plus féconde en belles filles que
 L'Italie, aucune terre n'est plus heureuse.
 C'est évidemment quand Phébus les contemple, ces feux,
 Qu'il décuple vraisemblablement ses propres feux.

95**Sur les cheveux de Candide, au Zéphyr**

Souffle que n'enflamme pas trop de chaleur,
 Souffle que ne glace pas trop de froid,
 Mais compagnon habituel de Phébus au printemps,
 Souffle doux, souffle mollet,
 Dont l'audace ondule et aère
 De ma chère et lactescente amie
 Les cheveux dorés et frisottés ;
 Est-ce que, je te prie, quand par le monde,
 Joyeux, tu résonnes et vagabondes,
 Tu vois ce qui surpasserait ma petite et candidette amie
 En tendresse et en délicatesse ?
 Mais s'il te plaît, dis-moi aussi, Souffle,
 Quand tu erres ainsi par hasard dans ses cheveux,
 Et que tu agites çà et là ses boucles frisées,

Non times, rogo, ne vel hinc vel illinc
 Veloci misera impliceris ala ?
 Nam qui tam tenues tibi capilli,
 Quae molles adeo comae videntur,
 Non sunt, crede mihi, comae aut capilli,
 Sunt plagae potius, quibus scelestus
 Irretit miseros Cupido amantes,
 Ut tela tenui sagax Arachne
 Incautas solet occupare muscas.
 Sic me, sic miserum Cupido cepit,
 Sic tu, ni caveas, peribis, Aura :
 Sed quam suaviter, o dii, peribis !

XCVI

In quendam, ad Posthumum

Cincinnatulus ille, cui undulati
 Propexique humeros gravant capilli,
 Qui tersa cute, blaesulaque voce,
 Qui paetis oculis, graduque molli,
 Et pictis simulat labris puellam,
 Heri, Posthume, nuptias parabat,
 Cum nequissimus omnium sacerdos,
 Urbanus tamen et facetus hercle,
 Utra sponsus foret rogare coepit.

XCVII

Comparatio amantis cum venatore

Dum leporem nuper nemorosa per avia sector,
 Antiquae in mentem mi rediere faces.
 Nec mirum, studio cum delectentur eodem,
 Cui Dictynna placet, cui Cytheraea placet.
 Ille etenim leporem sectatur, et iste leporem,
 Res fugitiva lepus, res fugitiva lepos.
 Venator casses, et casses tendit amator,
 Quos saepe incassum tendit uterque tamen.
 Ex aequo pluvias et ventos spernit uterque,
 Damnosos nutrit stultus uterque canes.
 Attamen hoc distant, quod cum fera sternitur, alter
 Praemia solliciti iusta laboris habet.
 Tum demum vero infelix superatur amator,
 Cum similis victae praeda supina iacet.

Ne crains-tu pas, je te le demande, ici ou là,
 D'emmêler, malheureux, ton aile rapide ?
 Car ces cheveux, pour toi si fins,
 Cette chevelure qui te semble si tendre,
 Ne sont, crois-moi, ni chevelure, ni cheveux.
 Ce sont plutôt des licols, avec lesquels ce criminel
 De Cupidon capture les malheureux amants,
 Comme de son fin fil la rusée Arachné
 Prend d'habitude les mouches intrépides.
 C'est ainsi, ainsi que m'a pris Cupidon, pauvre de moi.
 C'est ainsi, si tu n'y prends pas garde, que tu périras, Souffle.
 Mais qu'alors, ô dieux, tu périras doucement !

96

Contre Untel, à Posthume

Ce petit Boucle d'or, dont les cheveux
 Ondoyants et peignés font ployer le cou,
 Qui, avec sa peau douce et sa voix trébuchante,
 Qui, avec ses yeux louches, sa démarche douillette,
 Fait sa jeune fille avec ses lèvres peinturlurées.
 Hier, Posthume, celui-ci préparait son mariage.
 Quand le plus terrible de tous les prêtres,
 Pourtant bien urbain et, par Hercule, assez spirituel,
 Commença par demander laquelle des deux serait le marié !

97

Comparaison entre l'amant et le chasseur

Naguère, chassant un lièvre dans d'épais bosquets,
 D'antiques flambeaux rallumèrent mon esprit.
 Pas étonnant, puisqu'ils aiment le même sport,
 Lui qui adore Dictynne, lui qui adore Cythérée.
 L'un pourtant chasse le lièvre, et l'autre le mièvre.
 Qu'un lièvre est fugace, que le mièvre est fugace !
 Le chasseur tend ses pièges, comme les pièges de l'amant,
 Pourtant, c'est souvent en vain que chacun les tend.
 Tous deux méprisent autant la pluie et le vent,
 Tous deux nourrissent stupidement leurs chiens féroces.
 Ce qui les distingue, c'est qu'une fois la bête abattue, l'un
 Obtient l'honnête récompense de ses efforts zélés,
 Tandis que, malheureux, l'amant est soumis
 Lorsque, prétendument vaincue, sa proie gît sur le dos.

XCVIII**In nuptias Iani Garneri et Margaretae Uraniae**

Redde tu mihi, Margareta, redde,
 Redde, inquam, mihi, tu puella, Ianum,
 Ianum quem violenta surpuisti.
 At istis male sit genis rubellis,
 Et istis quoque blandulis ocellis,
 Et vobis quoque vesculae papillae,
 Et vobis quoque crispuli capilli,
 Meum quae mihi amiculum abstulistis.
 Margaretula, tene, tene deinceps
 Ianus delicias suas vocabit,
 Et hunc delicias tuas vocabis ?
 Totus ergo tibi, puella, Ianus
 Deinceps et vigilabit et quiescet ?
 Et si quando fores adibo Iani,
 Non confestim aderit velut solebat,
 Sed prodebit anus scelestam tandem,
 Herum quae procul hinc abesse iuret,
 Intus cum foveat suos amores ?
 At Ianum interea foris requirit
 Frustra tota cohors amiculorum,
 Cum Ianus tamen aut labella bella
 Miretur simul et suavietur,
 Aut tractet lepidae salax puellae
 Audaci teretes manu papillae,
 Et quantum quoque distet haec ab illa
 Forsan discere curiosus optet.
 At Iani interea ad fores sedebit
 Frustra tota cohors amiculorum,
 Cum fruare tuo, puella, Iano,
 Et, tanquam iocus hic sit insuavis,
 Lucteris simul, et suavieris,
 Mineris simul atque blandiaris,
 Donec, deposito furore tandem,
 Ianum suxeris, o puella, nequam,
 Audacemque tamen tuum esse Ianum
 Voce deficiente conqueraris.
 At saltem, improba Margareta, foedus
 Hac tecum liceat ferire lege,
 Ianum fas tibi sit, puella, toto
 Possidere die : frui in tenebris
 Mi saltem liceat, puella, Iano.
 Fallor, an tibi plus placent tenebrae ?
 Immo vis pariter diem atque noctem ?

98**Contre les nocces de Jean Garnier et de Marguerite Uranie**

Toi, rends-moi, Marguerite, rends,
 Rends-moi, dis-je, jeune fille, Jean,
 Jean que tu as arraché, brute.
 Et maudites soient ces joues rosées,
 Et aussi ces œillets doucelets,
 Et vous aussi, minuscules mamelles,
 Et vous aussi, cheveux frisés,
 Qui m'avez volé mon copain.
 Margot, est-ce toi, est-ce toi qu'à présent
 Jean appellera ses délices,
 Et lui que tu appelleras tes délices ?
 C'est donc tout à toi, jeune fille, que Jean
 À présent veillera et se reposera ?
 Et si, quand je serai aux portes de Jean,
 Il n'accoure pas aussitôt, comme d'habitude,
 Mais c'est une horrible vieille qui s'avance enfin,
 Qui me jure que son époux est absent
 Alors qu'en fait il couve ses amours ?
 Mais Jean, au-dehors le cherchera
 Toute la troupe déçue de ses copains,
 Alors que Jean, ce sont de belles lèvres,
 Au même moment, qu'il contempera et goûtera.
 Ou, lubrique, il promènera sa main audacieuse
 Sur les seins bombés de la belle jeune fille.
 Et aussi, de la distance qui les sépare,
 Peut-être sera-t-il curieux de s'informer.
 Mais aux portes de Jean sera plantée
 Toute la troupe déçue de ses copains,
 Alors que, jeune fille, tu jouiras de ton cher Jean.
 Et comme si ce jeu t'était désagréable,
 Tu le combattras quand tu l'embrasseras,
 Tu le menaceras quand tu le caresseras.
 Jusqu'à ce que, ayant enfin abandonné ta fureur,
 Tu aies sucé Jean, ô mauvaise fille.
 Et pourtant, de l'audace de ton cher Jean,
 Tu te plaindras à t'en égosiller.
 Mais au moins, vilaine Marguerite, permets-moi
 De contracter cet accord légal avec toi :
 Que tu puisses garder Jean, jeune fille,
 Toute la journée, et que dans les ténèbres
 Je puisse au moins jouir de mon Jean, jeune fille.
 Je me trompe, ou les ténèbres te plaisent davantage ?
 Mais non, tu veux pareillement le jour et la nuit ?

Et dat ille tibi diem atque noctem ?
Nocte sit tuus ergo, sitque luce,
Dum, Iani unius in locum, quotannis
Des nobis alios, puella, Ianos.

Et lui, il te donne le jour et la nuit ?
Qu'il soit donc tien la nuit, et tien le jour,
Tant qu'au lieu d'un seul Jean, chaque année,
Grâce à toi, jeune fille, viennent d'autres Jean.

III. Observation formelle des *Epigrammata*

III.1 Tradition catullienne à la Renaissance

Catulle est l'un des modèles avoués de Bèze dans la rédaction de ses épigrammes⁶¹, et celui-ci se place donc dans la continuation d'un courant poétique propre à la Renaissance. En effet, il semble important de rappeler que le poète de Vérone inspire toute une tradition de poètes modernes, et ce dès le XV^e siècle, d'abord en Italie. Dans son étude sur la lecture de Catulle à la Renaissance, Julia Gaisser montre la difficulté des premiers humanistes à disposer d'un texte convenable avant les travaux de Scaliger de 1502, tant les manuscrits épars manquaient de cohérence⁶². Elle attribue néanmoins les premières imitations catulliennes au jeune Leonardo Bruni⁶³ (un poème en hendécasyllabes, datant de 1421) et à Cristoforo Landino⁶⁴ (un recueil intitulé *Xandra*, datant de 1444, dont quatre poèmes s'inspirent du style de Catulle, mais pas en hendécasyllabes⁶⁵). À ce stade se révèlent déjà les prémices d'une tendance commune chez les auteurs néo-latins de la Renaissance à préférer les jeux esthétiques, parfois sur un mode érotique, à la « complexité émotionnelle des poèmes à Lesbie »⁶⁶. Plus tard, un premier standard apparaît avec Giovanni Gioviano Pontano⁶⁷, qui s'inspire beaucoup de l'érotisme catullien mais en accentuant plus volontiers différents marqueurs stylistiques (diminutifs, assonances, répétitions...) ⁶⁸.

Cette assimilation des caractéristiques catulliennes par les poètes italiens du *quattrocento* est suivie d'une transmission aux poètes néo-latins français qui, de façons très variées, intègrent des éléments des poèmes de Catulle à leur écriture. Philip Ford décrit minutieusement ce phénomène, qu'il n'hésite pas à qualifier de « révolution néo-catullienne »⁶⁹. Selon lui, la redécouverte par les Italiens des poèmes d'amour à Lesbie et à Juventius fait émerger un style nouveau dont il dépeint les traits principaux, thématiques et

⁶¹ Cf. *supra*, § I.3. BÈZE, T. d., *Correspondance, t. X, op. cit.*, n° 673, p. 88.

⁶² GAISSER, J. H., *Catullus and his Renaissance Readers*, Oxford : Clarendon Press, 1993, p. 272.

⁶³ *Ibid.*, p. 211. Leonardo Bruni (1370 ?-1444) est mieux connu pour son œuvre moraliste et historique, davantage marquée par Cicéron. Des écrits plus légers ont donc aussi occupé sa jeunesse.

⁶⁴ Humaniste florentin (1425-1498).

⁶⁵ *Ibid.*, p. 217.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Politicien et humaniste (1426-1503).

⁶⁸ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae...* », *art. cit.*, p. 58.

⁶⁹ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.* Cf. en particulier son troisième chapitre, « The Neo-Catullan Revolution », pp. 55-96.

stylistiques. Cette typologie se révèle des plus utiles quant à la recherche de l'influence catullienne chez les poètes de la Renaissance.

Selon Ford, les thématiques néo-catulliennes sont aisément identifiables chez les auteurs qui en font usage, nonobstant leurs différents développements. Il cite notamment celle du baiser (qu'on trouve dans les poèmes 5, 7, 48, 99 de Catulle), celle des moineaux de Lesbie (2, 3) – qui inspire globalement l'intervention d'animaux domestiques, parfois à connotations phalliques, suivant l'interprétation d'Ange Politien⁷⁰ –, celle de la brièveté de la vie incitant au plaisir sexuel (5), celle des paradoxes liés à l'amour (85), celle de la divinité conférée par l'amour (51, traduit du fragment 31 de Sappho)⁷¹. Ces thèmes, parmi d'autres, se retrouvent au XVI^e siècle dans de nombreux recueils d'épigrammes, eux-mêmes habituellement insérés au milieu d'autres formes poétiques, comme dans les *Poemata* de Bèze.

Quant aux marqueurs stylistiques, ils sont bien inspirés de Catulle mais sont tendanciellement amplifiés chez les poètes néo-latins⁷². Ainsi, si Catulle applique fréquemment les diminutifs aux noms et aux adjectifs (*libellus, ocellus, misellus, molliculus, ...*), ce procédé est étendu, chez certains auteurs de la Renaissance, aux verbes et aux adverbes. On note aussi la fréquence de groupes nominaux avec pronoms possessifs, servant à désigner l'objet d'affection de façon abstraite (*mea uita*, 109, v. 1 ; *meae deliciae* et *mei lepores*, 32, v. 2). L'imitation s'observe aussi au niveau rhétorique, en particulier dans les nombreuses répétitions, y compris de vers entiers ; dans l'apparition d'éléments syntaxiques plutôt prosaïques tels que *modo huc, modo illuc* (3, v. 9) ainsi que dans un ton généralement discursif véhiculé par de fréquentes exclamations, interrogations, apostrophes et parenthèses. Enfin, Ford observe la constitution d'un lexique néo-catullien, dont certains mots sont exagérément répétés en comparaison de Catulle (*basiatio, mellitus, nugae, venustus, sesquipedalis, ...*). Par ailleurs, une partie de ce vocabulaire est liée au registre sexuel (*irrumo, mentula, moechus, mollis, scortum, ...*).

Ford propose en outre trois profils-types de modèles italiens ayant inspiré les poètes français, typologie intéressante en ce qu'elle prend en compte l'intermédiaire de la Renaissance, entre Catulle et ses émules français du XVI^e siècle, tout en soulignant que les nombreuses possibilités d'appropriation catullienne contribuent au succès de ce genre

⁷⁰ *Passer ille Catullianus allegoricos, ut arbitrior, obsceniorem quempiam celat intellectum, quem salva verecundia nequimus enuntiare.* Cf. POLITIEN, A., *Miscellanies. Volume I*, éd. et trad. par DYCK, A.R. et COTTRELL, A., London/Cambridge : Harvard University Press, 2020, pp. 88-89.

⁷¹ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, op. cit., p. 57.

⁷² *Ibid.*, p. 58.

nouveau. Ainsi, il propose un modèle *hard*⁷³, concentré sur le registre intime, voire obscène, principalement destiné à émoustiller un public masculin éduqué, dont Antonio Beccadelli, principal représentant, aurait rapidement montré les limites⁷⁴ ; un modèle *soft*⁷⁵, exempt d'obscénité et davantage nourri de motifs pétrarquistes et néoplatoniciens, à l'image de Michel Marulle. Le modèle *medium*⁷⁶, observable chez Jacopo Sannazaro, que Ford décrit comme souvent sensuel mais rarement obscène, constitue en réalité une sorte de zone médiane assez large. La typologie de Ford s'articule en particulier dans le prisme de l'obscénité, alors que celle-ci semble rarement poussée à l'extrême chez les néo-latins français. En revanche, on remarque que son usage à la Renaissance est généralement plus léger, voire humoristique, alors que Catulle semble l'associer plus directement à un ton invectif⁷⁷. En fait, chez Catulle, l'obscénité n'est directement adressée à Lesbie que dans le poème 58. N'en déplaise à ses détracteurs, chez Bèze, les rares traits licencieux relèvent sans doute davantage du bon mot ou de la badinerie un peu grivoise, comme nous le verrons⁷⁸.

Concernant les épigrammes amoureuses à Candide, il importe également d'observer les modèles modernes de poésie d'amour, directement parmi les néo-latins du XVI^e siècle les plus influents en France, qui atténuent fortement l'érotisme et l'obscénité de Catulle, au contraire des premiers imitateurs italiens⁷⁹. En effet, Jean Salmon Macrin⁸⁰, l'un des premiers et des plus influents poètes néo-latins français⁸¹, adresse certains épithalames de son *Carminum libellus*, paru en 1528, à son épouse Gélonis. Ces poèmes correspondent tout à fait au modèle *soft* décrit par Ford⁸² et réunissent de nombreuses caractéristiques métriques, thématiques et stylistiques néo-catulliennes⁸³.

⁷³ *Ibid.*, p. 59.

⁷⁴ PARKER, H. N., « Renaissance Latin Elegy », in GOLD, B. K. (éd.), *A Companion To Roman Love Elegy*, Chichester : Wiley-Blackwell, 2012, p. 478.

⁷⁵ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 60.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 63.

⁷⁷ On pense par exemple au poème 16, « *Pedicabo ego vos et irrumabo...* ».

⁷⁸ Cf. *infra*, § III.3.3.

⁷⁹ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae...* », *art. cit.*, p. 62.

⁸⁰ Poète originaire de Loudun, proche de Clément Marot (1490-1557).

⁸¹ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae...* », *art. cit.*, p. 58. Les deux livres d'épigrammes de Macrin, parus en 1548, lorsque le poète est au service du roi, regroupent des poèmes encomiastiques et religieux dont les sujets sont très éloignés de ceux de sa jeunesse.

⁸² FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 60.

⁸³ Cf. par exemple l'épithalame 11 (*Ad eandem*), SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, *op. cit.*, pp. 180-181.

Le poète haguenois Jean Second⁸⁴, auquel rend d'ailleurs hommage l'épigramme XLIV de Bèze, joue un rôle plus important encore dans la transmission de la mode néo-catullienne en France⁸⁵. Or, son inspiration ne repose pas uniquement sur les Italiens du XV^e siècle. En effet, entre 1532 et 1534, il étudie le droit à Bourges – où Bèze se trouvait aussi jusqu'en 1533 – auprès d'André Alciat⁸⁶, jurisconsulte milanais et écrivain dont les *Emblemata*, largement diffusés en Europe, doivent beaucoup aux épigrammes de l'*Anthologie grecque*⁸⁷.

Les œuvres de Second sont très importantes pour la poésie néo-latine. De fait, la publication et le triomphe de ses *Basia* en 1539 consacrent réellement la tradition néo-catullienne en France⁸⁸. Ces dix-neuf poèmes, variant sur le thème du baiser, inspirent de nombreux imitateurs, dont Bèze dans son épigramme LXXXIX, ou même certains poètes de la Brigade⁸⁹. Comme chez certains précurseurs italiens, l'influence de Catulle contrebalance d'autres traditions de poésie d'amour, à savoir les courants néoplatoniciens (*Bas.* 2, 13, 19), pétrarquisants (*Bas.* 5, 14) ou encore l'*Anthologie grecque* (*Bas.* 4, 10, 15)⁹⁰. Par ailleurs, en 1541 paraissent les œuvres complètes de Second, qui contiennent notamment des élégies, des odes, des épîtres, des épithalames et des épigrammes. Ces derniers sont plutôt inspirés de l'*Anthologie grecque* et de Martial⁹¹, bien que l'influence catullienne se révèle ponctuellement dans certains poèmes, tels que les épigrammes VII et VIII sur le moineau de Glycère⁹².

Les poèmes à Candide sont donc issus d'un courant poétique bien défini. Toutefois, les représentants néo-latins et français de la mode néo-catullienne adaptent la matière classique selon leurs propres modalités – avec un traitement particulier, par exemple, du registre obscène – tout en y incorporant des éléments nouveaux. Ainsi, la façon dont le jeune Bèze s'aligne sur des modèles classiques et contemporains, dans ses épigrammes, doit

⁸⁴ De son vrai nom, Jan Everaerts (1511-1536).

⁸⁵ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 56.

⁸⁶ Andrea Alciato (1492-1550).

⁸⁷ GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second*, Études et essais sur la Renaissance, n° 94, Paris : Classiques Garnier, 2011, p. 110.

⁸⁸ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 69.

⁸⁹ Ce groupe de poètes, dont Pierre de Ronsard, Joachim Du Bellay ou Jean-Antoine de Baïf, entendait donner un nouveau souffle à la langue française, tout en profitant largement de l'héritage littéraire de l'Antiquité. *Ibid.*, p. 74.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 71.

⁹¹ GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second...*, *op. cit.*, p. 122.

⁹² SECOND, J., *Œuvres complètes. Tome III. Epigrammatum liber unus - Epistolarum libri duo*, éd. et trad. par DELAS, D. et TERNAUX, J.-C., Paris : H. Champion/Genève : Slatkine, 2007, pp. 68-73.

nécessairement s'envisager selon ces différents paradigmes afin de révéler la singularité de l'auteur.

III.2 Aspects formels et métriques

Afin d'appréhender aisément les aspects formels des *Epigrammata* de Bèze, il conviendrait de les rapporter à un canon de poésie épigrammatique. Or, force est de constater que l'épigramme, qu'elle soit antique ou moderne, ne peut pas être approchée de cette manière, que ce soit du point de vue du genre, de la forme, de la métrique, du style, ou des thèmes abordés, toutes ces caractéristiques étant extrêmement variables. Il s'agit ici, non pas de contribuer au large débat sur le sujet, mais plutôt d'exposer quelques composantes des modèles antiques qui inspirent de nombreux poètes néo-latins de la Renaissance ; puis, de souligner la difficulté d'aborder le genre épigrammatique, dont la marque semble être précisément une extrême liberté formelle et thématique (§ III.2.1). Ce bref tour d'horizon devrait tout de même faciliter une caractérisation formelle des épigrammes de Bèze. Ainsi, il sera ensuite question des formes métriques, chez les auteurs d'épigrammes et dans les *Epigrammata* (§ III.2.2), puis du style néo-catullien de Bèze, dont Ford propose une liste non-exhaustive de marqueurs pertinents⁹³ (§ III.2.3).

III.2.1 Épigrammes antiques et modernes : éléments de définition

Comme l'indique l'étymologie du terme, l'épigramme est à l'origine une inscription monumentale, pouvant remplir de nombreuses fonctions (votive, funéraire, épideictique...). Composées très tôt sous forme de vers, ces inscriptions passent à la littérature dans des œuvres qu'on attribue généralement à Archiloque⁹⁴, Sappho, Anacréon⁹⁵ ou Simonide⁹⁶. Cette longue tradition grecque, perpétuée à l'époque alexandrine par Callimaque⁹⁷, se transmet à Rome, notamment grâce aux nouveaux poètes (*néotéroï*)⁹⁸. À première vue, il peut paraître

⁹³ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 58.

⁹⁴ Poète lyrique du VII^e s. av. J.-C.

⁹⁵ Poète lyrique des VI^e – V^e s. av. J.-C., tout comme Simonide.

⁹⁶ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris : Les Belles Lettres, 1989, pp. 34-35.

⁹⁷ Poète alexandrin du III^e s. av. J.-C., auteur d'épigrammes, d'élégies et d'hymnes.

⁹⁸ Au milieu du I^{er} siècle av. J.-C., les *poetae novi*, ou *veóτepoi*, adaptent en particulier la poésie alexandrine au latin, notamment celle de Callimaque. Catulle est le poète le plus important de ce courant, mais on cite également Calvus, Helvius Cinna, Valerius Caton, Bibaculus. Cf. GRANAROLO, J., « L'époque néotérique ou la poésie romaine d'avant-garde au dernier siècle de la République (Catulle excepté) », in TEMPORINI, H. et

surprenant que l'œuvre de Catulle ait joué un rôle si prépondérant à cet égard : s'il est largement imité par Martial, ainsi que par les épigrammatistes de la Renaissance, pourtant, ni ses contemporains, ni lui-même ne semblent avoir considéré ses poèmes comme des épigrammes⁹⁹. En réalité, on peut bel et bien considérer, avec Pierre Laurens, que les poètes néotériques ont véhiculé cette tradition grecque, mais avec la ferme volonté de s'affranchir d'un relatif conformisme thématique et formel, en proposant une poésie plus complexe. Ainsi, si l'on remarque chez Catulle, représentant le plus influent de ce courant, une réminiscence de thèmes déjà présents chez des épigrammatistes tels que Méléagre¹⁰⁰, ainsi que des formes métriques caractéristiques¹⁰¹, il contribue néanmoins à fixer une véritable tradition latine liée au genre épigrammatique, avec notamment une plus grande variété de mètres. En effet, aux distiques élégiaques, employés par les poètes alexandrins du III^e siècle dans la poésie amoureuse¹⁰², et établis au moins depuis Méléagre dans les épigrammes¹⁰³, s'ajoute notamment l'hendécasyllabe phalécien, vers éolien probablement introduit à Rome par Laevius¹⁰⁴. Ce mètre, pour les néotériques ainsi que pour Martial, est porteur d'une certaine modernité poétique¹⁰⁵. Par ailleurs, Catulle use de tons plus personnels et spontanés, et allonge certains de ses poèmes, rompant ainsi avec l'extrême concision des épigrammes grecques originelles¹⁰⁶.

L'œuvre de Martial, quant à elle, se veut clairement épigrammatique, puisque le poète revendique immédiatement une parenté littéraire avec des épigrammatistes latins, en tête desquels il place d'ailleurs Catulle¹⁰⁷, au demeurant l'un des poètes romains les plus marquants à l'époque de Martial, tous genres confondus. D'un point de vue métrique, Martial imite très clairement Catulle, notamment dans l'usage prédominant du distique élégiaque, qu'entrecouperent quelques pièces en hendécasyllabes¹⁰⁸. En revanche, son projet poétique est bien différent, puisque globalement fondé sur l'observation des mœurs de son temps. Quoi

HAASE, W. (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Band 3, Sprache und Literatur (1. Jahrhundert v. Chr.)*, Berlin/Boston : De Gruyter, 2016, pp. 278-360.

⁹⁹ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, *op. cit.*, p. 189.

¹⁰⁰ *Ibid.*, pp. 184-185.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 196. Cf. *infra*, § III.2.2.

¹⁰² NOUGARET, L., *Traité de métrique latine classique*, Paris : Klincksieck, 1977 (¹1956), p. 59.

¹⁰³ CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », in *Dictynna*, n° 1, 2004, p. 2.

¹⁰⁴ NOUGARET, L., *Traité de métrique latine...*, *op. cit.*, pp. 102-103.

¹⁰⁵ MORGAN, L., *Musa Pedestris. Metre and Meaning in Roman Verse*, Oxford : Clarendon Press, 2010, p. 49.

¹⁰⁶ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, *op. cit.*, pp. 195-201.

¹⁰⁷ *Lascivam verborum veritatem, id est epigrammaton linguam, excusarem, si meum esset exemplum : sic scribit Catullus, sic Marsus, sic Pedo, sic Gaetulicus, sic quicumque perlegitur. Mart., I, praef.*

¹⁰⁸ CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », *art. cit.*, p. 2.

qu'il en soit, de même que l'œuvre catullienne, on voit bien que le genre et la forme épigrammatiques restent difficiles à définir, tant ils sont protéiformes : on ne peut vraiment déterminer ce genre ni par une métrique fixe, ni par un nombre de vers, ni par des thématiques particulières.

À la lumière de leurs discours programmatiques, il faut bien noter, entre Catulle, Martial et leurs imitateurs, une certaine communauté d'idéaux formels. En effet, l'on remarque chez les deux poètes latins la même volonté de légèreté (*nugae*, Catul. I ; Mart. VI, 64 ; VII, 51), de finesse d'esprit, ou de piquant (*sal*, Catul. 86 ; Mart. III, 20 ; IV, 23 ; VII, 25), et de concision (*libellus*, Catul. 1 ; *brevitas*, Mart. VIII, 29). Chez Bèze, comme chez la plupart des épigrammatistes néo-latins, on retrouve par ailleurs cette recherche de brièveté (I, *Ad lectorem*) dans un registre de poésie mineure et légère (II, *Ad eundem*). De plus, dans son épigramme XLIV (*De Ioanne Secundo, Hagiensi, poeta eximio*), où Bèze admire les talents épigrammatiques de Jean Second, la légèreté et l'esprit sont revendiqués (« *iocos, blandosque sales epigrammate* », v. 7). Si ce programme catullien offre apparemment des contours relativement clairs¹⁰⁹, ceux-ci demeurent encore trop vagues pour définir formellement le genre épigrammatique.

En dépit de ce champ de possibilités très large, ou peut-être grâce à lui, le genre connaît un succès extraordinaire, du milieu du XV^e siècle à la fin du XVII^e siècle, à tel point que la plupart des auteurs néo-latins, et de nombreux poètes vernaculaires¹¹⁰, semblent avoir composé leurs propres épigrammes¹¹¹. Comme on l'a déjà vu, cette vogue vient également de la redécouverte des textes de Catulle et de Martial, ainsi que de l'*Anthologie grecque*, recueil alors très apprécié. Par ailleurs, à la fortune de ce genre s'ajoute une place importante dans la théorie littéraire. Parmi les nombreux théoriciens de la Renaissance à avoir tenté de définir le genre épigrammatique¹¹², on peut donc évoquer ici celui dont les travaux ont certainement connu le plus grand succès lors des siècles suivant sa rédaction, à savoir Jules-

¹⁰⁹ SUMMERS, K., « Catullus' program in the imagination of later epigrammatists », in *Classical Bulletin*, n° 77, 2, 2001, p. 157.

¹¹⁰ On cite entre autres les *Epigrammes de Clement Marot faitz à l'imitation de Martial*. Cf. FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, pp. 99-101.

¹¹¹ ENENKEL, K. A. E., « The Neo-latin Epigram. Humanist Self-Definition in a Learned and Witty Discourse », in BEER, S. d., ENENKEL, K. A. E., RIJSER, D. (éd.), *The Neo-Latin Epigram. A learned and witty Genre*, Leuven : Leuven University Press, 2009, p. 1.

¹¹² Notamment Francesco Robortello (*In librum Aristotelis de arte poetica explicationes*, 1548), Antonio Minturno (*De poeta libri sex*, 1559), Tommaso Correa (*De epigrammate*, 1569), Jacobus Pontanus (*Poeticarum institutionum libri tres*, 1594), Matthäus Rader (*De epigrammate*, 1602), Joannes Cottunius (*De conficiendo epigrammate*, 1632), Gerardus Joannes Vossius (*De artis poeticae natura ac constitutione*, 1647).

César Scaliger¹¹³ et ses *Poetices libri septem* (1561). Scaliger considère en effet le genre épigrammatique comme très ouvert et ne cherche pas à y appliquer des limites thématiques, métriques ou fonctionnelles, pour privilégier des marqueurs plus abstraits¹¹⁴. Il affirme donc que « la subtilité d'esprit constitue le cœur des épigrammes, et presque leur structure » (III, 126)¹¹⁵. Cet élément renvoie en particulier à l'importance rhétorique du vers final des épigrammes : ce trait conclusif qui peut être parfois incisif, humoristique, ou simplement l'apodose d'un raisonnement. Scaliger, en faisant passer ces considérations rhétoriques avant le contenu ou la langue, fait figure de pionnier en matière d'approche théorique des épigrammes¹¹⁶. Toutefois, cette structure n'est pas non plus généralisée : selon Scaliger, elle s'applique par exemple moins fréquemment aux épigrammes amoureuses. L'érudit souligne plutôt, dans ce registre particulier, l'illogisme et la spontanéité rhétoriques, qui vont parfois jusqu'à créer de lourdes répétitions, mais qui expriment mieux les émotions, voire la folie, propre au langage amoureux¹¹⁷. Sans affirmer que les observations de Scaliger sont forcément plus pertinentes que celles de ses homologues, on peut toutefois relever la souplesse qu'il accorde ainsi au genre épigrammatique, alors même que certaines études plus récentes peinent à lui imposer des typologies formelles ou thématiques¹¹⁸. De plus, ces clés d'analyse fournissent une première base adéquate pour distinguer les deux registres thématiques privilégiés dans les *Epigrammata* de Bèze : les épigrammes invectives et amoureuses. Bien entendu, ces aspects rhétoriques non plus, ne sont pas toujours respectés par les poètes néo-latins. Par exemple, si dans l'ensemble des poèmes à Candide, beaucoup doivent être considérés comme des épigrammes amoureuses, au moins d'un point de vue strictement thématique, on constate tout de même que les limites formelles entre registres amoureux et invectifs sont très perméables¹¹⁹.

Dans l'analyse d'épigrammes, ou de poèmes épigrammatiques, il faut donc se passer de modèles trop précis. Contrairement à celle de l'épopée ou de l'élégie, la métrique des

¹¹³ Giulio Cesare Scaligero (1484-1558), grammairien, érudit et humaniste originaire de Vérone.

¹¹⁴ ENENKEL, K. A. E., « The Neo-latin Epigram... », *op. cit.*, p. 17.

¹¹⁵ *Argutia anima epigrammatis, ac quasi forma*. SCALIGER, J.-C., *Poetices libri septem*. Reproduction de l'édition de Lyon (1561), éd. par BUCK, A., Stuttgart-Bad Cannstatt : Frommann-Holzboog, 1987, p. 170.

¹¹⁶ MEHNERT, K.-H., *Sal Romanus und Esprit français. Studien zur Martialrezeption im Frankreich des 16. und 17. Jahrhunderts*, Bonn : Romanisches Seminar, 1970, p. 135.

¹¹⁷ Concernant la passion de l'amant créant des *defectus sententiarum*, cf. *ibid.*, mais aussi ENENKEL, K. A. E., « The Neo-latin Epigram... », *op. cit.*, p. 17.

¹¹⁸ Par exemple, les dix catégories proposées par Marion Lausberg n'aident pas vraiment à la définition précise du genre : les épigrammes amoureuses n'y figurent même pas. Cf. LAUSBERG, M., *Das Einzeldistichon. Studien zum antiken Epigramm*, München : W. Fink, 1982.

¹¹⁹ Les épigrammes LXX (*Ad Fibulam Candidae*) et LXXIII (*Ad pedem Candidae*) peuvent par exemple être considérées comme de fausses invectives. Cf. *infra*, § IV.2.1.

épigrammes latines et néo-latines, au moins depuis Catulle, ne peut être considérée comme véritable marqueur du genre. De même, beaucoup de poèmes sont assez courts, mais d'autres sont volontairement étirés, rompant quelque peu avec la tradition. Par ailleurs, même si l'on reconnaît de grands courants thématiques liés aux épigrammes (amoureuses, invectives, funèbres, encomiastiques...), Catulle, Martial et les auteurs néo-latins s'appliquent à y exprimer les situations et les émotions les plus diverses. En somme, les auteurs d'épigrammes manient ces nombreux paramètres, et d'autres encore, avec une très grande marge de manœuvre.

III.2.2 Métrique et longueur des *Epigrammata*

Le mètre est certainement le marqueur de genre le plus significatif de la poésie antique. Or, l'épigramme littéraire est déjà très liée au distique élégiaque à l'époque de Méléagre¹²⁰. En explorant davantage de possibilités, Catulle et ses contemporains élargissent donc sensiblement ce modèle. C'est notamment l'hendécasyllabe phalécien, originellement employé dans un registre lyrique¹²¹ mais dépourvu d'une claire référence à un genre particulier¹²², qui s'impose comme second mètre caractéristique de la poésie latine légère, les poètes néotériques étant probablement influencés par Callimaque et Sappho¹²³. En effet, dans l'ensemble des poèmes de Catulle, 44,8% sont composés de distiques élégiaques¹²⁴, qui restent le schéma le plus représenté, mais la place importante accordée aux hendécasyllabes (36,2%) est très novatrice dans ce type de poésie. Son exemple est partiellement suivi par Martial, dont les livres contiennent 19,4% d'hendécasyllabes. La dernière partie de l'œuvre catullienne décline en outre une grande variété de mètres, de fonctions et d'origines diverses : hexamètres dactyliques propres au genre épique ; sczons utilisés dans la satire ; sénaires iambiques et septénaires trochaïques, fréquemment employés par les épigrammatistes grecs mais également liés au théâtre ; galliambes aux sonorités incantatoires ; mètres éoliens, comme les strophes sapphiques et glyconiques, les priapéens ou encore les grands asclépiades¹²⁵. Même si ces expérimentations ne constituent que 19% du corpus catullien,

¹²⁰ CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », *art. cit.*, p. 2.

¹²¹ On le retrouve chez Sappho ou Asclépiade, mais aussi combiné dans des épigrammes de Callimaque ou de Théocrite. Cf. LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, *op. cit.*, p. 198.

¹²² MORGAN, L., *Musa Pedestris...*, *op. cit.*, p. 79.

¹²³ *Ibid.*, p. 87.

¹²⁴ Pour les tableaux statistiques détaillés, cf. *infra*, § VI.

¹²⁵ Pour toutes ces formes dactyliques, iambo-trochaïques et éoliennes, cf. NOUGARET, L., *Traité de métrique latine...*, *op. cit.*

elles participent d'une recherche de *varietas* appliquée aux choix métriques. Martial, de son côté, reste plus attaché à la tradition épigrammatique grecque, puisque l'on trouve dans son œuvre 73,1% de distiques élégiaques contre 6,4% de sczons et 1% d'autres formes iambiques. Sous cet angle, le corpus martialien présente donc un modèle métrique moins diversifié.

Durant la Renaissance, les poètes néo-latins semblent avoir consciemment associé, d'une part, tout comme l'avait fait Martial, l'hendécasyllabe à Catulle, même dans des poèmes dont le sujet ne s'en inspire pas vraiment¹²⁶ ; d'autre part, le genre épigrammatique à cette variété métrique. Les *Basia* de Jean Second illustrent bien cette imitation formelle de Catulle : les distiques élégiaques sont prédominants (47,4%), suivis par les hendécasyllabes (21%). En revanche, une part plus importante (31,6%) est composée de mètres inspirés d'Horace¹²⁷ : alternance d'hexamètres dactyliques et de dimètres iambiques, strophes alcaïques et asclépiades, sénaires iambiques, et même les très rares vers anacréontiques¹²⁸. Cette variété formelle, en plus de la thématique amoureuse, rapproche sensiblement les *Basia* de poèmes épigrammatiques catulliens. Par ailleurs, dans les épigrammes de Second, la répartition des schémas métriques ressemble davantage au corpus martialien, avec 72,2% de distiques élégiaques ; 12,2% d'hendécasyllabes ; 5,5% de schémas iambiques. Comme seule différence notable, on note l'importance des hexamètres dactyliques (10%). On présume donc, selon ces observations formelles, que Second prend davantage Catulle comme modèle d'épigrammes amoureuses (pour ses *Basia*), alors qu'il imite plus clairement Martial dans son recueil d'épigrammes.

La métrique des *Épithalames* de Macrin ressemble à celles de Catulle ou de Second par sa variété, mais la proportion de ces schémas les en distingue nettement. En effet, c'est ici l'hendécasyllabe qui est préféré (42,9%), suivi des strophes sapphiques (25%), puis seulement des distiques élégiaques (10,7%) et des mètres iambiques lyriques (17,9%). Cependant, cette différence métrique importante avec les autres recueils d'épigrammes n'empêche pas nécessairement l'assimilation des *Épithalames* à des poèmes épigrammatiques : thématiques amoureuses, relative brièveté des poèmes, mais surtout, variété métrique, quoique fortement

¹²⁶ MORGAN, L., *Musa Pedestris...*, op. cit., p. 64.

¹²⁷ GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second*, op. cit., p. 146.

¹²⁸ Ou dimètres iambiques catalectiques, qu'on trouve quelquefois chez Plaute, Prudence, Pétrone et Claudien. Cf. SECOND, J., *Œuvres complètes. Tome I...*, op. cit., p. 156.

inspirée d'Horace¹²⁹. Encore une fois, la définition du genre épigrammatique se révèle plus complexe qu'il n'y paraît, et se superpose ici aux influences lyriques horatiennes.

En comparaison des exemples précédents, qui proviennent de poètes parmi les plus reconnus en France, force est de constater que les *Epigrammata* de Bèze sont beaucoup moins aventureux quant à leur métrique. On reconnaît une tendance néo-catullienne dans la prévalence des distiques élégiaques (54%) et des hendécasyllabes (38,8%), mais les autres variations se limitent aux sénaires iambiques (4%), et à l'alternance d'hexamètres dactyliques et de dimètres iambiques (3%). Sur ce point, par une moindre variété métrique les *Epigrammata* se rapprochent davantage de l'œuvre de Martial, malgré leur proportion plus élevée d'hendécasyllabes : distiques élégiaques et hendécasyllabes constituent 92,5% des épigrammes de Martial et 92,8% des *Epigrammata*, c'est-à-dire davantage que les poèmes catulliens (81%) ou que les *Basia* de Second (68,4%), qui laissent plus de place aux mètres éoliens.

L'un des enjeux fondamentaux de cette analyse, lié à la question du genre épigrammatique, concerne l'éventuelle corrélation entre forme et contenu¹³⁰. À titre d'exemple, Pierre Laurens note, dans les poèmes catulliens à caractère satirique, une différence de ton directement liée à la métrique : souplesse de l'hendécasyllabe, élan lyrique des iambes, structure plus nettement ponctuée des distiques élégiaques¹³¹. De même, on constate dans les *Épithalames* de Macrin, plutôt amoureuses, une distinction assez nette entre, d'une part, des poèmes légers en hendécasyllabes, d'un style néo-catullien assez conventionnel, évoquant des sentiments relativement basiques (ardeur amoureuse, *Épith.* 3 ; jalousie, *Épith.* 11) et, d'autre part, des poèmes plus développés et lyriques, en mètres horatiens¹³². Cette observation, sur la base d'un recueil qui ne se définit certes pas explicitement comme épigrammatique, dénote néanmoins chez les néo-latins une conscience croissante du lien entre genres poétiques et métriques¹³³. C'est sous cet angle que certains éléments peuvent être tirés des *Epigrammata* de Bèze. De fait, si l'on isole le corpus

¹²⁹ Il aurait été utile de s'intéresser à ses épigrammes, mais on considère que les thématiques de ceux de 1548 y sont assez éloignées de celles des autres auteurs pris en compte (essentiellement religieuses et encomiastiques). Par ailleurs, les épigrammes qui figurent aux côtés d'odes et d'élégies dans un recueil de 1534 sont assez rares et plus convenues. Les *Épithalames* fournissent donc un exemple convaincant d'unité thématique, dans une poésie amoureuse en contexte conjugal, avec une grande variété métrique.

¹³⁰ Cf. *infra*, § VI, C et D.

¹³¹ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, *op. cit.*, pp. 207-209.

¹³² FORD, P., « Jean Salmon Macrin's *Epithalamiorum Liber...* », *op. cit.*, p. 68.

¹³³ *Ibid.*

d'épigrammes invectives¹³⁴, on remarque quatre courts poèmes en sénaires iambiques, mètre traditionnel du théâtre romain apparaissant aussi, quoique très rarement, chez Martial. Ces épigrammes (XXXVI, *In Philaenum* ; XLVI, *In Philaenum* ; LXV, *In Poardum* ; LXXII, *In Ligurinum*) ont en commun leur brièveté (entre 4 et 7 vers), leur ton moqueur, satirique et humoristique, ainsi que des liens thématiques : les poèmes XXXVI et XLVI rient de la bêtise du même personnage ; dans l'épigramme LXV, une prostituée, dont un vieux politicien est épris, est qualifiée de « *rem publicam* » (v. 7), alors que dans le poème LXXII, le même terme (v. 4) se rapporte à l'épouse de Ligurinus, convolant avec un édile. Ces quatre épigrammes indiquent une certaine sensibilité de Bèze au registre comique, sur les plans thématique mais aussi métrique. Par ailleurs, les épigrammes invectives des *Epigrammata* sont parfaitement réparties entre distiques élégiaques (12 poèmes) et hendécasyllabes (12 poèmes), mais n'indiquent aucune claire différence de choix thématique ou stylistique. Au contraire, cette répartition indiquerait plutôt la recherche d'un équilibre métrique au sein du corpus invectif, indépendant d'aspects thématiques mais plutôt dirigé vers une stabilité de tons.

Dans le corpus de poèmes adressés à Candide, le choix de l'hendécasyllabe (10 poèmes) est aussi fréquent que celui du distique élégiaque (9 poèmes), mais il entre en corrélation avec des marqueurs lexicaux très néo-catulliens, selon la conception de Ford¹³⁵ : les adresses affectueuses et métonymiques sont plus fréquentes (*mea mens*, *mei lepores*, LXVII, v. 2), de même que les diminutifs (LXXI, *ocelli*, v. 1 ; *papillularum*, v. 6 ; *labellis*, v. 37 ; *rubellis*, v. 38 ; *papillis*, v. 42). On relève également que les deux épigrammes amoureuses faussement invectives (LXX, *Ad fibulam Candidae* et LXIII, *Ad pedem Candidae*), qui invoquent les deux registres, sont exprimées par l'hendécasyllabe. Le choix de ce mètre dans les poèmes à Candide correspond donc davantage à la recherche d'un ton léger, qui s'exprime incidemment par le lexique. À l'inverse, les poèmes à Candide composés de distiques élégiaques correspondent généralement à une évocation plus chaste et plus sérieuse de l'amante, si ce n'est le poème LXVIII (*De eadem*), qu'on devrait interpréter de manière grivoise.

Dans cette variété métrique relativement pauvre, trois poèmes sont néanmoins composés dans une alternance d'hexamètres dactyliques et de dimètres iambiques (XLIV, *De*

¹³⁴ La définition de ces poèmes invectifs ne se départit pas d'un certain arbitraire. À titre indicatif, on prend en compte 27 poèmes adressés à des dédicataires-types, généralement appelés par des noms inspirés de Martial (Philène, Gellia, Posthume, Zoïle...) et intitulés « *In (quendam)* », ainsi que l'épigramme LIX (*Ad Ianum*). On omet le poème LXII, *In Zoilum*, au propos plutôt programmatique. Par commodité, on gomme également les nuances d'invectives (littéraires, satiriques, morales, humoristiques), qui feraient naturellement l'objet d'une analyse intéressante sur ce corpus.

¹³⁵ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 58.

Ioanne Secundo, Hagiensi, poeta eximio ; XLVIII, Genethliacon Isabellae a Francia, Henrici Valesii, Galliorum olim Delphini, et illustrissimae principis, Catharinae Medices, filiae ; LXXXIX, In basium Candidae). Ce schéma se retrouve dans deux *Épodes* d'Horace : le poème XIV, sur l'amour de Phryné, moteur de la poésie amoureuse, et le XV, où le poète-amant jure de ravir Néère à son actuel mari. En fait, ce modèle est directement repris par Jean Second dans son épigramme LXXIX, paraphrasant un poème de l'*Anthologie grecque* à propos de la richesse (IX, 138), ainsi que son deuxième *basium*, également adressé à Néère. C'est certainement sous l'influence de ce *basium* de Second que Bèze reprend cette alternance de mètres, précisément dans une adresse admirative au poète haguenois (XLIV) et dans son propre *basium* à Candide (LXXXIX). Quant au troisième poème de Bèze utilisant ce schéma métrique, de type encomiastique, le mètre a peut-être pour but d'invoquer l'élévation lyrique horatienne, sachant que l'*Épode* XIV est justement adressée à Mécène, personnalité proche d'Auguste. Quoiqu'il en soit, cette particularité métrique représente surtout chez Bèze un hommage formel à Jean Second.

Il convient enfin d'évoquer brièvement la technique poétique de Bèze. En effet, malgré son habileté et son érudition, il commet dans ses *Epigrammata* quelques erreurs dans la quantité des syllabes¹³⁶. Concernant ses hendécasyllabes, on trouve ainsi de fausses longueurs dans les poèmes XI (*De Amicitia cum Truchio inita*)¹³⁷ ou XXII (*In Lupum*)¹³⁸. Relevées par Macrin¹³⁹, ces coquilles sont généralement corrigées dans des éditions postérieures. Par ailleurs, dans l'épigramme LXXXVII (*Ad Spurrinam*), tout un vers est remplacé pour éviter une césure après la septième syllabe, alors qu'elle est attendue traditionnellement après la cinquième ou sixième syllabe¹⁴⁰ : *Divae offert sua vota Lauretanae*, v. 7, devient *Laureti attonitus deam precatur*. Dans manière générale, comme dans ce vers, on observe en outre la tendance de Bèze, soulignée par Summers, à débiter ses hendécasyllabes par un spondée, habitude marquée depuis les auteurs flaviens (Martial ou Stace) ainsi qu'à la Renaissance, alors que Catulle considère les deux premières syllabes

¹³⁶ À la décharge de l'auteur, il semble qu'à la Renaissance, la prosodie du latin parlé ait sensiblement évolué par rapport à celle de l'Antiquité. Cf. MORIN, Y. C., « L'hexamètre "héroi que" de Jean-Antoine de Baïf », in BILLY, D. (éd.), *Métri ques du Moyen Âge et de la Renaissance. Actes du Colloque International du Centre d'études Métriques, Nantes, 20-22 Mai 1996*, Paris : L'Harmattan, 1999, p. 164.

¹³⁷ La première syllabe longue de *acer*, aux vv. 1 et 5, n'est pas respectée.

¹³⁸ La première syllabe longue de *sobrium*, v. 1, n'est pas respectée.

¹³⁹ Cf. *supra*, § II.1.2.

¹⁴⁰ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. xviii.

comme indéfinies¹⁴¹. Dans des poèmes en distiques élégiaques se trouvent également quelques erreurs de quantité, plus précisément dans un hexamètre (XXVII, *De morbo Francisci Gallorum Regis, saluteque mox illi reddita*)¹⁴² et dans deux pentamètres (XLI, *De Truchio et Valido*¹⁴³ ; LVIII, *In Bergedum*)¹⁴⁴. Summers relève en outre un nombre plus important d'élisions chez Bèze que chez Martial, peut-être en raison des habitudes lexicales, assez différentes à la Renaissance. Le même trait semble d'ailleurs se retrouver chez Macrin¹⁴⁵. Enfin, les dimètres iambiques de Bèze souffrent d'accommodations peu communes, transformant par exemple des iambes en spondées ou en dactyles¹⁴⁶.

Les œuvres de Catulle et de Martial ont joué le rôle de canon métrique pour les poètes néo-latins, malgré l'incertitude de l'attribution des poèmes catulliens au genre épigrammatique. Ces modèles connaissent toutefois une fortune diverse : si les *Épithalames* de Macrin et les *Basia* de Second affichent clairement une influence lyrique grecque, à la manière de Catulle et d'Horace, les schémas choisis par Bèze, moins diversifiés, apparaissent cependant dans une proportion très égale, qui paraît presque rationalisée, et se rapproche davantage, de ce point de vue, de l'œuvre de Martial. Comme seule exception à cette tendance, on relève les trois épigrammes de Bèze alternant hexamètres dactyliques et dimètres iambiques, dans une claire référence à Jean Second. Plus généralement, il faut souligner que même si le distique élégiaque est originellement le mètre de l'épigramme, l'évolution du genre, notamment à Rome, ajoute la *varietas* métrique au nombre de ses caractéristiques. À cet égard, l'utilisation par Martial d'un grand nombre de distiques élégiaques, associé à une plus faible proportion d'hendécasyllabes, dans une œuvre imposante martelant son identité épigrammatique, a sans conteste joué un rôle capital et explique en partie l'assimilation, par les néo-latins, de Catulle comme modèle d'épigrammes. Chez Bèze, les choix métriques correspondent à une volonté de varier les tons, si ce n'est dans l'usage des dimètres iambiques

¹⁴¹ La cristallisation des deux premières syllabes de l'hendécasyllabe en spondée pourrait bien découler d'un besoin, dans l'imitation systématique de Catulle, d'une forme plus rigide. MORGAN, L., *Musa Pedestris...*, *op. cit.*, p. 50.

¹⁴² Au v. 7, *Hoc Atropos mirata nefas, feritate reposta*, la dernière syllabe d'*Atropos* n'est pas respectée, car elle figure dans un spondée alors qu'elle devrait être brève.

¹⁴³ Au v. 8, *Sobrius ad sobrii prandia fertur Amor*, la première syllabe de *sobrii* n'est pas respectée, car elle se trouve dans un dactyle alors qu'elle devrait être longue.

¹⁴⁴ Au v. 6, *Quale rudit vector, pande Silene, tuus*, la première syllabe de *Silene* (v. 6) n'est pas respectée, car elle se trouve dans un dactyle alors qu'elle devrait être longue.

¹⁴⁵ On en retrouve également beaucoup dans les *Épithalames* de Macrin. Cf. SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, *op. cit.*, pp. 89-90.

¹⁴⁶ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. xviii. On cite comme exemple un dimètre du poème XLIV (*De Ioanne Secundo, Hagiensi, poeta eximio*), dans lequel figure un dactyle (*Luminibus officere studet*, v. 2).

à l'imitation de Jean Second. Dans les *Epigrammata*, on souligne notamment un équilibre métrique dans le choix des sujets, puisque les deux thématiques principales (invective et amoureuse) répartissent équitablement distiques élégiaques et hendécasyllabes. De fait, les schémas sont moins diversifiés, à la manière de Martial, et l'on ne note pas la même influence lyrique et catullienne que chez Second et Macrin.

Puisque la brièveté est historiquement associée au genre, la longueur des épigrammes est un paramètre important à prendre en compte. En effet, sur les 3'700 poèmes de l'*Anthologie grecque*, seuls 0,2% dépassent 24 vers¹⁴⁷. De longs poèmes se trouvent déjà dans l'épigramme littéraire grecque, mais ils sont très rares, et semblent même disparaître presque complètement après l'époque de Méléagre¹⁴⁸. Cette préférence pour la brièveté épigrammatique s'observe chez Catulle, puisqu'une majorité de ses poèmes compte entre 2 et 10 vers (58,2%)¹⁴⁹ et beaucoup sont compris entre 11 et 27 vers (37,1%). Il faut toutefois relever que ses très longs poèmes se détachent formellement du reste de l'œuvre, et ne sauraient être considérés comme des épigrammes, selon ce critère hellénistique de brièveté : le poème 68 compte 160 vers ; le 61, 235 vers, et le 64, 408 vers. Au demeurant, la brièveté épigrammatique est très présente chez Catulle, malgré un certain développement de la forme originelle. De son côté, Martial se rapproche encore davantage de la tradition grecque, puisque seuls 20,4% de son imposante œuvre épigrammatique¹⁵⁰ dépassent les 10 vers, et rares sont les poèmes qui comptent plus de 30 vers (0,4%)¹⁵¹. En somme, Catulle et Martial emploient principalement une forme poétique très courte, héritée de la tradition grecque, malgré quelques développements, notamment de la part de Catulle.

À la Renaissance, cependant, les usages semblent plus variés. Tout d'abord, les épigrammes de Jean Second offrent un exemple intéressant, puisque les 17 dernières sont traduites ou adaptées de l'*Anthologie grecque*¹⁵². Celles-ci figurent par conséquent parmi les plus courtes (entre 2 et 10 vers, et un poème de 15 vers). Concernant le reste du recueil, si l'on observe globalement une recherche de brièveté de la part de Second, même plus marquée que chez Catulle (76,7% de ses poèmes comptent entre 2 et 10 vers, dont 22,2% seulement

¹⁴⁷ GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second*, *op. cit.*, p. 114.

¹⁴⁸ CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », *art. cit.*, p. 26.

¹⁴⁹ Cf. *infra*, § VI, B.

¹⁵⁰ Sans compter les *Xenia* (livre XIII) et les *Apophoreta* (livre XIV), exclusivement en distiques élégiaques.

¹⁵¹ CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », *art. cit.*, p. 26.

¹⁵² Les poèmes 74 à 90 : 6 proviennent du livre XI (bachiques et satiriques) ; 4 du livre IX (épidictiques) ; 3 du livre X (morales) et 3 du livre XI (Planude). Cf. SECOND, J., *Œuvres complètes. Tome III...*, *op. cit.*, p. 33.

2 vers), on note en même temps une épigramme de 72 vers (XXXIII, *Ad Gelliam*), alors que le plus long poème de Martial n'en compte que 51 (III, 58). Les *Basia* de Second ne vont pas aussi loin, mais s'affranchissent sensiblement du modèle grec extrêmement bref, puisqu'un poème seulement compte moins de 10 vers, une majorité en compte entre 12 et 22 (52,6%), le plus long en compte 49¹⁵³. De façon similaire, les *Épithalames* de Macrin ne comprennent qu'un seul poème comptant moins de 10 vers, alors qu'une majorité en compte davantage (39,3% comprennent entre 17 et 32 vers ; 35,7% dépassent 40 vers). Chez Second comme chez Macrin, rares sont les poèmes plus courts que 10 vers, dans des recueils qui ne sont pas explicitement définis comme épigrammatiques (*Basia* et *Épithalames*), pour au moins deux raisons : l'association des formes extrêmement courtes à l'ancienne tradition grecque, observable dans l'*Anthologie grecque* mais aussi chez Catulle et Martial, malgré une volonté occasionnelle de s'en libérer ; enfin, la présence dans ces exemples d'inspirations extra-épigrammatiques, notamment éoliennes et horatiennes, dont les structures strophiques ont tendance à étendre la longueur des poèmes.

En fait, par la part accordée aux très courtes épigrammes (moins de 10 vers), le recueil de Bèze se rapprocherait davantage de l'œuvre catullienne que de celle de Martial. En effet, 63,3% des *Epigrammata* comptent un maximum de 10 vers (58,2% dans les poèmes épigrammatiques de Catulle¹⁵⁴). En comparaison, on trouve bien davantage de ces très courts poèmes chez Martial (79,6%). Pourtant ce dernier, ayant consacré au genre épigrammatique une production colossale, semblerait offrir un cadre bien plus stable que l'œuvre catullienne pour tout imitateur néo-latin. On trouve par exemple dans les épigrammes de Jean Second une proportion plus proche de Martial, avec 77,8% de poèmes égaux ou inférieurs à 10 vers. Ces indications statistiques ne doivent cependant pas occulter une réalité plus complexe. On a constaté que Catulle et Martial avaient légèrement augmenté la proportion d'épigrammes moins brèves (entre 10 et 50 vers) par rapport à la tradition grecque. C'est donc surtout du cadre formel de cette épigramme latine que leurs imitateurs néo-latins semblent s'être inspirés, mais ce modèle demeure très souple par nature. Par conséquent, on considère que si le genre tend vers la brièveté, son élasticité fait également partie de ses caractéristiques. Si, proportionnellement, la longueur des poèmes de Bèze donne au recueil un aspect plus proche de Catulle que de Martial, il convient néanmoins de souligner la même préférence des deux poètes classiques pour les épigrammes inférieures ou égales à 10 vers, qui transparaît

¹⁵³ C'est le *basium* VIII, qui se distingue aussi par ses vers anacréontiques, assez peu communs. Cf. SECOND, J., *Œuvres complètes. Tome I...*, op. cit., p. 156.

¹⁵⁴ C'est-à-dire, sans compter les 6 poèmes de Catulle excédant 50 vers.

également dans les *Epigrammata* de Bèze. À la Renaissance, seuls les poèmes moins clairement associés au genre épigrammatique semblent pouvoir se départir de cette caractéristique, comme les *Épithalames* ou les *Basia*.

III.2.3 Considérations stylistiques : Bèze néo-catullien

La tendance stylistique néo-catullienne se manifeste donc, chez les poètes néo-latins, par la métrique, par la forme, mais aussi par quelques marqueurs lexicaux, grammaticaux et syntaxiques, que Philip Ford souligne très justement¹⁵⁵. Dans les *Epigrammata* de Bèze, il est possible de les identifier très clairement.

D'un point de vue lexical, Ford relève notamment l'usage maniéré des diminutifs. Toutefois, il oublie de préciser que cette caractéristique est naturellement liée au registre élégiaque, ainsi qu'aux épigrammes amoureuses. En outre, on ne trouve pas chez Bèze l'extension de ce procédé aux verbes ni aux adverbes. Néanmoins, l'on voit très bien que l'emploi de diminutifs apparaît presque uniquement dans les poèmes à Candide composés en hendécasyllabes (LXVII, LXX, LXXI, LXXIII, LXXVI, LXXXIX, XC, XCV). Le plus souvent, ils caractérisent les parties de son corps, sous forme de noms ou d'adjectifs, comme dans l'épigramme LXXI (*Ad Candidam* : *ocelli*, v. 1 ; *papillularum*, v. 6 ; *labellis*, v. 37 ; *rubellis*, v. 38 ; *papillis*, v. 42 ; *Labellis* et *papillis*, v. 58), ou son prénom (LXXVII, XC). Dans d'autres cas cependant, ils s'appliquent à Amour (LXIV, LXXIV) ; à un ami (LXIII, XCVIII) ; dans une invective plutôt condescendante (LXXIX, XCVI) ; à la brièveté littéraire de l'ouvrage de Bèze (I, X, XXXVIII, LXII, LXIII) ou aux œuvres d'autres auteurs (XIII, XXXVII). Si l'on retrouve le plus fréquemment les diminutifs dans un registre amoureux, il paraît également pertinent de souligner qu'à l'exception des épigrammes XLVIII, LXXIV, LXXXIX et XCIII, ceux-ci figurent uniquement dans des poèmes en hendécasyllabes, associés par conséquent à une certaine légèreté de ton. Cet usage s'inscrit donc clairement dans une imitation rationalisée du style catullien, à qui le mètre est associé.

Naturellement, l'habitude de désigner l'objet d'affection par une métonymie abstraite, sous forme de groupes nominaux avec pronoms possessifs, peut aisément, quant à elle, être assimilée au registre amoureux. Chez Bèze, cet usage est en réalité assez peu répandu, mais l'on relève tout de même l'épigramme à Candide LXVII (*De eadem*), où en plus de l'adresse amoureuse (*mea mens*, *mei lepores*, v. 2), le jeu de mots sur les diminutifs *corculum* et *mentula* semble aussi souligner cette pratique langagière amoureuse. Dans la fameuse

¹⁵⁵ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, op. cit., p. 58.

épigramme XC (*Theodorus Beza, de sua in Candidam et Audebertum benevolentia*), on note également que le procédé est appliqué à Audebert (*tuos amores*, v. 3) puis à Candide (*tuos lepores*, v. 4), afin d'appuyer la rivalité inventée entre l'ami et l'amante.

Certes, la poésie de Catulle use parfois d'un grand nombre de marqueurs rhétoriques et logiques, pourtant traditionnellement éloignés du langage poétique¹⁵⁶. Le poème 21 en offre à cet égard un riche exemple (*Non harum modo, sed quot*, v. 1 ; *Nec clam*, v. 5 ; *Frustra, nam*, v. 7 ; *Nunc*, v. 10 ; *Quare*, v. 12). Il est vrai que l'épigramme repose très souvent, en particulier depuis Martial, sur un raisonnement logique, le plus souvent un enthymème, qui contribue à modeler sa structure¹⁵⁷. À la Renaissance cependant, ces éléments lexicaux sont parfois encore plus marqués¹⁵⁸. Dans les *Epigrammata* de Bèze, ce genre de construction est assez commune quels que soient la métrique et le registre, dans des poèmes où les éléments rhétoriques jouent un rôle important. Dans l'épigramme LXVI (*Ad Candidam*) par exemple, les indicateurs de comparaison, placés en anaphore, structurent systématiquement les deux premiers distiques élégiaques en prémisses (*quoties, tunc*, v. 1 ; *Ut cum*, v. 2 ; *quoties, tunc*, v. 3 ; *Ut cum*, v. 4) avant d'exposer le syllogisme final (*Ergo*, v. 5 ; *Ut pote*, v. 6). La rigueur formelle du raisonnement n'empêche pas, dans ce cas, une thématique purement amoureuse. Dans l'épigramme LVIII (*In Bergedum*), l'accumulation d'**adverbes en corrélation** sert plutôt à étoffer la moquerie adressée à un mauvais poète, peut-être précisément dans un but parodique :

- | | | |
|----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 5 | <p>Sic tamen, o demens, sic inquam, Bergede, ploras, Quale rudit vector, pande Silene, tuus , Quale gemunt calami crasso tractante bubulco, Quale gemit viridi fulta quadriga rota.</p> | <p>Pourtant tu pleures de même, ô insensé, de même, dis-je, Bergédé, Que ton porteur braille, rond Silène, Que gémissent les flûtes malmenées par un stupide vacher, Que gémit l'attelage soutenu par une roue verdie.</p> |
| 10 | <p>Denique sic ploras, ut qui tua carmina ridens Non legat, inventus sit, puto, nullus adhuc.</p> | <p>Bref, tu pleures si bien que quelqu'un qui ne rit pas de tes poèmes En les lisant, on n'en a, à mon avis, pas encore trouvé.</p> |

Ces deux exemples indiquent bien, chez Bèze, le goût néo-catullien pour des termes généralement rares en poésie qui, sans considération de registre, soutiennent une recherche de rigueur structurelle et rhétorique, ainsi qu'un certain développement des figures stylistiques, comme la comparaison.

Enfin, tous ces éléments sont certainement symptomatiques d'un ton souvent discursif, imité du style « oral et spontané »¹⁵⁹ de Catulle ou d'une « mise en scène du caractère »¹⁶⁰,

¹⁵⁶ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, op. cit., p. 213.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 255.

¹⁵⁸ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, op. cit., p. 58.

¹⁵⁹ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, op. cit., p. 199.

très répandue dans les épigrammes de Martial, qu'émphatisent notamment les diverses natures des phrases. Ainsi le « je » poétique et grammatical formule régulièrement exclamations et interrogations, qu'elles soient indignées (LXX, vv. 32-34 ; VII, vv. 3-4), amoureuses (LXXVIII, v. 1 ; LXXXII, vv. 7-8), railleuses (XXII, vv. 5-6) ou encore suppliantes (XIX, v. 21 ; LXX, v. 9). On relève même le cas de l'épigramme LXVII (*De eadem*) où Candide s'exprime dans une sorte de dialogue direct, ainsi que l'épigramme XXXI (*Descriptio Virtutis*), dans laquelle chaque vers alterne une question du poète et la réponse de la Vertu. De ce point de vue, on trouve une certaine recherche de *varietas* stylistique, à un niveau grammatical, qui n'est pas sans rappeler l'idéal formel épigrammatique déjà mentionné¹⁶¹.

En somme, les marqueurs lexicaux, grammaticaux et syntaxiques caractéristiques des auteurs néo-catulliens se retrouvent bien chez Bèze. On remarque également que les éléments lexicaux sont le plus souvent employés dans des poèmes en hendécasyllabes et liés au registre amoureux (diminutifs et description de l'amante par un terme abstrait). En outre, on retrouve chez Bèze des marqueurs rhétoriques assez prosaïques qui, puisque les épigrammes impliquent souvent une structure enthymémique, se retrouvent aussi bien chez Catulle et Martial, ainsi qu'un ton discursif qui apparaît à travers la mise en scène d'un lecteur, d'un tiers témoin ou même, plus rarement, de l'intervention d'un autre locuteur¹⁶².

¹⁶⁰ Laurens distingue les attaques *ad hominem*, plus vives, des adresses *ad aliquem de aliquando*, qui ajoutent un côté scénique. Cf. *Ibid.*, pp. 242-243.

¹⁶¹ Cf. *supra*, § III.2.2.

¹⁶² Candide emploie le discours direct dans l'épigramme LXVII. Cf. *infra*, § IV.3.3.

IV. Analyse thématique des poèmes à Candide

Sur les 98 épigrammes de Bèze, vingt concernent *Candida*, ou Candide. Elles s'adressent à elle directement, mais également à son portrait (XXIX), à son agrafe (LXX), à son pied (LXXIII), à la Seine (LXXXIV), à son baiser (LXXXIX), à leur ami Audebert (XCV), ou au Zéphyr (XCV). À bien des égards, ces poèmes méritent une étude approfondie. S'ils ont très largement contribué au renom des *Poemata* de Bèze¹⁶³, c'est peut-être autant grâce à leurs singularités littéraires qu'à cause de la composante polémique que certains contemporains ont bien voulu leur attribuer.

Comme nous l'avons déjà vu, dans sa recherche sur la querelle des *Iuvenilia*, Alexandre Machard s'efforce en effet de rassembler un grand nombre d'attaques dirigées contre Bèze¹⁶⁴. De fait, ses détracteurs semblent propager la rumeur selon laquelle l'auteur aurait enlevé une Parisienne mariée, l'assimilant dès 1556 à la Candide des *Poemata*¹⁶⁵. Toutefois, depuis l'étude du manuscrit d'Orléans découvert en 1944, datant au plus tôt de 1537¹⁶⁶, on sait que la figure poétique de Candide existait bien avant la rencontre avec Claudine Denosse, l'épouse véritable de Bèze qui le suit à Genève en 1548, après la parution des *Poemata*. Néanmoins, l'identification de Candide paraît avoir fait couler assez d'encre, au XVI^e siècle, pour qu'elle soit éliminée des rééditions des *Poemata* dès 1569, autant des épigrammes que des élégies, dont la moitié s'adressent à l'amante. Par conséquent, il semble approprié de l'envisager uniquement comme figure littéraire, à plus forte raison parce que Bèze semble s'être tout simplement créé sa propre Lesbie, en bon imitateur de Catulle, s'affiliant ainsi à toute une tradition de poésie amoureuse¹⁶⁷.

Dans une analyse des plus pertinentes, Annick MacAskill montre précisément quels aspects de la relation poétique Catulle/Lesbie sont imités par Bèze pour construire sa propre relation fictive avec Candide. Plus qu'une simple imitation, il apparaît qu'il s'éloigne, dans ses épigrammes amoureuses, de la composante érotique pour privilégier d'autres éléments¹⁶⁸. Cependant, il faut encore souligner que la caractérisation de Candide n'est pas strictement

¹⁶³ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien, op. cit.*, p. 15.

¹⁶⁴ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia, op. cit.*, pp. XVII ss. Cf. *supra*, § I.3.

¹⁶⁵ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien, op. cit.*, p. 33.

¹⁶⁶ MEYLAN, H., F. AUBERT, F. et BOUSSARD, J., « Un premier recueil de poésies latines de Théodore de Bèze », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 15, n° 2, 1953, p. 165.

¹⁶⁷ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*: The Beloved as Aesthetic Ideal in Catullus and Beza », in *International Journal of the Classical Tradition*, n° 24, 2017, p. 67.

¹⁶⁸ *Ibid.* Cf. *infra*, § IV.3.3 et IV.3.4.

catullienne, puisqu'elle fait intervenir des motifs élégiaques. Philip Ford, quant à lui, montre un certain effacement de l'érotisme ou de l'obscénité chez les autres poètes de la Renaissance, tout en établissant une typologie des principaux éléments inspirés de Catulle¹⁶⁹. Ces deux approches tendent à rattacher les poèmes à Candide à la tradition néo-catullienne tout en montrant l'originalité de Bèze.

Il s'agira donc ici d'évoquer les thématiques majeures du corpus à Candide, en démontrant, en préambule, une certaine unité narrative (§ IV.1), puis en traitant quelques sujets typiquement élégiaques, à l'œuvre dans ces poèmes amoureux (§ IV.2). Enfin, après une réflexion sur le choix du nom de l'amante, il sera question des différentes modalités d'adresse à cette *figura* poétique (§ IV.3). On entend également nourrir l'analyse de nombreux exemples issus des *Epigrammata*, ainsi que des auteurs classiques de poésie amoureuse (Catulle, Ovide, Tibulle, Propertius) et de deux des poètes néo-latins les plus influents à l'époque de Bèze, Jean Second et Jean Salmon Macrin, tous deux auteurs de poésie d'amour.

IV.1 Unité narrative du corpus à Candide

Tout comme les poèmes catulliens à Lesbie, le corpus des épigrammes de Bèze adressées à Candide peut faire l'objet d'une réflexion narrative. Cette approche est suggérée par un point commun dans la construction du recueil. En effet, dans les deux œuvres, les poèmes amoureux sont disséminés aléatoirement parmi d'autres thématiques, tout en évoquant divers états émotionnels qui semblent développer les aléas de la relation amoureuse¹⁷⁰. Dans les poèmes de Catulle concernant Lesbie, Léon Catin lit trois situations principales, qui rythment la relation amoureuse : une phase heureuse, une période de résignation devant l'infidélité de l'amante, puis la révolte qui précède la rupture¹⁷¹. Ces parties s'articulent autour de pivots plus ou moins clairs, qui correspondraient au début de la relation (poèmes 2 et 3), aux premières infidélités de Lesbie (poème 68), puis à l'évocation de

¹⁶⁹ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*

¹⁷⁰ Toutefois, l'ordre des poèmes ne dépend pas forcément d'une volonté de l'auteur, notamment en ce qui concerne Catulle.

¹⁷¹ CATIN, L., « Le Roman de Catulle », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*, n° 11, 1952, p. 33. Naturellement, la question des aspects narratifs et biographiques de l'œuvre catullienne est très discutée, mais ne peut faire ici l'objet d'un plus ample développement. Pour le même type d'approche de l'œuvre de Catulle, cf. FRY, C., « Esthétique de la complexité informationnelle : du moineau de Lesbie aux baisers de Catulle (Catulle 2 ; 3 ; 5 ; 7) », in *Latomus*, t. 63, fasc. 4, oct.-déc. 2004, pp. 841-856. Fry propose notamment une structure narrative des 8 poèmes à Lesbie qui figurent dans la première partie du recueil catullien (poèmes 1 à 60).

la colère envers l'amante (poème 85)¹⁷². Cette narration n'est cependant que partiellement linéaire, comme le montre, au poème 8, l'évocation précoce de la rupture avec Lesbie. On ne peut donc pas parler d'une réelle chronologie dans le cas de Catulle, même si dans l'ensemble, les étapes émotionnelles renvoient à celles de la relation fictionnelle et contribuent ainsi à l'unité de ces poèmes au sein du recueil, qu'un·e lecteur·trice peut ressentir comme une sorte d'histoire.

De façon assez similaire, les *Épithalames* de Macrin, dont la composante biographique est certes bien plus évidente que chez Catulle, présentent également plusieurs étapes de la relation avec Gélonis. Comme cette dernière figure poétique s'inspire de l'épouse de Macrin, Guillonne Boursault, le troisième poème fait déjà état de la demande en mariage. Par ailleurs, la relation représentée est beaucoup plus stable que celle de Catulle et de Lesbie, hormis quelques rares épisodes de jalousie et de doutes (*Épith.* 11 et 25)¹⁷³. La progression de la relation conjugale s'altère quelque peu lors de la nuit de noces, développée dans le poème 10. Dès lors, les époux sont le plus souvent tenus éloignés par le travail du poète (*Épith.* 11, 12, 13, 15, 16), et c'est l'évocation de l'accouchement qui marque le dernier épisode (*Épith.* 23). Comme chez Catulle, ces jalons esquissent donc une certaine logique temporelle.

Dans le corpus à Candide des *Epigrammata* de Bèze, on remarque une certaine construction qui justifie la considération de ces poèmes comme groupe indépendant au sein du recueil¹⁷⁴. Trois mouvements assez différents se distinguent en effet dans l'enchaînement des épigrammes. Dans un premier temps, trois poèmes en hendécasyllabes, éloignés les uns des autres, évoquent l'amante de manière assez abstraite, à savoir en songe (XIX), en portrait (XXIX) ou en parlant des vers que le poète s'apprête à lui envoyer (XL). Candide occupe alors une place discrète parmi les poèmes. S'ensuit un espace conséquent de 26 poèmes, sans rapport avec l'amante, avant que le corpus ne s'intensifie jusqu'à la fin du recueil. Dans un deuxième groupe de poèmes apparaissent de petites grivoiseries (LXVII et LXVIII) ou un érotisme plus marqué (LXX et LXXI). Ces poèmes sont composés d'hendécasyllabes, à l'exception de l'épigramme LXVIII, dont les distiques élégiaques comparent l'arc de Cupidon au sourcil de l'amante. La dernière partie, composée de 9 poèmes, dont 7 en distiques élégiaques, évoque un amour plus chaste et idéalisé (LXXVI, LXXVIII, LXXX). Par ailleurs, un point de rupture se situe au poème LXXXI, à partir duquel l'accent est mis sur l'éloignement spatial entre les amants (LXXXI, LXXXII, LXXXIV, LXXXV, XC). Ces trois

¹⁷² CATIN, L., « Le Roman de Catulle », *art. cit.*, pp. 34-43.

¹⁷³ FORD, P., « Jean Salmon Macrin's *Epithalamiorum Liber...* », *op. cit.*, p. 67.

¹⁷⁴ Cf. *infra*, § VI, E.

temps assez marqués sont toutefois systématiquement entrecoupés de poèmes aux sujets apparemment étrangers à cette trame. Ainsi, la deuxième phase, grivoise et érotique, est précédée d'une adresse purement élégiaque (LXVI) et suivie de l'adresse au pied de Candide, à rapprocher du motif de l'*exclusus amator* (LXXIII)¹⁷⁵. Les poèmes plus chastes en distiques élégiaques sont, quant à eux, compris entre une pièce en hendécasyllabes (LXXVI) et le *basium* en hexamètres dactyliques et dimètres iambiques (LXXXIX). Comme pour conclure le corpus, les deux dernières épigrammes semblent enfin, pour ainsi dire, évincer Candide, en revenant à la légèreté de l'hendécasyllabe : au terme d'une hésitation entre l'amante et son ami Audebert (XC), c'est finalement ce dernier que le poète-amant choisit de visiter ; puis, dans le dernier poème à Candide (XCV), celle-ci n'est pas nommée et n'apparaît vraiment qu'à travers l'adjectif *candidula* (v. 10), alors que le Zéphyr est mis en garde contre ses cheveux, comparés à des filets tendus par Cupidon. Ces quelques poèmes, qui n'intègrent pas les trois temps principaux de cette trame, semblent donc arrangés comme autant de séparations entre eux, de manière à structurer le corpus.

Si les épigrammes donnent parfois l'impression d'être simplement dispersées et désordonnées, l'observation narrative du corpus à Candide montre bien que de forts liens, et même une certaine logique temporelle, unissent néanmoins les épigrammes amoureuses entre elles. Ainsi, les différents temps de la relation amoureuse apparaissent de façon complexe et discontinue chez Catulle, de manière plus suivie et autobiographique chez Macrin. Concernant le corpus de poèmes à Candide, on souligne en particulier l'apparente chronologie de la relation, articulée autour de son départ, qui marque une évolution thématique aussi bien que métrique. Le corpus ne présente pas de narration à proprement parler, mais semble refléter la sensation de logique narrative qu'on peut tirer des poèmes à Lesbie, malgré une chronologie imparfaite. Bèze mobilise certainement ce type de logique en ordonnant ses poèmes à Candide.

¹⁷⁵ Cf. *infra*, § IV.2.1.

IV.2 Éléments élégiaques : usages classiques et néo-latins

Les thématiques des *Epigrammata* se rapprochent notamment de celles de Catulle par un important registre amoureux. De fait, l'épigramme amoureuse est certainement la plus exploitée à la Renaissance¹⁷⁶, et il est d'ailleurs parfois difficile de la différencier de l'élégie¹⁷⁷. Quoique Bèze prétende imiter Catulle dans ses épigrammes et Ovide dans ses élégies, il apparaît donc rapidement qu'une telle séparation n'est pas aussi stricte qu'annoncée. Ainsi, dans les épigrammes à Candide se retrouvent par exemple quelques *topoi* généralement associés à la poésie élégiaque, dont il sera brièvement question ici, afin de souligner quelques similitudes avec ce genre poétique.

IV.2.1 Renversements originaux du motif de l'*exclusus amator*

Le motif de l'*exclusus amator* décline la plainte de l'homme épris, parfois confondu avec le poète, devant la porte close qui le sépare de son amante. La scène, qui se déroule souvent de nuit ou dans des conditions climatiques difficiles¹⁷⁸, prend parfois les dimensions d'un véritable chant (*παρακλαυσίθρον*), dans lequel l'*exclusus amator* implore directement la porte de s'ouvrir¹⁷⁹. Cette situation topique, déjà identifiable dans les épigrammes de l'*Anthologie Grecque*¹⁸⁰ et mentionnée dans le *Banquet* de Platon¹⁸¹, s'adapte à plusieurs genres, en passant ensuite chez Plaute (*Curc.*, vv. 147-155.) et Térence (*Eun.* I, sc. 1.), puis aux poètes élégiaques romains¹⁸². Parmi ceux-ci, on retient notamment les versions variées d'Ovide (*Am.* I, 6), de Tibulle (I, 2, vv. 1-44), de Propertius (I, 16, vv. 17-44), d'Horace (*O.* I, 25 ; III, 10) et, sur un mode parodique, de Catulle (67), par ailleurs habitué des adresses à un objet¹⁸³.

¹⁷⁶ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, *op. cit.*, p. 375. Cf. également HOUGHTON, L., « Renaissance Latin Love Elegy », in THORSEN, T. (éd.), *The Cambridge Companion to Latin Love Elegy*, Cambridge : Cambridge University Press, 2013, pp. 290-305.

¹⁷⁷ ENENKEL, K. A. E., « The Neo-latin Epigram... », *op. cit.*, p. 11.

¹⁷⁸ WINSOR LEACH, E., « Rome's Elegiac Cartography: The View from the *Via Sacra* », in GOLD, B. K. (éd.), *A Companion To Roman Love Elegy*, *op. cit.*, p. 146.

¹⁷⁹ MEEREN, S. V. d., « Le thème de l'*exclusus amator* dans la satire philosophique : variété des réemplois et des stratégies argumentatives », in FONTANIER, J. (éd.), *Amor Romanus – Amours romaines : Études et anthologie*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 237.

¹⁸⁰ Cf. par exemple V, 23 ; V, 145 ; V, 164 ; V, 191 ; VI, 71.

¹⁸¹ 183a.

¹⁸² COPLEY, F. O., *Exclusus amator*, Chico : Scholars Press, 1981 (¹1956), p. 28.

¹⁸³ Cf. les poèmes 4 (à un bateau) et 17 (à un pont).

Ce thème trouve un écho particulier chez Bèze dans l'épigramme LXX de Bèze, adressé à l'agrafe de Candide (*Ad Fibulam Candidae*) :

| | | |
|----|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1 | Quaeso fibulula illa, fibula illa, Quae pectus dominae meae coerces, Quae sinum niveum, measque flammis, Illos quae globulos duos rubentes | S'il te plaît, agrafette, agrafe Qui enserre la poitrine de ma maîtresse, Qui, à son sein neigeux et à mes flammes, Qui, à ces deux petits boutons rougis |
| 5 | Intra caeca iubes manere claustra, Quaeso fibula, ne mihi misello, Istis ne miseris meis ocellis Thesaurum hunc niveum invidere pergas : | Ordonne de demeurer dans un enclos secret, S'il te plaît, agrafe, de moi, pauvre misérable, De mes pauvres œilleux, Cesse de garder jalousement ce trésor neigeux. |
| 10 | Nam quid commeruisse, quid patrasse Pectus hoc niveum, sinusque candens, Dignum carcere, vinculisque possit ? | Car qu'a pu faire, qu'a pu perpétrer Cette poitrine neigeuse, ce sein blanc, Qui soit digne de la prison, et des chaînes ? |

Le poète, d'un ton affectueux (*Quaeso fibulula illa, fibula illa*, v. 1), supplie l'agrafe de lui permettre l'accès aux attributs de Candide, l'objet assumant en fait le rôle de la porte fermée ou d'obstacle (*carcere, vinculisque*, v. 11) qui sépare les deux amants. La plainte se solde par une imprécation, puisque le poète insatisfait finit même par la menacer :

| | | |
|----|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 30 | Tunc tu, fibulula illa, fibula illa, Quae pectus dominae meae tegebas, Ipsis sordida sordibus tegeris. | Alors toi, agrafette, agrafe Qui recouvres la poitrine de ma maîtresse, Toi, jalouse ordure, les ordures te recouvriront. |
|----|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Chez les auteurs classiques, il n'est pas rare que l'amant, déçu, finisse par maudire la porte close ou, comme chez Ovide (*Am. I, 6, vv. 61-64*), un portier intraitable¹⁸⁴ :

| | | |
|----|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 61 | Omnia consumpsi, nec te precibusque minisque Movimus, o foribus durior ipse tuis. Non te formosae decuit servare puellae Limina : sollicito carcere dignus eras. | J'ai tout essayé, mais ni prières ni menaces Ne t'ont ému, homme plus dur que ta porte. Tu n'étais pas digne de garder la porte d'une Belle demoiselle, mais plutôt d'une âpre prison. |
|----|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

On note que cette même qualité de **dureté infranchissable** que déplore l'amant, comme marqueur topique, se retrouve également chez Properce (*I, 16, vv. 17-19*)¹⁸⁵ :

| | | |
|----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 17 | Ianua vel domina penitus crudelior ipsa, Quid mihi tam duris clausa taces foribus ? Cur numquam reserata meos admittis amores, | Porte, bien plus cruelle que ma maîtresse, Pourquoi te taire, fermée, avec tes durs battants ? Pourquoi, béante, n'admettre jamais mon amour, |
|----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Par ailleurs, le motif de l'*exclusus amator* découle vraisemblablement¹⁸⁶, chez les auteurs classiques élégiaques, d'une métaphore sexuelle¹⁸⁶, bien qu'ils ne l'explicitent pas nécessairement. Chez Bèze, il sert plutôt ici de prétexte à l'évocation érotique des parties du

¹⁸⁴ OVIDE, *Amores. Medicamina faciei femineae. Ars amatoria. Remedia amoris*, éd. par KENNEY, E. J., Oxford : Clarendon Press : 1994, p. 15. Traduction *ad hoc*.

¹⁸⁵ PROPERCE, *Elegiarum Libri IV*, éd. par FEDELI, P., Stuttgart : G.B. Teubner, 1984, p. 34. Traduction *ad hoc*.

¹⁸⁶ KATZ, V., « Translating Roman Elegy », in GOLD, B. K. (éd.), *A Companion To Roman Love Elegy, op. cit.*, p. 245.

corps de l'amante, coincées derrière l'agrafe (*pectus*, vv. 2 et 10 ; *sinus*, vv. 3 et 10 ; *globuli*, vv. 4 et 13). Au demeurant, le rôle d'obstacle et la caractérisation péjorative qui incombent respectivement aux portes et à l'agrafe tissent un lien remarquable entre le *topos* antique et le poème de Bèze.

De façon plus singulière, on peut trouver une scène d'*exclusus amator* dans l'épigramme LXXIII, *Ad pedem Candidae*, que Summers rapproche même de l'« esprit carnavalesque » selon Bakhtine¹⁸⁷, à cause de l'importance accordée à une partie du corps d'apparence si triviale. L'acmé de cette épigramme réside dans son trait final, avec un jeu de mot assez convenu entre le pied de Candide et le pied d'un vers :

| | |
|---------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------|
| Sin minus, (nec enim genus relictum Vindictae est aliud) tibi nec unum | Sans quoi (car il ne me reste aucun autre Outil de vengeance), pour toi, mes Camènes |
| 35 Pedem , o pes , dederint meae Camoenae. | Ne donneront pas même un piéd , ô piéd . |

Dans ce vers conclusif, l'amant est donc frustré, et menace le pied de ne plus lui écrire un seul poème. Une telle adresse à un pied est assez surprenante et ne semble pas trouver d'équivalent dans d'autres poèmes, du moins en reprenant le motif d'*exclusus amator*. MacAskill suggère une possible allusion au poème 68 de Catulle, où l'on trouve « *quo mea se molli candida diva pedelintulit* »¹⁸⁸. En fait, un certain décalage vient de la personnification de ce membre inhabituel de l'amante, alors que d'autres attraits seraient certainement plus attendus. Le pied apparaît comme détaché du corps, et c'est précisément en le désignant comme obstacle à l'*exclusus amator* que Bèze lui confère une volonté propre, à savoir la décision d'éloigner Candide ou non (*ex arbitrio quiescit illa / ex arbitrio movebit illa*, vv. 3-4), à la manière d'une porte. Ainsi, le schéma de l'épigramme est typique du motif, puisque l'apostrophe au pied est d'abord particulièrement caressante :

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| O pes candida Candidae, o tenelle Mi pes, dic mihi, o tenelle mi pes, 10 Qui meam mihi Candidam adferebas, Cur meam mihi Candidam abstulisti ? At saltem decuit profectionem Nuntiare mihi, [...] | Ô pied candida de Candide, ô mon tendrelet Pied, dis-moi, ô mon tendrelet pied Qui m'apportais ma Candide, Pourquoi m'enlever ma Candide ? Au moins, ton départ, tu aurais dû Me l'annoncer, [...] |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

... puis agressive, comme on l'a vu dans les exemples précédents :

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| O fur pessime, quid tibi imprecabor ? An nodosa tibi ut podagra cunctos Vexet articulos ? an ut molestus | Ô, le pire des voleurs, quel mal ne te souhaiterai-je ? Que la goutte noueuse tourmente Toutes tes articulations ? Qu'une vilaine |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

¹⁸⁷ Le concept de « renversement carnavalesque » repose notamment sur une inversion de toute hiérarchie, sociale mais aussi littéraire. Cf. SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 408, ainsi que BAKHTINE, M. M., *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris : Gallimard, 1978 (1956).

¹⁸⁸ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae...* », *art. cit.*, p. 70.

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>20 Sic scrupus premat, ut libido nunquam Ulla te capiat profectionis ? At dolere nequis, sceleste, solus :</p> | <p>Pierre t'écorce, si bien que jamais Aucune envie de partir ne te reprenne ? Mais tu ne peux pas souffrir, criminel, tout seul.</p> |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Ici, le pied est finalement, pour ainsi dire, rattaché au corps, par cette précision que le blesser physiquement reviendrait à blesser Candide.

L'adaptation de l'*exclusus amator* par Bèze suit donc des modalités tout à fait particulières. Le rôle de la porte close est imputé tantôt à une agrafe, en rappelant des modèles élégiaques, tantôt au pied de l'amante elle-même, situation qu'il est permis d'interpréter de façon relativement cocasse et subtile. Par ailleurs, Summers remarque que les auteurs néo-latins s'adressent régulièrement à des parties du corps surprenantes, et mentionne un poème de Jean Bonnefons, imitateur des *Basia* de Jean Second¹⁸⁹. Le sixième *basium* de son recueil, *Pancharis* (1587), débute en effet par l'adresse « *O Dens improbe, dire, ter sceleste* »¹⁹⁰. En l'occurrence, malgré l'imprécation à un élément corporel assez incongru, le poème de Bonnefons ne propose pas une scène d'*exclusus amator*¹⁹¹. L'épigramme LXXIII de Bèze est donc un exemple très original d'amalgame d'un *topos* antique et d'habitudes plus contemporaines, telles que les adresses à des membres étonnants ou un certain renversement parodique.

Notons enfin que la composante élégiaque du motif n'exclut pas ce genre de renversements, à plus forte raison car il apparaît dans plusieurs genres littéraires. Dans le poème 67 de Catulle, par exemple, une porte s'apprête à raconter au poète la débauche de la femme qu'elle garde. Outre le comique du récit qui s'ensuit, l'on ne peut s'empêcher de lire ces vers de manière décalée et méta-poétique, transmise par prosopopée, comme si la porte avait conscience d'appartenir à un motif littéraire¹⁹² :

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>12 Verum istis populis ianua quidque facit, Qui, quacunque aliquid reperitur non bene factum, Ad me omnes clamant : « ianua, culpa tua est ».</p> | <p>Mais pour ces gens-là, c'est toujours la porte qui est cause de tout ; dès qu'on s'aperçoit quelque part de quelque méfait, tous me crient : « Porte, c'est ta faute ».</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

¹⁸⁹ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 408.

¹⁹⁰ BONNEFONS, J., *La Pancharis. Avec les Imitations Françaises de Gilles Durant*, trad. par BLANCHEMAIN, P., Paris : Isidore Liseux, 1878, p. 25.

¹⁹¹ En revanche, tout comme dans l'épigramme LXX de Bèze, Bonnefons préfère insister sur l'énumération des attraits de son amante Pancharis.

¹⁹² CATULLE, *Poésies*, établi et trad. par LAFAYE, G., Paris : Les Belles Lettres, 2019 (¹1996), pp. 144-145.

IV.2.2 Métaphores de chaleur

Comme autre *topos* très répandu de la poésie d'amour, on relève également les images liées aux températures, plus particulièrement à la chaleur ou au feu. À cette métaphore, typique du langage amoureux depuis l'Antiquité, Pétrarque apporte une richesse nouvelle par un emploi très fréquent qui trouve un écho particulier à la Renaissance¹⁹³, peut-être à cause des théories médicales de cette époque¹⁹⁴. Le poète néerlandais Jacob Eyndius est même l'auteur d'un recueil de 55 épigrammes intitulé *Hydropyricon Liber* (1611), articulé uniquement autour de ce thème. De fait, si l'idée de transcrire les répercussions physiques des émotions par des images de température est un lieu commun, qu'on retrouve par exemple dans l'*Énéide*, lorsqu'Andromaque voit Énée avec stupéfaction (*calor ossa reliquit*, III, v. 308), l'image semble fortement liée au registre élégiaque. La chaleur ou le feu sont alors généralement associés au sentiment amoureux, comme chez Properce (*nimirum ueri dantur mihi signa caloris*, III, 8, v. 9) ou Ovide (*Vina parant animos faciuntque caloribus aptos*, A.A. I, 237)¹⁹⁵. Dans son cinquième *basium*, Jean Second use par exemple d'un lexique particulièrement développé pour filer une métaphore érotique très expressive¹⁹⁶ :

Flagrantem, nimio **vapore coctam**,
Coctam pectoris impotentis **aestu**,
15 Eludisque meas Naea **flammas**,
Flabro pectoris haurientis **aestum**,
O, jucunda mei **caloris** aura :

Brûlante, cuite par trop de **chaleur**,
Cuite par l'**ardeur** de ma poitrine éreintée,
Calme, Néère, mes **flammas**,
Par le souffle de ton cœur calmant mon **ardeur**,
Ô, air agréable à mes **chaleurs** :

Ces métaphores, qui prennent néanmoins des tours très variés chez les auteurs élégiaques comme néo-latins, sont aussi employées par Bèze et méritent d'être brièvement analysées.

L'épigramme LXVI de Bèze (*Ad Candidam*) est justement construite sur un jeu de contrastes entre chaleur et froideur, en corrélation avec la proximité et l'éloignement de Candide. Au premier distique, l'amant éprouve en effet une chaleur extrême à l'approche de son amante (*aestuo totus*, v. 1), avant de geler, au deuxième distique, lorsqu'il s'éloigne (*frigeo totus*, v. 3). L'idée est naturellement de comparer Candide au soleil (v. 5), lui octroyant ainsi le pouvoir de provoquer le bonheur amoureux de l'amant, figuré par la sensation de chaleur. L'assimilation de Candide au soleil n'est pas anodine, puisqu'en poésie,

¹⁹³ LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, *op. cit.*, p. 377.

¹⁹⁴ FORD, P., « Jean Salmon Macrin's *Epithalamiorum Liber* and the Joys of Conjugal Love », in SMET, I. d. et FORD, P. (éd.), *Eros et Priapus. Erotisme et obscénité dans la littérature néo-latine*, Genève : Droz, 1997, p. 70.

¹⁹⁵ On trouve aussi cette métaphore du feu comme passion amoureuse, par exemple dans les *Héroïdes* (XII, vv. 167-168 ; XVIII, vv. 88-89).

¹⁹⁶ SECOND, J., *Œuvres complètes. Tome I. Basiorum liber - Odarum liber*, éd. et trad. par GUILLOT, R., Paris : H. Champion/Genève : Slatkine, 2005, pp. 140-141. Traduction *ad hoc*.

l'adjectif *candidus* se réfère quelques fois à son éclat, comme chez Ovide (*M.* XV, 30 ; 194). Mais l'épigramme de Bèze rappelle également le fragment 31 de Sappho, traduit par Catulle dans son poème 51. Ce dernier envie quiconque pourrait supporter la présence de Lesbie sans en être, comme lui, complètement transi d'amour¹⁹⁷ :

Lingua sed torpet, tenuis sub artus
10 Flamma demanat, sonitu suopte
Tintinant aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

Ma langue se fige, dans mes membres coule
Un feu délicat, de leur propre bruit
Grésillent mes oreilles, mes deux yeux sont
Voilés par la nuit.

On retrouve ici l'idée que la proximité de l'amante provoque un feu, métaphore de l'amour, que le poète peine à supporter. L'emploi de l'image est différente chez Catulle, pour qui le mal-être s'étend à toutes les sensations (*lingua, sonitu, aures, lumina*)¹⁹⁸, alors que Bèze assimile les températures à des lieux. En effet, le chaud est comparé aux feux de l'Etna (v. 2) et le froid au sommet du Caucase (v. 4). Dans un usage légèrement différent, Jacob Eyndius mentionne lui aussi l'Etna et le Caucase dans l'épigramme 29 de son *Hydropyricon Liber*, mais le feu amoureux de l'amant (*flammis Aetnae*, v. 1) se heurte alors au froid refus de l'amante (*friges, ut saxa Promethei*, v. 7)¹⁹⁹. Ces ancrages géographiques sont évidemment empruntés au cadre référentiel antique : dans une élégie, le **Caucase** est ainsi mentionné par Propertius (I, 12, v. 17). S'il n'évoque pas la température comme chez Bèze, certains éléments rappellent le poème 51 de Catulle²⁰⁰ :

[...] num me deus obruit ? an quae
10 Lecta **Prometheis** dividit herba iugis ?
Non sum ego qui fueram : mutat via longa puellas.
Quantus in exiguo tempore fugit amor !
Nunc primum longas solus cognoscere noctes
Cogor et ipse meis auribus esse gravis.
15 Felix, qui potuit praesenti flere puellae
(Non nihil aspersis gaudet Amor lacrimis),
Aut si despectus potuit mutare calores
(Sunt quoque translato gaudia servitio).

[...] Est-ce qu'un dieu m'accable ? ou quelle herbe,
Cueillie sur les **cimes prométhéennes**, nous sépare ?
Je ne suis plus qui j'étais : un long chemin change les filles.
Qu'en peu de temps, l'amour s'évanouit !
Déjà, il me faut m'habituer à de longues nuits
Solitaires, et ma voix et pénible à mes oreilles.
Bienheureux qui peut pleurer en présence d'une fille
(Amour se réjouit que quelques larmes soient versées)
Si au moins le pauvre pouvait troquer ses feux
(On peut aussi se réjouir de varier sa servitude).

Il faut relever que, de manière paradoxale, le Caucase gelé est le théâtre du supplice de Prométhée, puni pour avoir dérobé le feu aux dieux. De plus, comme chez Catulle, les *calores* (v. 17) provoquées par l'amour sont à nouveau vécues par le poète de façon pénible,

¹⁹⁷ CATULLE, *Catulli Veronensis Liber, op. cit.*, p. 33. Traduction *ad hoc*.

¹⁹⁸ On retrouve ce bourdonnement d'oreilles dans l'ode de Macrin *Ad Gelonidem, de suo somnio* (II.18, vv. 1-2) : *Esse quid dicam sonitu quod aures / tinniunt nobis [...]*.

¹⁹⁹ EYNDIUS, J., *Hydropyricon Liber*, c. 29, retranscrit dans LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre...*, *op. cit.*, p. 406.

²⁰⁰ PROPERCE, *Elegiarum Libri IV, op. cit.*, pp. 25-26. Traduction *ad hoc*.

davantage que chez Bèze. Quant à l’Etna, il apparaît par exemple chez Ovide (*Rem.*, 491), à l’instar de Bèze, comme **hyperbole du désir amoureux**²⁰¹ :

| | | |
|-----|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 490 | [...] siquid Apollo Utile mortales perdocet ore meo, Quamvis infelix media torreberis Ætna , Frigidior glacie fac videare tuæ. | [...] si Apollon Enseigne aux mortels, par ma bouche, quelque chose d’utile, Même si tu es brûlé , malheureux, comme au cœur de l’Etna , Rends-toi plus froid que la glace aux yeux de ton amante. |
|-----|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Ovide met ici en relief le contraste entre bouillonnement amoureux intérieur (*torreberis*, v. 492) et mine impassible (*Frigidior glacie*, v. 493), qu’il conseille malicieusement à tout amant, par la comparaison avec les températures. Salmon Macrin, dans plusieurs de ses poèmes, fait lui-aussi référence aux feux de l’Etna²⁰², comme dans cet exemple où il s’adresse à son épouse Gélonis, qui hante ses nuits (*Ad Gelonidem*, IV, 26, vv. 17-20)²⁰³ :

| | | |
|----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 20 | Intemperatis uror, io, rogis, Et continenti pectus inaestuat Ardeore, nec tales Vesuvius, Sicelis aut vomit Ætna flammæ. | Ah, je brûle sur un bûcher incontrôlable, Et mon cœur se consume d’une incessante Ardeur, plus terrible que le Vésuve, Où que l’ Etna sicilien , vomissant leurs flammes. |
|----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Ces exemples illustrent bien que Bèze peut s’inspirer d’images et de références élégiaques classiques, tout en y appliquant un ton singulier. En l’occurrence, cette métaphore semble moins expressive et développée que ses modèles antiques et contemporains, à cause de la rigueur rhétorique du poème.

Contrairement au poème LXVI de Bèze, dans lequel Candide est assimilée au soleil, dans l’épigramme LXXXIII (*Ad eandem*), c’est l’éloignement de l’amante qui suscite une flamme, celle-ci représentant alors l’inspiration poétique qui en découle :

| | | |
|---|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 5 | Discessi quoties, caleam tunc pectore toto , Et numeris currant singula verba suis. Nimirum totos exposcis, Phoebe, poetas : Sed totum praesens me mea flamma tenet. | Chaque fois que je m’éloigne, je brûle alors de tout mon cœur , Et les mots accourent à leur place, l’un après l’autre. Tu réclames vraiment les poètes intégralement, Phébus. Mais si elle est là, c’est ma flamme qui m’accapare intégralement. |
|---|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

On voit bien que les métaphores basées sur la chaleur offrent de très nombreuses possibilités. L’analyse d’un lieu commun aux usages si variés peut donc servir d’angle intéressant pour comparer les poésies d’amour antiques et néo-latines. Ce motif poétique, déjà largement exploité par les auteurs élégiaques tels que Catulle, Ovide ou Propertius, est en effet repris à la Renaissance dans les modes les plus divers : érotisme très marqué chez Second, contexte de séparation chez Macrin. Comme preuve de la diversité d’application de ces métaphores, on relève également chez ce dernier un usage particulier du contraste entre chaud et froid,

²⁰¹ OVIDE, *Amores. Medicamina faciei femineae. Ars amatoria...*, op. cit., p. 247. Traduction *ad hoc*.

²⁰² Par exemple l’épithalame 15 (*Alae, ad imitationem Theocriti, ad Gelonidem*) ou l’ode I, 29 (*Ad Cupidinem*).

²⁰³ SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, op. cit., pp. 688-689. Traduction *ad hoc*.

lorsque le poète, malade, réclame son épouse afin que sa présence rafraîchisse et guérisse la chaleur de la fièvre (*Épith.* 16, *Ad eandem, Nunc artus calidos refrigeraret*, v. 14). L'épigramme LXVI de Bèze rappelle ses modèles élégiaques par l'influence de la présence de l'amante sur la température, ainsi que par les références géographiques en lien avec les métaphores de chaleur. On trouve cependant chez Second et Macrin des exemples bien plus développés que dans les *Epigrammata*. À ce titre, il conviendrait donc d'attribuer à Bèze une plus grande singularité dans sa variation de l'*exclusus amator*.

IV.2.3 Les *Poemata* entre érotisme et obscénité

On ne saurait faire complètement abstraction des critiques adressées aux *Epigrammata*, puisque, comme déjà évoqué, elles ont influencé la réception de l'œuvre et entraînent plusieurs rééditions. À ce sujet, l'examen consciencieux de Machard permet notamment de souligner la tendance la plus prononcée de ces accusations : celle de mœurs libertines de l'auteur, incompatibles avec la nouvelle exemplarité religieuse attendue de Bèze. Cet aspect est lié à la fois à l'identification de Candide à Claudine Denosse, qu'on croit déjà mariée²⁰⁴, mais aussi à l'obscénité que l'on impute aux poèmes, et donc au poète. Ainsi, par exemple, le luthérien Konrad Schlüsselburg :

« Ces plaisanteries cependant conviennent moins à des Théologiens fréquentant l'école de la piété qu'à d'effrontés prostitueurs, à d'obscènes bouffons, formés à l'école des courtisanes par Thaïs ou Candida la fugitive. C'est chez elles (il n'en faut pas douter) que Bèze est allé cueillir la fine fleur de ses élégances »²⁰⁵.

Il semble que l'obscénité (*spurciloquus*) et la figure de Candide soient confondues dans le même discours diffamatoire, visant directement la personne de Bèze. De manière objective, il convient donc ici de s'attarder brièvement sur la question de l'obscénité des *Epigrammata*, afin d'en tirer quelques constats plus précis.

Tout d'abord, une distinction relativement nette s'observe entre obscénité et érotisme, ne serait-ce qu'au niveau des genres poétiques en général. Dans la littérature antique, l'obscénité dépend avant tout de normes sociales, qui fluctuent naturellement selon les milieux et au fil du temps. Toutefois, le sexe est rarement intrinsèquement choquant et le caractère obscène d'un texte vient plutôt, en général, de la publicisation de ce domaine,

²⁰⁴ Cf. *supra*, § I.3.

²⁰⁵ *Haec tamen urbanitas, non Theologos in pietatis schola versantes, sed lenones effrontes et scurras spurciloquos in ludo meretricio a Thaïde vel Candida profuga eruditos decet. Unde haud dubie noster ille Beza flosculos suarum elegantiarum decerepsit. Theologiae Calvinistarum*, I, 1594, transcrit et traduit dans BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, *op. cit.*, p. XXIV.

normalement privé²⁰⁶. Ce procédé, fortement associé aux attaques personnelles, se présente par exemple dans les œuvres satiriques ou dans les épigrammes invectives, comme celles de Catulle et de Martial, qui ont pour but d’humilier leur cible.

Par ailleurs, les épigrammes amoureuses néo-latines, principalement inspirées du registre élégiaque, font parfois intervenir des éléments sensuels ou sexuels, sous la forme d’évocations et de scènes qu’on qualifie d’érotiques²⁰⁷. Sans proposer une définition trop complexe de ce dernier terme, on peut se contenter de caractériser précisément cet érotisme élégiaque par l’évocation marquée du corps de l’amante ou d’une scène intime, qui correspond habituellement à la stylisation du désir sexuel du poète-amant.

Chez Catulle, les invectives peuvent être virulentes et obscènes, mais très rares sont les épigrammes qui emploient de telles images à l’encontre de Lesbie, puisqu’on relève surtout le poème 58 (*Glubit magnanimi Remi nepotes*, v. 5), et éventuellement les poèmes 37 et 42. Il en va de même chez Jean Second, où l’érotisme des adresses à Néère²⁰⁸ ne semble pas coïncider avec un registre obscène. Seul le *basium* XIV expose assez explicitement une scène intime entre le poète-amant et Néère, mais sans employer le mode de l’invective²⁰⁹ :

| | | |
|---|---------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------|
| 6 | Ut, nervo toties rigens supino, Pertundam tunicas meas, tuasque, | Au point que, le membre dressé, bandant tellement Je perce mon vêtement, et le tien, |
|---|---------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------|

On note d’ailleurs la ressemblance au poème 32 de Catulle, une invitation à la douce Ipsithilla (*Pertundo tunicamque palliumque*, v. 11). On préfère voir dans ces poèmes un érotisme très explicite que de l’obscénité à proprement parler, bien que la limite soit ténue, car les poèmes n’impliquent aucune forme de violence ou d’humiliation. Quant aux *Épithalames* de Salmon Macrin, certains poèmes érotiques sont très expressifs, comme ceux qui évoquent la nuit de noce (*Épith.* 10) ou la baignade de Gélonis dans la nature, épiée par des satyres (*Épith.* 4), mais aucun n’est vraiment obscène.

Parmi les *Epigrammata* de Bèze, certaines pièces sont particulièrement érotiques, comme le poème LXXIV (*Ad quandam*), jeu érotique sur l’absence de *rimula* d’une jeune fille (v. 9)²¹⁰ ; le XCVII (*Comparatio amantis cum venatore*), qui compare l’acte sexuel à la chasse ; ou le XCVIII (*In nuptias Iani Garneri, et Margaretæ Uraniaæ*), dans lequel le

²⁰⁶ ORMAND, K., « Toward Iambic Obscenity », in DUTSCH, D. et SUTER, A. (éd.), *Ancient Obscenities. Their Nature and Use in the Ancient Greek and Roman Worlds*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2015, p. 44.

²⁰⁷ Cf. *infra*, § IV.3.2.

²⁰⁸ Cf. par exemple les *basia* V ou X.

²⁰⁹ SECOND, J., *Œuvres complètes. Tome I. Basiorum liber...*, *op. cit.*, pp. 182-183. Traduction *ad hoc*.

²¹⁰ Il s’agit peut-être d’une statue, en référence à la Galatée d’Ovide. Cf. SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 409.

physique de Marguerite est évoqué avec insistance (*genis rubellis*, v. 4 ; *blandulis ocellis*, v. 5 ; *vesculae papillae*, v. 6 ; *crispuli capilli*, v. 7 ; *labella bella*, v. 21 ; *lepidae puellae*, v. 23 ; *teretes papillas*, v. 24). D'autres épigrammes emploient un mode satirique ou grivois : les poèmes LXXV (*In Gelliam*) et LXXVII (*In Aulam*) reposent par exemple sur la même moquerie, puisque ces femmes remplacent les enfants qu'elles n'ont pas par de nombreux amants ; dans le poème LXXIX (*Ad Gillium*), un homme, fier de son amante facile, est ridiculisé car celle-ci est davantage intéressée par l'acte sexuel que par son amant (*Opus, non homines, amat puella*, v. 7). Si l'on peut voir dans ces épigrammes des allusions quelque peu grivoises, on constate également que leur nombre est presque insignifiant proportionnellement aux *Epigrammata*. Par ailleurs, leur ton reste plutôt léger et égrillard, et l'on est loin de l'agressivité et de la grossièreté parfois observables chez Catulle ou Martial.

Le corpus des poèmes à Candide ne comporte que quelques variations érotiques²¹¹. L'épigramme LXX (*Ad Fibulam Candidae*) joue bien sur le désir inassouvi de l'amant ; la description érotisante du corps de Candide s'applique aux symptômes de sa maladie dans l'épigramme LXXI (*Ad Candidam*), avec un lexique très catullien (*ocelli*, v. 1 ; *papillularum*, v. 6 ; *basia*, vv. 37 et 38 ; *labellis*, v. 37 ; *rubellis*, v. 38 ; *papillis*, v. 42 ; *Labellis, oculis, genis, papillis*, v.58). Toutefois, ces poèmes sont moins nombreux que ceux qui emploient un mode plus chaste²¹². Comme illustration de la faible composante érotique du corpus, on relève encore l'épigramme XIX (*De Candida*), dont les deux premiers vers rappellent un rêve érotique ovidien (*Am.*, I, 5). Toutefois, si le rêve d'Ovide expose un acte sexuel avec Corinne, celui de Bèze s'interrompt pour laisser la place à la frustration plaintive de l'amant.

Les seuls poèmes de ce petit corpus dans lesquels le poète se permet davantage de licence sont certainement les épigrammes LXVII (*De eadem*) et LXVIII (*De eadem*). Le premier repose sur le jeu de mots entre *corculum* (v. 3) et *mentula* (v. 5) – terme très fréquent chez Catulle, Martial ou Jean Second –, mais comme on le verra²¹³, c'est plutôt le trait d'esprit de Candide qui est souligné, et non son obscénité. En revanche, il faut relever la conclusion assez grivoise de l'épigramme suivante (LXVIII), où l'amant oppose le trait de Cupidon à celui du sourcil de Candide²¹⁴, puis à son propre pénis (*telum*)²¹⁵.

²¹¹ Cf. *infra*, § IV.3.2.

²¹² Cf. *infra*, § IV.3.3.

²¹³ Cf. *infra*, § IV.3.4.

²¹⁴ La comparaison est un lieu commun, on la retrouve par exemple chez Macrin (*Ode* II, 11, *Ad Gelonidem*, v. 14 : *supercilii nigrantis arcum*).

²¹⁵ Ce terme est fréquemment utilisé dans le sens de pénis, comme chez Martial (XI, 78, v.6).

Dans l'ensemble des adresses à Candide, les poèmes qui expriment un certain érotisme occupent donc une part assez modeste, du moins si l'on considère uniquement les épigrammes dans lesquelles l'amante apparaît textuellement par l'évocation de ses attributs (LXX, LXXI, LXXIII), celles qui mentionnent un baiser (LXXI, LXXXIX) ou, éventuellement, celles qui la comparent à Vénus (LXXVIII, LXXXII, LXXXIX). De ce point de vue, on suit MacAskill, en constatant que Bèze conserve assez peu de l'érotisme catullien²¹⁶.

Reste enfin l'épigramme XC (*Theodorus Beza, de sua in Candidam et Audebertum benevolentia*), qui a certainement provoqué le plus d'accusations, notamment d'homosexualité²¹⁷. En fait, il s'agit d'un jeu poétique, basé sur une rivalité fictive entre Candide et Germain Audebert, un ami intime du poète²¹⁸. Alors que ce dernier ne sait qui préférer, de sa *Candidula* (v. 6) ou de son *Audebertulo* (v. 7), il penche finalement pour son camarade (v. 30), car seule l'amante est consolable par un *basiolo imo* (v. 32). Que l'on accepte ou non une interprétation méta-poétique selon laquelle, en favorisant son camarade, Bèze exprimerait une préférence pour le domaine académique, devant sa production poétique²¹⁹, il convient surtout de souligner la particularité de cette comparaison, entre la figure fictive de Candide et le personnage bien réel d'Audebert. D'ailleurs, c'est peut-être cette comparaison qui a suggéré l'identification de Candide à Claudine Denosse, qui était en effet mariée à Bèze depuis 1548²²⁰. Quoiqu'il en soit, le recul historique nous permet de ne comprendre cette épigramme que comme une légère badinerie poétique.

Pour en revenir au modèle de Ford, qui propose différentes utilisations du matériau obscène et érotique chez les poètes néo-latins en Italie²²¹, on voit bien que les *Epigrammata* de Bèze n'ont rien de l'obscénité de Beccadelli, qui semble avoir atteint les limites de la grossièreté dans ses *Hermphroditus* (1425)²²². En réalité, le jeune Bèze explore en quelques occasions un certain érotisme dans ses adresses à Candide, selon un modèle catullien et élégiaque, ainsi que quelques invectives plus grivoises dans ses autres épigrammes, qu'on

²¹⁶ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*... », *art. cit.*, p. 65.

²¹⁷ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 425. Concernant les accusations d'homosexualité entre protestants et catholiques, cf. également SCHLEINER, W., « That Matter Which Ought Not To Be Heard Of: Homophobic Slurs in Renaissance Cultural Politics », in *Journal of Homosexuality*, n° 25, 1994, pp. 41-75.

²¹⁸ Né en 1518, Germain Audebert était juriste et intellectuel. Après ses études à Bologne auprès d'André Alciat, il semble avoir connu un certain succès politique en France, de même qu'en poésie. Cf. SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 427.

²¹⁹ Cf. *infra*, § IV.3.4.

²²⁰ Cf. *supra*, § I.3.

²²¹ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, pp. 59-65. Cf. *supra*, § III.1.

²²² PARKER, H. N., « Renaissance Latin Elegy », in GOLD, B. K. (éd.), *A Companion To Roman Love Elegy*, *op. cit.*, p. 478.

hésite à qualifier d'obscènes, puisqu'elles relèvent davantage du trait d'esprit que de l'humiliation ou de la simple grossièreté. Par conséquent, on associerait plutôt les *Epigrammata* au modèle *medium* de Ford, en raison de l'aspect ludique, tout au plus grivois, que revêtent les rares obscénités du recueil²²³.

IV.3 Caractérisations de Candide

Pour construire son amante fictive, Bèze accumule différents procédés. Le cas de Candide montre bien qu'au lieu de chercher la cohérence d'un personnage réaliste, son évocation, élaborée autour de diverses qualités idéalisées, sert plutôt de prétexte, pour le poète, à l'exploration d'une certaine variété de tonalités, favorisée, d'ailleurs, par la forme et le genre épigrammatiques. Ainsi, la représentation de Candide dans les épigrammes de Bèze évolue au gré des poèmes et exige une analyse plus attentive que celle de MacAskill qui, bien qu'elle propose assez légitimement de la considérer comme compromis entre une Lesbie moins érotisée et la Corinne d'Ovide²²⁴, conclut un peu trop rapidement à l'innocence des poèmes à Candide²²⁵. Les inspirations catulliennes et ovidiennes sont évidentes, et apparaissent même explicitement dans le poème LXIX (*Ad Cloridem, cum falso nunciatum esset Macutum Pomponium in Alpibus occubuisse*, vv. 2-4). L'érotisme et même la grivoiserie sont toutefois bien présents et méritent d'être analysés. Pour ce faire, la présente analyse distingue particulièrement chez Candide trois figures assez distinctes, selon les variations de sa caractérisation, qui correspondent aussi aux contextes et aux tons généraux des poèmes. Outre cette caractérisation plus détaillée de l'amante, il convient de la confronter ponctuellement aux poèmes de Catulle, d'Ovide, de Second et de Macrin, afin d'y trouver d'autres inspirations de Bèze.

IV.3.1 Le choix du nom : l'adjectif *candidus* chez les modèles de Bèze

Puisque Candide est le dénominateur commun de ce petit corpus, il convient d'apporter, pour soutenir l'analyse et comme clé de lecture originale, quelques réflexions quant au choix de ce nom. Certainement marqués par Pétrarque, les poètes d'amour de la Renaissance avaient pour habitude de nommer leur amante à l'imitation des poètes classiques. Ainsi la Délie de Maurice Scève, la Néère de Marulle et de Second, l'Olive de Joachim Du

²²³ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*, p. 65.

²²⁴ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae...* », *art. cit.*, p. 67.

²²⁵ *Ibid.*, p. 62.

Bellay, la Cassandre de Ronsard, la Sidéris de Jean-Antoine de Baïf. Or, il n'est plus à prouver que Catulle avait choisi le prénom de Lesbie en référence à Sappho de Lesbos, de qui il s'inspire énormément. Il en va de même pour Ovide – poète élégiaque de référence, y compris pour les élégies de Bèze²²⁶ –, dont la chère Corinne est certainement nommée d'après Corinne de Tanagra, ce qui constitue peut-être également un hommage à Catulle²²⁷. Quant à la Néère de Jean Second, qui a tant de succès lors de sa parution, elle a déjà été chantée par Marulle. Elle semble remonter à une figure mythologique à laquelle s'adressent plusieurs élégies de Lygdamus, alors attribuées à Tibulle²²⁸. De façon analogue, il est permis de supposer que Bèze ne choisit pas le prénom de son amante au hasard. De fait, avant d'être un nom²²⁹, *candidus* est l'adjectif relatif à l'éclat lumineux, à la couleur blanche, à la joie ou à l'innocence²³⁰. Par ailleurs, l'utilisation variée de cet adjectif chez les modèles de Bèze donne matière à interprétation. Il s'agit donc à présent d'effectuer une sorte de pointage chez les modèles les plus directs de Bèze, à savoir Catulle, Second, Macrin, Ovide et Martial, afin de repérer, si possible, une résonance particulière de l'adjectif *candidus* chez l'un ou l'autre des auteurs dont Bèze s'inspire dans ses épigrammes amoureuses.

Premièrement, le terme est employé par Catulle dans des contextes variés. Il est notamment lié à la maîtresse (68, v. 70 ; 35), aux jours lumineux passés avec elle (8), à l'amour ressenti pour elle (68, v. 134) ou encore à la pierre blanche dont il convient de marquer le jour d'une relation avec elle (68, v.150) ou son retour (107, où Lesbie est nommée). Rien d'étonnant, selon Summers qui montre bien que l'adjectif s'applique fréquemment à de belles femmes de classe supérieure chez les poètes latins, en accord avec le goût ancien pour la blancheur de la peau²³¹.

Il peut sembler plus intéressant que dans deux cas, l'adjectif paraisse s'opposer à une certaine sophistication. Au poème 39, il s'applique aux dents d'Egnatius, qui rit trop souvent et n'est par conséquent ni *elegantem*, ni *urbanum* (v. 8). L'adjectif ne prend dans ce cas que le sens de l'éclat aveuglant. Mais dans le poème 86, Quintia est *candida, longa/Recta* (vv. 1-2), et tout le monde l'admire, alors que le poète ne lui trouve ni la *venustas* ni le *sal* de Lesbie.

²²⁶ [...] ; in *elegiis autem Ovidium, cujus ingenii ubertate magis quam Tibulli munditie capiebar*. Cf. *supra*, § I.3. BÈZE, T. d., *Correspondance, t. X, op. cit.*, n° 673, p. 89.

²²⁷ GALAND-HALLYN, P., « Corinne et Sappho. *Elocutio* et *inuentio* dans les *Amours* et les *Héroïdes* d'Ovide », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*, n° 50, 1991, p. 345.

²²⁸ Le choix de ce nom pourrait d'ailleurs, lui aussi, faire l'objet d'un questionnement.

²²⁹ Sainte Candide est par exemple une martyre romaine du IV^e siècle. Parmi quelques homonymes, aucune ne semble cependant avoir un lien avec la poésie de Bèze.

²³⁰ GLARE, P. G. W., *Oxford Latin Dictionary*, Oxford : Clarendon Press, 1968, pp. 264-265.

²³¹ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 352.

Ces cas sont isolés et il faut, à ce stade, rappeler que l'idéal féminin de Catulle dépasse la beauté superficielle. Susan Ford Wiltshire, en proposant de résumer l'idéal féminin de Catulle sous le terme de *venustas*, y associe à la fois beauté, urbanité et esprit²³². De fait, Catulle associe également au terme une composante intellectuelle lorsqu'il conseille à ses convives de se munir d'une *candida puella* et de *sal* (13) ou lorsqu'il qualifie l'amante de Caecilius de *Musa doctior* (35, v. 17). En d'autres termes, si l'adjectif *candidus* est le plus souvent utilisé pour caractériser la beauté d'une amante, il s'insère tout de même généralement dans l'idéal féminin catullien, ce qui l'associe en général à une qualité d'esprit.

On peut enfin relever que l'adjectif décrit parfois la blancheur d'autres objets, qui sont plus ou moins liés à un contexte nuptial, puisque issus du poème 64. Toutefois, s'il s'agit bien de la blancheur du lit nuptial (v. 115), le terme se réfère aussi aux pieds de Thésée lavés par Ariane (v. 162), à la voile blanche de navire de Thésée (v. 235) et à la robe des Parques (v. 308). On considère donc qu'il n'implique pas ici le même sens que lorsqu'il est associé au registre de *venustas*.

L'adjectif est utilisé de façon différente chez Jean Second, où il décrit presque systématiquement les parties du corps de Néère, en accord avec l'érotisme constitutif des *Basia*. La blancheur de la peau est ainsi attribuée au cou (*Bas.* II, v. 7), aux épaules et au sein (*Bas.* X, v. 10), au visage de l'amante (*Bas.* XVIII, v. 2) ou à sa belle silhouette (*Ép.* XXII, v. 1). On relève, même si le terme n'est pas mentionné, que le *basium* XVII repose sur un jeu de couleurs, entre le visage *niveo candore* (v. 5) et l'*alba manus* (v. 6) de la jeune femme : si ses lèvres *ruborem* (v.11) embrassent quelqu'un d'autre que le poète, elles deviendront *pallidiora* (v. 14). Dans l'épigramme V, la beauté de la femme de Charinus est assimilée à la blancheur (*candidam*, v. 2 ; *lacteam*, v. 3), mais sur un mode ironique, car elle est en réalité très laide. Le terme est donc plus clairement lié à la beauté physique chez Second, et participe du registre assez érotique de ses *Basia*²³³.

Les *Épithalames* de Salmon Macrin, qu'il qualifie lui-même de *leves nugae* (*Épith.* I, v. 3), sont formellement assez proches des épigrammes de Bèze ou de Second. Son cas est intéressant en ce que certains de ses poèmes s'adressent à son épouse Gélonis. Le ton y est donc globalement celui d'un amour conjugal et vertueux, qu'on peut opposer à celui, plus érotique, de Jean Second. Gélonis est en effet une *probata coniux* (*Épith.* XI, v. 15) qui doit rester *fidam integramque* (v. 21) pour être appelée *deliciae meae* (v. 23). Il peut être intéressant de remarquer l'absence relative de l'adjectif *candidus* dans les *Épithalames*,

²³² FORD WILTSHIRE, S., « Catullus Venustus », in *The Classical World*, vol. 70, n° 5, 1977, p. 319.

²³³ GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second...*, op. cit., p. 148.

puisque parmi ses très rares occurrences, il ne s'applique qu'une seule fois à la beauté de Gélonis (*Épith.* VIII, v. 14). Cet élément tendrait à exclure le terme du registre plutôt conjugal de Macrin, davantage axé sur les vertus morales de son épouse. Cependant, pour plus rare, l'érotisme n'est pas complètement absent de ses poèmes. On relève par exemple l'ode IV, 4 (*Ad Gelonidem*), plus suggestive, où les attributs de Gélonis sont d'ailleurs décrits par l'adjectif *niveus* (v. 5).

Ovide est le principal modèle des élégies de Bèze – également adressées à Candide –, qu'il préfère largement à Tibulle²³⁴. Ces élégies sont d'ailleurs également supprimées des *Poemata* dès leur réédition de 1569. Malgré les différences formelles entre élégies et épigrammes de Bèze, l'inspiration ovidienne n'est pas totalement absente de la relation avec Candide²³⁵, c'est pourquoi il convient de l'inclure à la réflexion. Naturellement, le terme se réfère chez Ovide à la beauté de l'amante, désignant généralement son teint (*Am.* II, 4, v. 39 ; *A.A.* I, v. 723 ; *F.* III, v. 493). Or, il est très souvent impliqué dans des images ou des métaphores reposant sur un contraste de couleurs, notamment dans les *Métamorphoses*, œuvre dont le caractère visuel est notoire (*M.* X, v. 596 ; XI, v. 314). Dans de nombreux cas, le sens métaphorique que revêt la blancheur est donc lié à la chasteté, à l'innocence ou à la pureté. On relève par exemple la virginité d'Hippodamie (*Am.* I, 4, v. 7) ; la chasteté de Pénélope (*Am.* II, 18, v. 29) ; celle d'une amante, rêvée sous les traits d'une blanche génisse, qui se teinte de noir après l'adultère (*Am.* III, 5) ; ou encore, dans un registre non-élégiaque, le personnage du Corbeau, transformé de blanc en noir pour avoir fauté (*M.* II, v. 534). La blancheur peut donc impliquer une certaine valeur morale qui dépasse la simple beauté physique. Lors de son exil, c'est d'ailleurs cette valeur morale que sollicite le poète en demandant la bienveillance de ses lecteurs (*candido lector*, *Tr.* I, 11, v. 35) ou qu'il applique à sa propre innocence (*Tam felix utinam quam pectore candidus essem*, *Pont.* IV, 14, v. 43).

Enfin, hors d'un contexte de poésie d'amour, qu'elle soit purement érotique, conjugale ou plus complexe, on reconnaît aussi au terme *candidus* une certaine polysémie, qui souligne bien la pertinence du présent questionnement. Preuve en sont les significations très variées que l'adjectif acquiert dans la grande diversité thématique des épigrammes de Martial. De fait, il y est par exemple question de beauté féminine (*Ép.* VI, 13, v. 3), de pureté morale (*Ép.* IV, 13, v. 7) ou de la bienveillance du lecteur, encore une fois (*Ép.* VII, 99, v. 5 ; XIII, 2, v. 9). Mais dans un cas particulier, l'adjectif s'applique à Caecilius, mauvais poète qui devrait se préoccuper davantage de ses propres poèmes que de ceux des autres. Le personnage

²³⁴ Cf. *supra*, § I.3. BÈZE, T. d., *Correspondance*, t. X, *op. cit.*, n° 673, p. 89.

²³⁵ Cf. *supra*, § IV.2.

candidus fait ici preuve de simplicité d'esprit, car son innocence est accentuée jusqu'à devenir une nuisance. Par ailleurs, le pendant péjoratif de l'adjectif est encore illustré par un personnage nommé Candidus, dont Martial décrit le train de vie luxueux (*Ép.* II, 43 ; 26), alors qu'il se prétend l'ami de tout le monde. L'éclat de son faste est donc doublé d'une pauvreté morale. Ce sens péjoratif est cependant compris dans un contexte ironique et satirique qui le distingue de sa signification plus élégiaque chez Bèze et ses modèles.

Certes, l'adjectif *candidus* décrit toujours une beauté liée à la blancheur. Ce pourrait être pour Bèze la principale raison du choix du nom de Candide. Toutefois, les quelques exemples précédents illustrent une importante polysémie et une diversité d'usages et de sens chez les modèles de Bèze. Cette variété de possibilités est en relation directe avec les plusieurs facettes du personnage de Candide²³⁶. De fait, le terme peut désigner une beauté physique aussi bien que morale : la traduction de *Candida* en Candide, dans le présent travail, tente justement de rendre justice à cette polysémie, en englobant tous les usages qui en sont faits. Au fond, le seul inconvénient de cette traduction est de revêtir, en français, une signification péjorative de naïveté que ne possède jamais Candide dans les *Epigrammata*, non plus que dans les exemples précédents. Quoi qu'il en soit, l'adjectif *candidus*, tout à fait présent dans le vocabulaire des auteurs élégiaques et néo-latins, s'applique parfaitement aux registres poétiques que Bèze propose à son amante, tantôt érotique, comme chez Catulle ou Second, tantôt plus vertueux, comme chez Ovide.

IV.3.2 Candide érotique

Dans une première catégorie de caractérisation de Candide, l'amante est particulièrement érotisée, dans des poèmes où elle n'apparaît qu'à travers sa beauté et ses attributs physiques. C'est notamment le cas des épigrammes consécutives LXX (*Ad Fibulam Candidae*) et LXXI (*Ad Candidam*), où cette érotisation change de fonction. Dans le premier de ces poèmes, beaucoup de termes évoquent la poitrine blanche de Candide, enserrée par l'agrafe de son vêtement (*pectus dominae meae*, v. 2 ; *sinum niveum*, v. 3 ; *globulos duos rubentes*, v. 4 ; *Thesaurum niveum*, v. 8 ; *Pectus hoc niveum, sinusque candens*, v. 10 ; *illae/Mammae, isti globuli*, vv. 12-13 ; *innocentes/[...] mammae*, vv. 18-19 ; *pectus dominae*, v. 30). L'effet visuel provoqué par l'accumulation de ces attributs est accentuée par un rappel constant du contraste des couleurs, entre blanc et rouge (*rubentes*, v. 4 ; *nix*, v. 16). De plus, le

²³⁶ Cf. *infra*, § IV.2.2, 3 et 4.

désir charnel sous-jacent trouve explicitement la possibilité d'un accomplissement aux vers 25-27 :

- | | | |
|----|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 25 | Haec illa est Cytheraea, quae iubebit Thesaurum hunc oculis meis patere , Thesaurum hunc manibus meis patere , | C'est elle, Cythérée, qui ordonnera Que ce trésor à mes yeux s'ouvre , Que ce trésor à mes mains s'ouvre , |
|----|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Le poète formule, avec l'emphase créée par le parallélisme de ces deux vers (vv. 26-27), le désir de voir et de toucher la poitrine de son amante. Candide n'apparaît donc, dans cette épigramme, que comme objet du désir du poète-amant, à travers un érotisme que renforcent une composante visuelle (insistance sur les couleurs) et l'aveu de la réalisation souhaitée du désir (à la fois visuelle et tactile).

Le poème suivant (LXXI) s'adresse quant à lui à une Candide malade, fiévreuse, dont le poète espère le rétablissement. Le contexte de maladie est une situation assez courante en poésie d'amour²³⁷. Toutefois, l'épigramme comporte elle-aussi un lexique évoquant l'amante par les parties de son **corps**, tout en insistant sur les couleurs :

- | | | |
|----|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 5 | Ergo desinitis micare ocelli ? Ergo desinitis tumere, mammae ? Ista quis vetuit rubere labra ? Quis istas vetuit genas rubere ? Ubi illae faculae duae micantes ? Ille ubi tumor est papillarum ? Ubi purpura , quae genis sedebat ? Illa ubi rosa , quae labris nitebat ? Febris pessima, sanguisuga febris | Vous cessez donc de pétiller, œillets ? Vous cessez donc de gonfler, mamelons ? Qui a interdit de rougir à ces lèvres ? Qui, à ces joues , a interdit de rougir ? Où sont ces deux foyers pétillants ? Le relief de ces deux chers tétines , où est-il ? Où est la pourpre , qui habitait les joues ? Ce rose qui luisait aux lèvres , où est-il ? La vilaine fièvre, fièvre sangsue |
| 10 | Tibi haec, Candida, sustulit, mihi que : Sic ut, Candida quae prius fuisti, Iure Pallida debeas vocari. | T'en a privé, Candide, et moi aussi. Comme tu fus auparavant Candide , On pourrait bien t'appeler Pâle . |

Par contraste, après cette évocation des attributs colorés de Candide, les vers qui suivent s'adressent aux médecins et énumèrent de nombreux produits médicaux, notamment mentionnés par Pline l'Ancien (*Naturalis Historia*, volume VIII) et Pline le Jeune (*De Medicina*)²³⁸, sans aucune portée érotique. À la belle blancheur de peau du poème précédent se substitue donc la pâleur de la maladie, comme le souligne le parallélisme entre *Candida/Pallida* (vv. 11-12). De plus, le poète promet finalement aux médecins qu'en cas de guérison, ils auront comme récompense un accès **visuel et tactile** au corps de Candide :

- | | | |
|----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 45 | Vos primi tumidis manus papillis Admovebitis, huius ut tumoris Arte vestra, operaque restituti Ipsi commoda prima sentiatis. | Vous les premiers, sur ses seins gonflés, vous dirigerez Vos mains , pour que de ce gonflement, Rendu par votre art et votre travail, Vous perceviez les premiers profits. |
|----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

²³⁷ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, op. cit., p. 405.

²³⁸ *Ibid.*

Quod si forte **oculis** frui velitis,
Permitto id quoque : [...]

Si par hasard vos **yeux** veulent en profiter,
J'y consens aussi. [...]

Dans un contexte vraisemblablement médical, mais où s'entremêlent lexiques catulliens et pliniens, le corps de l'amante apparaît donc à nouveau comme sujet du désir érotique. D'objet interdit et fantasmé dans l'épigramme LXX, elle devient en effet souffrante et malade, sans cesser de susciter un désir sensuel, transcrit textuellement par plusieurs parties du corps et, comme finalité, par l'envie toujours projetée mais jamais réalisée de voir celles-ci et de les toucher. Quoi qu'il en soit, ces premières analyses nuancent quelque peu l'assertion de MacAskill selon laquelle Bèze écarte clairement l'érotisme qu'on trouve chez Catulle²³⁹.

On relève également que la couleur de peau des amantes est souvent constitutive de leur description physique, dans divers registres de poésie d'amour. C'est par exemple le cas du *basium* XVII de Jean Second, où le rôle érotique des couleurs ressemble à celui des épigrammes de Bèze. Néère y apparaît en effet à travers les parties de son corps, dont la blancheur est contrebalancée par la rougeur des lèvres (*rubent oscula*, v. 3 ; *facies niveo candore*, v. 5 ; *alba manus*, v. 6 ; *labris ruborem*, v. 11). Ces dernières risquent d'ailleurs de pâlir (*pallidiora meis genis*, v. 14). On constate donc chez Second un procédé érotisant assez semblable à celui de Bèze (LXX), mais où la blancheur est menacée par une pâleur malade.

Cette insistance topique sur les couleurs de peau est observable dès l'Antiquité. Avec un certain *pathos*, Macrin évoque lui-aussi la **pâleur**, symptomatique de l'amant éconduit et suppliant, dans son épithalame 19 (*Ad Glyceren*)²⁴⁰ :

17 **Pallor exsanguis** maciesque longis
Membra deformat tenuata curis,

La **pâleur exsanguie** et la maigreur déforment
Mes membres, amenuisés par de longues déceptions,

Par ailleurs, dans un passage, moins érotique que didactique, de son *Art d'aimer*, Ovide évoque les moyens physiques de plaire aux femmes. Le poète élégiaque souligne alors les enjeux liés à la blancheur et à la pâleur de peau (A.A. I, vv. 723-730)²⁴¹ :

725 Candidus in nauta turpis color : aequoris unda
Debet et a radiis sideris esse niger ;
Turpis et agricolae, qui vomere semper adunco
Et gravibus rastris sub Iove versat humum ;
Et tua, Palladiae petitur cui fama coronae,
Candida si fuerint corpora, turpis eris.
730 **Palleat omnis amans** : hic est color aptus amanti ;
Hoc decet, hoc multi **non valuisse** putant.

Un teint blanc ne va pas au marin : l'eau de mer
Et le soleil doivent hâler son visage.
Il ne va pas non plus au paysan qui toujours, de son soc recourbé
Et de son lourd râteau, remue la terre, au grand air.
Donc toi, qui réclames la couronne d'olivier,
Si ta peau était **blanche**, cela n'irait pas.
Que l'amant soit tout pâle : c'est la couleur de l'amant,
Elle te convient. Qu'elles croient toutes que tu es **souffrant** !

²³⁹ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*... », *art. cit.*, p. 63.

²⁴⁰ SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, *op. cit.*, p. 206. Traduction *ad hoc*.

²⁴¹ OVIDE, *Amores. Medicamina faciei femineae. Ars amatoria*..., *op. cit.*, p. 151. Traduction *ad hoc*.

Dans ce contexte de séduction s'opposent le teint *candidus*, clairement associé à la beauté féminine, et la pâleur, signe de mauvaise santé. Naturellement, le côté prétendument pédagogique de l'œuvre est en fait plutôt décalé, et l'amant est ici enjoint à s'en servir pour attendrir les femmes. Toutefois, la mention de cet élément dans l'*Art d'aimer* illustre bien qu'il s'agit d'un lieu commun de la poésie amoureuse, parfois appliqué à un contexte érotique, comme chez Bèze.

IV.3.3 Candide chaste

Une deuxième facette de Candide, plus fréquente, la montre sous un prisme plus vertueux. L'idéalisation de l'amante revêt alors un aspect assez probe, son physique n'est presque plus évoqué et ses qualités morales sont généralement liées à sa relation vertueuse avec le poète-amant. Ainsi, dans l'épigramme LXXVI (*Ad Candidam*), c'est le couple lui-même qui est idéalisé et présenté comme relation-type, fondamentalement **unie** contre d'éventuels détracteurs et soumise, comme tous les mortels, à la finitude humaine :

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Cum nos Candida mutuis favillis, Communique velut calore cocti, Vitam una peragamus innocentem, Ut cum turture, turturilla casto : 5 Qui fit innocuos ut hos amores Tot doli exagitent calumniarum ? Haec est scilicet omnibus statuta Lex mortalibus, ut <u>perenne nil sit</u> <u>Quod gratum</u> : [...]</p> | <p>Alors que nous, Candide, cuits par les mêmes braises, Ainsi que par un feu commun, Nous menons une seule vie innocente, Comme la tourterelle avec le chaste tourtereau, Qui voulut que ces amours inoffensives Souffrent autant d'accusations calomnieuses ? De fait, elle fut établie pour tous les mortels, La loi qui veut que <u>choses agréables ne soient pas</u> <u>Choses éternelles</u> [...]</p> |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Macrin caractérise son mariage de façon relativement similaire dans son ode III, 4 (*Ad Cupidinem*)²⁴² :

| | |
|------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------|
| <p>43 Mutuis saltem facias Gelonim Ignibus uri.</p> | <p>Fais au moins que Gélonis brûle Des mêmes feux.</p> |
|------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------|

Dans l'épigramme de Bèze, Candide est fondue dans l'unité du couple (*nos... mutuis*, v. 1 ; *Communique*, v. 2 ; *Vitam una peragamus innocentem*, v. 3), afin d'accentuer un amour vertueux (*innocentem*, v. 3 ; *turture casto*, v. 4) et résigné face au cycle de la vie (vv. 7-9). Par ailleurs, le début de cette épigramme ressemble énormément à celui du poème 5 de Catulle

²⁴² SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, op. cit., p. 514. Traduction *ad hoc*.

(*Ad Lesbiam*, vv. 1-6), où l'on retrouve l'injonction au couple d'ignorer ses adversaires médisants²⁴³ :

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Vivamus, mea Lesbia, atque amemus Rumoresque senum severiorum Omnes unius aestimemus assis ! Soles occidere et redire possunt : | Vivons, ma Lesbie, et aimons-nous ; À tous ces vieux austères grognons, N'accordons pas un centime ! Le soleil peut s'éteindre et renaître ; |
| 5 Nobis cum semel occidit brevis lux, Nox est perpetua una dormienda. | Nous, une fois éteinte notre brève flamme, Nous devons tous dormir une nuit éternelle. |

À l'instar de Catulle, Bèze fait finalement correspondre la fin de l'amour à la mort des amants²⁴⁴, pour encourager un amour d'autant plus intense :

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------|
| 17 Premetur, scio, flamma nostra, quid tum ? Tanto fervidior futurus ignis. | Elle s'éteindra, notre flamme, je le sais, et alors ? Son feu n'en sera que plus ardent. |
|--------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------|

Candide s'efface donc ici devant un projet poétique d'idéalisation de l'amour, c'est pourquoi elle n'est que peu caractérisée : la seule comparaison avec une tourterelle (*turturilla*, v. 4) n'est qu'une métaphore assez commune pour désigner une tendre aimée²⁴⁵.

L'épigramme LXXX de Bèze (*Ad Candidam*) ne se compose que de deux distiques élégiaques. Cette brièveté accentue, pour ainsi dire, la dichotomie poétique entre, d'une part, des **amours charnelles**, exprimées par l'érotisme des poèmes LXX et LXXI, et, d'autre part, l'idéalisation d'un amour chaste et vertueux au poème LXXVI :

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1 Formosas videam cum, Candida, saepe puellas , Saepe mea est , fateor, sollicitata Venus . Sed <u>tua</u> , vel peream, <u>castum me reddit imago</u> , Et quamvis cupiam , Candida, <u>nolo</u> tamen. | Souvent lorsque je vois , Candida, de belles filles , Souvent, je l'avoue, ma Vénus s'agite . Mais <u>ton image</u> , sur ma vie, <u>me rend chaste</u> . Et bien que je désire , Candida, pourtant <u>je ne veux pas</u> . |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Bèze oppose ainsi le désir charnel (*Venus*, v. 2 ; *cupiam*, v. 4) à une recherche de chasteté, et semble préférer cette sorte d'élévation amoureuse idéale (*castum*, v. 3 ; *nolo*, v. 4). L'adjectif *castum*, déjà rencontré au poème LXXVI (v. 4), est compris entre *tua* et *imago*, et cette position chiasmatique renforce peut-être l'idée que la pensée de Candide élève l'esprit du poète, le rend pur. Summers relève la composante théologique de cette opposition entre désir (involontaire) et volonté (activement appliquée à l'effet désiré)²⁴⁶, mais il semble plus pertinent d'y voir un positionnement strictement amoureux. Quant à Candide, elle se distingue des autres *formosas puellas* en étant directement identifiée à un amour idéalisé : de fait, elle

²⁴³ CATULLE, *Catulli Veronensis Liber*, éd. par EISENHUT, W., Leipzig : G.B. Teubner, 1983, p. 5. Traduction *ad hoc*.

²⁴⁴ Dans un contexte pré-nuptial, on relève la même idée chez Macrin, dans son ode II, 18 (*Ad Gelonidem, de suo somnio*), vv. 17-18 : [...] *nec mors nisi sola quicquam hos / finiet ignes*.

²⁴⁵ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*, p. 412.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 413.

n'est présente dans ce poème que sous forme de pensée, d'*imago*, de figure poétique, dans le sens où ce n'est plus clairement de son corps qu'il s'agit.

Dans l'épigramme LXXXII (*Ad eandem*), l'idéalisation du couple paisible naît du contraste avec un contexte historique belliqueux. Les quatre premiers vers insistent en effet sur un climat général de crainte (*Attonitos inter populos*, v. 1 ; *praesens ubique metus*, v. 2) inspiré par une guerre globale (*Mavors/Iras in toto promeret orbe suas*, vv. 3-4)²⁴⁷. Par antithèse, les deux distiques suivants évoquent la **paix** de la relation avec Candide, tout en la comparant à Vénus :

- | | | |
|---|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 5 | <p>Concordes soli, mea Candida, viximus ambo, Nec fuit hic ulla lite diremptus amor. Fallor, an idcirco Martis tibi saeva pepercit Ira, quod <u>es</u> Marti, Candida, <u>visa Venus</u> ?</p> | <p>Nous seuls, ma Candide, avons vécu tous deux dans la concorde Et notre amour ne fut troublé d'aucun différend. Je me trompe, ou si la cruelle colère de Mars t'a épargnée C'est parce que Mars, Candide, <u>t'a prise pour Vénus</u> ?</p> |
|---|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

La paix dans l'amour, pour ainsi dire, est accentuée par le contraste avec un contexte politique, opposition que personnifient Mars et Vénus, au dernier vers. Par ailleurs, cette comparaison de Candide à Vénus (vv. 7-8) rappelle le charme physique de l'amante fictive, idéalisé, voire divinisé. L'évocation de ce pouvoir séducteur contraste également avec la relation plus chaste décrite précédemment (vv. 5-6).

En fait, le terme *concordes* (v. 5) pourrait même se rapporter au domaine conjugal puisqu'il évoque à la fois la paix politique et celle d'un ménage. On le retrouve donc aussi bien dans le registre épique de Lucain, appliqué au calme de l'État²⁴⁸, que dans les *Métamorphoses* d'Ovide (VIII, vv. 708-709), où les derniers vœux de Philémon consacrent la relation conjugale idéale²⁴⁹ :

- | | | |
|-----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 708 | <p>Poscimus et quoniam concordes egimus annos, Auferat hora duos eadem, [...]</p> | <p>Nous voulons aussi, après avoir vécu dans la concorde, Partir à la même heure, [...]</p> |
|-----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

L'épigramme de Bèze mêle donc un amour d'une tranquillité exemplaire, peut-être marital, au rappel de la beauté de Candide. Celle-ci, bien qu'elle soit à nouveau confondue dans le couple, voit tout de même son physique idéalisé par la comparaison avec Vénus.

L'épigramme LXXXIV (*Ad Sequanam, de eadem Candida*) ajoute encore une autre caractérisation de Candide, en la laissant apparaître comme figure parentale. On retrouve l'idéalisation d'un amour empreint, cette fois-ci, d'une forme d'**immortalité** :

²⁴⁷ Il pourrait s'agir de la panique survenue à Paris à l'approche des troupes impériales de Charles Quint, en juillet 1544. Cf. *ibid.*, p. 414.

²⁴⁸ Dans la *Pharsale*, I, 87 ; 98 ; IV, 5 ; 190.

²⁴⁹ OVIDE, *Metamorphoses*, éd. par TARRANT, R. J., Oxford : Clarendon Press, 2004, pp. 243. Traduction *ad hoc*.

Mergas, si libeat, nostras, o Sequana, flammis, Coule, si tu le veux, nos flammes, ô Seine,
10 **Mersa** tamen mediis **flamma resurget aquis.** **Coulée**, pourtant, **la flamme émergera** encore **du fond des eaux.**

Or Candide, bien qu'enceinte (*praegnans*, v. 1), doit embarquer sur la Seine, dans laquelle se jettent l'Yonne et la Marne. S'adressant à la Seine, le poète ordonne « *Sic et Yona tibi, et concedat Matriona nomen* » (« Ainsi, que l'Yonne et la Marne te cèdent leur nom », v. 5). Le terme *Matriona* véhicule bien l'idée de femme mariée, et l'on pourrait imputer un double sens à ce vers, comme si le poète suggérait que la rivière cède à Candide le nom de *matrona*²⁵⁰.

Qu'une amante fictive soit aussi clairement identifiée à une figure maternelle, comme c'est le cas dans cette épigramme, n'est pas chose fréquente. Ni Lesbie, ni Corinne, ni Lydia, ni Néère ne partagent cette caractéristique. À vrai dire, seule Gélonis, l'épouse de Macrin à qui le Loudunois s'adresse fréquemment dans ses *Épithalames*, fournit un tel exemple, dans un poème qui prend la forme d'une prière en faveur de ses premières couches (*Épith. XXV, De primo Gelonidis puerperio, ad divam Margariten*). Toutefois, cette Candide maternelle reste une amante fictive très originale, puisque le mariage et l'enfantement de Gélonis sont, quant à eux, directement inspirés de la vie de Macrin.

En plus d'être l'objet du désir érotique, Candide permet donc aussi à Bèze de décrire un autre type de relations amoureuses, et cela de manière très variée. Ainsi, une relation chaste et idéalisée, comme dans l'épigramme LXXVI, prend occasionnellement le pas sur le désir charnel évoqué aux poèmes LXXX et LXXXII. En outre, dans l'épigramme LXXXIV, le côté idéal et peut-être conjugal de Candide se voit doublé d'un aspect maternel, peu commun chez la plupart des amantes élégiaques. Dans tous ces poèmes, le personnage de Candide n'est presque plus caractérisé, et cet effacement textuel permet l'émergence d'un couple vertueux, ainsi que d'un registre élégiaque bien moins érotique.

IV.3.4 Candide poétique et méta-poétique

Enfin, le dernier aspect de Candide sous-tend les deux premiers, pour ainsi dire, d'un angle méta-poétique. Dans certaines épigrammes, en effet, la caractérisation de l'amante semble tantôt mettre en relief sa construction en tant que figure poétique, tantôt se confondre avec l'idéal littéraire du poète. D'une certaine manière, c'est peut-être précisément l'émergence ponctuelle de cette *persona* qui permet une lecture méta-poétique de certaines épigrammes.

²⁵⁰ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, op. cit., p. 416.

Dans le premier cas de figure, Candide n'est plus, comme évoqué précédemment, considérée comme partie intégrante d'un couple idéal, mais plutôt comme l'amante rêvée par le poète, ce qui mobilise particulièrement son imagination. Dans ces épigrammes, Candide est absente, non seulement de la situation, mais aussi textuellement, puisqu'elle n'est pas présente autrement que par son prénom. Elle est par exemple évoquée en tant qu'image dans les poèmes LXXX (*Ad Candidam*) où elle n'apparaît que comme *imago* (v. 3), et XXIX (*Ad Candidam, de ipsius facie in tabella expressa*) où sa beauté physique surpasse celle d'un portrait d'elle-même (*pulchrior elegantiorque*, v. 3)²⁵¹. Mais Candide est plus clairement le fruit de l'imagination du poète dans l'épigramme LXXXI (*Ad eandem*), où l'éloignement géographique des amants (*Cum nos tam longum disiunxerit intervallum*, v. 3) oblige l'amant à employer activement son imagination pour se **figurer** Candide :

- | | | |
|---|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 5 | <p>Quaeris an absentem te, Candida, saepe requiram : Non ego te quaero, Candida, sed video. Ipse licet terris involvat Iuppiter astra, Absit ut unquam absit, Candida, quisquis amat.</p> | <p>Tu me demandes, Candide, si je te réclame souvent quand tu es loin. Moi je ne te réclame pas, Candide, mais je te vois. Jupiter lui-même pourrait faire tomber les astres sur terre, Loin de moi l'idée que l'amant, Candide, puisse jamais être loin.</p> |
|---|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Le poète semble comprendre qu'il ne servirait à rien de solliciter physiquement son amante inventée, puisqu'il lui suffit de l'imaginer pour la voir (v. 6)²⁵². En même temps, la triple répétition du nom de Candide ressemble à une sorte d'appel (vv. 5, 6 et 8), tout en la rendant présente textuellement. Par ailleurs, au dernier vers, le pronom indéfini *quisquis* ajoute une portée plus générale au propos, ce qui a pour effet de dépersonnaliser les figures amoureuses. Ces quelques éléments pourraient être interprétés comme la reconstruction de l'amante par l'imaginaire poétique, motivée par la distance spatiale qui la sépare du poète-amant.

L'absence de l'amante est également compensée par une évocation poétique dans l'épigramme LXXXIX (*In basium Candidae*). L'amant s'y figure les baisers de l'amante, à l'imitation du dix-neuvième *basium* de Second, mais cette fois sous la forme d'un songe. Encore une fois, le moyen de rendre Candide présente paraît être l'imagination du poète, active puis interrompue en même temps que son rêve. On remarque d'ailleurs l'opposition entre les **vrais baisers** (*vera*, v. 17) et le domaine du songe (*somnos*, v. 15 ; *somniare*, v. 18) :

²⁵¹ Ce motif semble assez fréquent dans l'Antiquité. Cf. par exemple l'*Anthologie Palatine* (IX, 604 ; XI, 212-215) ou encore Martial, pastichant le *passer* catullien (I, 109). On relève également la ressemblance intertextuelle avec l'épithalame 5 de Macrin (*Ad Gelonidem*). Chez Bèze, Candide est plus belle que son portrait (*pulchrius elegantiusque*, v. 1 ; *pulchrior elegantiorque*, v. 3), alors que chez Macrin, elle surpasse simplement toutes les autres femmes (*formosior*, v. 1 ; *elegantiorque*, v. 3 ; *formosissima et elegantiarum*, v. 7).

²⁵² Ce motif n'est pas sans rappeler l'amour de Didon pour Énée : *illum absens absentem auditque videtque*, Virg., *Én.* IV, v. 83.

- 15 Hei mihi ! quis nobis hos somnos interruptit ? Pauvre de moi ! Qui a brisé nos songes ?
 Quis gaudii tantum abstulit ? Qui a ôté une si grande joie ?
 Ah ! Venus, haec postquam prohibes me carpere **vera**, Ah ! Vénus, maintenant que tu m'as interdit de cueillir ces **vrais baisers**,
 At somniare me sinas ! Laisse-moi au moins les rêver !

Si ces deux épigrammes renforcent le caractère imaginaire et fictionnel de l'amante, ce dernier est aussi suggéré par l'idée que la poésie est la seule récompense possible pour Candide. En effet, dans l'épigramme XL (*Xenium Candidae*), les *numerus Phaleuciorum* (v. 12) sont les seuls cadeaux que Bèze peut envoyer à son amante, ce qu'on pourrait lire comme l'appartenance de Candide à une dimension strictement poétique, par opposition à la dimension concrète exprimée par les autres cadeaux potentiels. Ceux-ci, Bèze ne peut ni ne veut les destiner à Candide :

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Vestes divitiis graves et arte, Aptandumve tuo monile collo, Aut quos India mittit uniones Iani nec queo, nec volo Calendis 5 Ad te mittere, Candida, una Bezae Dilectissima Candida. [...]</p> | <p>Tenue artistiquement alourdie par les richesses, Collier à ajuster à ton cou, Ou perles envoyées d'Inde ; Aux calendes de Janvier, je ne peux pas, je ne veux pas T'en envoyer, Candide, seule chérie De Bèze, Candide. [...]</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Naturellement, dans les autres situations où Bèze promet ses vers comme récompense (LXXI et LXXIII), il s'agit plutôt du positionnement du poète vis-à-vis de la valeur de sa propre poésie, sans lien avec la construction de la figure poétique de Candide. Par ailleurs, bien qu'il s'inscrive dans la tradition des *Xenia*, ces petits cadeaux poétiques inspirés du livre XIII de Martial²⁵³, cette épigramme XL souligne néanmoins l'impossibilité d'associer l'amante à un registre non-poétique.

Au-delà de cette caractérisation de Candide comme figure fictive et poétique, certains poèmes semblent proposer une réflexion du poète sur sa propre poésie à travers son amante fictive. C'est par exemple le cas de l'épigramme LXXXIII (*Ad eandem*), où l'éloignement de l'amante – motif tout à fait récurrent dans la poésie antique et à la Renaissance²⁵⁴, comme dans le poème 8 de Catulle, employant un ton particulièrement éperdu –, génère l'inspiration de la poésie d'amour. Or, dans cette épigramme de Bèze, la présence de l'amante détourne d'abord le poète d'une poésie lyrique plus « sérieuse », représentée par Apollon²⁵⁵ :

- 1 Esse quid hoc dicam, quoties sum, Candida, tecum, Que dire de ceci : chaque fois que je suis, Candide, avec toi,
 Cur faveat pigro nullus Apollo mihi ? Pourquoi n'y a-t-il aucun Apollon pour me tirer de mon indolence ?

²⁵³ Jean Second et bien d'autres poètes néo-latins s'en sont inspirés. L'imitation des *xenia* en français, les *estrennes*, était également très en vogue. On en trouve chez Clément Marot, Ronsard, Du Bellay ou de Baïf. Cf. GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second...*, op. cit., p. 116.

²⁵⁴ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, op. cit., p. 416.

²⁵⁵ Dans son épithalame 6 (*Ad Brissam nympham*), Macrin renonce quant à lui à l'inspiration lyrique d'Apollon (vv. 21-32) pour se cantonner à la célébration de la beauté de Gélonis (vv. 36-40).

L'amante est ici représentée comme l'obstacle à une activité littéraire. Pourtant, elle en devient directement le moteur lorsqu'elle est **absente**, puisque le poète n'a de cesse de se lamenter :

- | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Discessi quoties, caleam tunc pectore toto, Et numeris currant singula verba suis.</p> | <p>Chaque fois que je m'éloigne, je brûle alors de tout mon cœur, Et les mots accourent à leur place, l'un après l'autre.</p> |
| <p>5 Nimirum totos exposcis, Phoebe, poetas : Sed totum praesens me mea flamma tenet.</p> | <p>Tu réclames vraiment les poètes intégralement, Phébus. Mais si elle est là, c'est ma flamme qui m'accapare intégralement.</p> |

Un motif analogue est proposé par Ovide, au début de ses *Amours* (I, 1), lorsqu'il justifie son choix d'écrire de la poésie élégiaque plutôt que de l'épopée. Le coupable n'est pas directement son amante, mais Cupidon²⁵⁶ :

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1 Arma gravi numero violentaque bella parabam Edere [...]</p> | <p>C'étaient les armes et les violentes guerres que je comptais Exposer [...]</p> |
| <p>21 Questus eram, pharetra cum protinus ille soluta Legit in exitium spicula facta meum, Lunavitque genu sinuosum fortiter arcum « quod » que « canas, vates, accipe » dixit « opus ». [...]</p> | <p>Je me lamentais, quand soudain Amour, saisissant son carquois, Choisit les dards conçus pour ma perte Et sur son genou, ploya fermement son arc courbé. « Tiens » dit-il, « voici, poète, de quoi chanter ». [...]</p> |
| <p>28 Ferrea cum vestris bella valete modis.</p> | <p>Guerres sauvages, adieu, vous et votre métrique.</p> |

Dans les deux cas, on trouve une sorte de justification du style élégiaque, où le poète est victime de son amour. Celui-ci est personnifié par le dieu Amour chez Ovide, tandis que chez Bèze, l'absence de Candide crée à la fois le sentiment amoureux et l'inspiration poétique (*mea flamma*, v. 6). Ces motifs servent donc bien une réflexion sur la poésie elle-même.

Dans la mesure où la notion de *calor* est traditionnellement liée à l'inspiration poétique, par exemple par Quintilien (*Inst. Or.*, X, 3, 17), il est permis de lire l'épigramme LXXXIV (*Ad Sequanam, de eadem Candida*), déjà mentionnée, comme l'assimilation de Candide à la *flamma* (v. 11) et donc à l'inspiration du poète, qui survivra quoi qu'il advienne :

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>10 Mergas, si libeat, nostras, o Sequana, flammis, Mersa tamen mediis flamma resurget aquis.</p> | <p>Coule, si tu le veux, nos flammes, ô Seine, Coulée, pourtant, la flamme émergera encore du fond des eaux.</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Alors que, dans l'épigramme LXXXIII, l'amante provoque l'inspiration poétique par son absence, cette inspiration, ici directement identifiée à Candide (*flamma*, vv. 10 et 11) apparaît comme invincible, malgré sa potentielle disparition dans les flots. C'est donc par son caractère purement poétique que Candide existe.

Par ailleurs, on pourrait considérer l'épigramme XC (*Theodorus Beza, de sua in Candidam et Audebertum benevolentia*), poème le plus critiqué en raison de la lecture

²⁵⁶ OVIDE, *Amores. Medicamina faciei femineae. Ars amatoria...*, op. cit., pp. 5-6. Traduction *ad hoc*.

homoérotique qu'en ont fait les ennemis de Bèze²⁵⁷, sous un angle méta-poétique. Ce poème invente une rivalité entre Candide et l'ami Audebert²⁵⁸, chacun réclamant jalousement l'affection du poète (*avara*, v. 20 ; *cupidus*, v. 22), alors que tous les trois sont éloignés. Le poète ne sait à qui accorder sa préférence, jusqu'à opter finalement pour son ami (vv. 29-30). En préférant ainsi un camarade d'étude à son amante, il semble représenter son inclination pour le sérieux académique, qui prévaudrait sur son occupation poétique. Toutefois, un tel propos serait presque surprenant de la part de Bèze, et peu d'éléments textuels appuient cette interprétation : Candide et Audebert sont décrits assez semblablement, puisqu'elle est appelée *amores* (v. 3) et lui *lepores* (v. 4). De plus, les deux personnages sont placés à égalité par la syntaxe parallèle (vv. 1-2 ; vv. 3-4) et chiasme (vv. 6-7). Il s'agit donc plus probablement d'une simple exagération poétique, créée par la confusion entre amour et amitié extrême, et qui culmine dans un dernier trait :

| | |
|----------------------------------------|-------------------------------------------------|
| 31 Quod si Candida forte conqueratur : | Car si Candide, peut-être, s'en plaint, |
| Quid tum ? basiolo tacebit imo. | Eh bien, quoi ? Un profond bisou la fera taire. |

Le dernier vers suggère par ailleurs que le choix dépend en réalité de l'impossibilité d'embrasser Audebert pour se faire pardonner, alors que le poète peut consoler Candide par un déploiement particulier d'affection physique (*imo*, v. 32)²⁵⁹. Cette épigramme ne semble donc pas porteuse d'un regard méta-poétique, malgré sa ressemblance avec le poème LXXXIII (*Ad eandem*), où l'on retrouve l'éloignement de l'amante et la possibilité de la préférer, en l'occurrence, à Apollon. L'interprétation de MacAskill, qui comprend que Bèze préfère ici son cercle social et littéraire aux affaires de cœur²⁶⁰, est certainement exagérée et ne prend pas en compte l'implication triviale du dernier vers.

Il convient en dernier lieu de s'intéresser à l'épigramme LXVII (*De eadem*), basée sur le jeu de mots grossier *corculum – mentula*. De fait, dans cet unique poème, Bèze accorde un discours direct à Candide (v. 5) et lui attribue une qualité intellectuelle liée à l'esprit :

| | |
|---------------------------------|-----------------------------------------|
| 5 [...] O disertam | [...] Ô éloquente |
| Et docto bene feminam cerebro ! | Femme, et à la cervelle bien cultivée ! |

²⁵⁷ BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, op. cit., pp. XI-LXXIV ; GEISENDORF, P.-F., *Théodore de Bèze*, op. cit., pp. 23-29.

²⁵⁸ Cf. *supra*, note 217.

²⁵⁹ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, op. cit., p. 429.

²⁶⁰ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae...* », art. cit., p. 68.

La parole de l'amante, malgré un ton plus séducteur, côtoie également ses qualités physiques chez Macrin, dans une louange de son épouse (*Ode III, 26, Ad Gillermium Lateranum*)²⁶¹ :

Me Gelonillae decor aspicique
Lubricus gestu stimulant vultus
15 Macerat, me vox et honesta **blandis**
Gratia **verbis**.

Moi, la beauté de Gélonette, et son visage
Qui attire mon regard, par sa mine excitante,
Me séduisent, et sa voix, et la noble grâce
De ses **douces paroles**.

À juste titre, MacAskill rapproche l'épigramme de Bèze du poème 86 de Catulle, où Lesbie est comparée à Quintia²⁶². Cette dernière est admirée de tous pour ses attraits physiques, mais manque, selon Catulle, de *venustas* et de *sal* (vv. 3-4)²⁶³. Seule Lesbie réunit tous les charmes (v. 6), et c'est sa finesse d'esprit qui la distingue de Quintia et de la multitude de ses admirateurs (*multis*, v. 1). Or, la réaction de Bèze face au jeu de mots plutôt salace de Candide consiste uniquement en l'acclamation d'un trait d'esprit. On peut donc y lire le goût de Bèze pour la sophistication intellectuelle féminine, mais aussi, avec MacAskill, son attrait littéraire pour Catulle, puisque l'allusion de Candide, qui suscite l'approbation de Bèze, y fait référence²⁶⁴, le terme *mentula* étant très fréquent chez Catulle²⁶⁵. Il est clair également que l'esprit de Lesbie représente une qualité fondamentale, au-delà de la beauté physique. De fait, le courant néotérique, dont Catulle fait partie, se distingue justement par ce goût urbain pour une poésie légère et sophistiquée²⁶⁶. À l'instar du poète de Vérone, Bèze semble donc estimer la culture et l'esprit de son amante, en appréciant la référence éventuelle qu'elle fait à Catulle. En outre, cette préférence, réfléchie par l'amante fictive de Bèze, s'applique également à un idéal poétique, programmé dans la première épigramme (*Ad lectorem*) : brièveté – d'où, peut-être, la plaisanterie sur les diminutifs ; qualité d'esprit et imitation catullienne. En d'autres termes, Catulle et Bèze apprécient la sophistication chez les femmes ainsi qu'en poésie, et l'épigramme de Bèze appuie justement ce goût néotérique en prêtant de l'esprit à Candide.

Les épigrammes LXXXI, LXXXIX et XL peuvent être lues comme annonçant une réflexion de Bèze sur le caractère purement fictif de Candide. On y voit un jeu sur l'absence de l'amante, comblée par l'imagination ou par le rêve du poète, et à laquelle seule la poésie peut rendre hommage, à défauts d'offrande matérielle. De l'établissement de cette Candide

²⁶¹ SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, op. cit., p. 596. Traduction *ad hoc*.

²⁶² MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*... », art. cit., pp. 72ss.

²⁶³ CATULLE, *Catulli Veronensis Liber*, op. cit., p. 88.

²⁶⁴ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*... », art. cit., p. 74.

²⁶⁵ Par exemple dans les poèmes 94, 105, 114 ou 115. Naturellement, on le retrouve également chez Martial (I, 58 ; II, 45 ; II, 62...) ou chez Jean Second (*Bas*. XII ; *Ép.* XXIV ; LXX).

²⁶⁶ FORD WILTSHIRE, S., « Catullus *Venustus* », art. cit., p. 319 ; PAPANGHELIS, T. D., « Catullus and Callimachus On Large Women », in *Mnemosyne*, vol. 44, 1991, pp. 372-373.

poétique émerge parfois une lecture méta-poétique, lorsque de l'amante, absente, est identifiée à l'inspiration littéraire (LXXXIII), ou lorsqu'elle transmet l'idéal d'une esthétique catullienne, basé sur la sophistication de l'esprit (LXVII).

Dans le détail, la relation poétique entre Bèze et Candide est très différente de celle de Catulle et de Lesbie²⁶⁷. Toutefois, on peut nuancer le constat de MacAskill, selon lequel la relation de Bèze serait fixée dans une douceur convenue²⁶⁸ : pour bien moins orageuse²⁶⁹, elle demeure très contrastée. De même, l'idéalisation vertueuse tranche parfois avec un ton léger et joueur, qui ne caractérise pas tous les poèmes à Candide²⁷⁰. Au fond, les trois axes de cette analyse fournissent autant de points de vue différents sur le personnage de l'amante, qui sont en réalité des modalités poétiques auxquelles Bèze s'essaie, en ayant constamment en tête ses modèles antiques et modernes, mais en y apportant sa propre originalité. Ainsi, plutôt que de l'assimiler simplement, comme MacAskill, à une amante tout aussi charmante et mondaine que Lesbie, malgré quelques sursauts de complexité²⁷¹, il convient surtout de considérer Candide comme une figure malléable créée par Bèze, oscillant au gré de son inspiration poétique. En même temps que varie la caractérisation de l'amante, le corpus de poèmes à Candide alterne évocations érotiques, dans le goût néo-catullien de Jean Second, et modes plus sérieux, rappelant le registre tendrement élégiaque d'Ovide ou de Catulle, qu'on retrouve notamment chez Salmon Macrin²⁷². Ce second aspect concerne davantage d'épigrammes à Candide que l'érotisme. Ainsi, alors que MacAskill conclut à l'alignement de Bèze sur l'idéal féminin sophistiqué de Catulle (comme c'est le cas dans le poème LXVII), on souligne plutôt la diversité de la caractérisation de Candide, complexité d'ordre poétique qu'illustrent les trois axes de la présente analyse, de laquelle se démarque le plus souvent l'idéalisation d'un amour tendre et chaste.

²⁶⁷ MACASKILL, A., « *Lesbia and Candida Venustae...* », *art. cit.*, p. 66.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 69

²⁶⁹ On ne trouve pas, chez Bèze, de poèmes réellement invectifs à l'égard de Candide ni de mention d'une vraie séparation. Chez Catulle, cf. par exemple 70, 72 ou 75.

²⁷⁰ MACASKILL, A., « *Lesbia and Candida Venustae...* », *art. cit.*, p. 67.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 71.

²⁷² SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, *op. cit.*, p. 42.

V. Conclusions et perspectives

La nouvelle traduction en français proposée dans le présent travail n'a aucune prétention éditoriale, mais vise plutôt à soutenir une compréhension plus immédiate des *Epigrammata* de Théodore de Bèze, par une approche plus littérale et avec la volonté de respecter autant que possible les particularités stylistiques néo-catulliennes soulignées par certaines études récentes, en particulier par celles de Philip Ford²⁷³. Ce parti pris s'exprime notamment par une traduction vers par vers, par le maintien des diminutifs, couramment appliqués aux noms propres et aux adjectifs latins, mais aussi par une attention particulière portée aux assonances ou à des figures syntaxiques, telles que les répétitions, les anaphores et les parallélismes. De plus, en s'écartant des précédentes traductions par trop pudiques, on cherche à restituer les quelques traits grivois du recueil, qui constituent justement le fond de la critique qu'en ont fait les ennemis de Bèze, malgré leur rareté et leur relative timidité. Cette traduction a suscité deux axes de réflexion, l'un portant sur la forme, l'autre sur le contenu.

Le succès des épigrammes antiques auprès des poètes humanistes constitue un vrai phénomène littéraire. Les poètes néo-latins ont généralement érigé Catulle, comme l'avait fait Martial, en principal modèle du genre. Pour cette raison, il a été durablement imité, aussi bien pour ses thématiques amoureuses (*passer, basia*) que pour son style. Malgré ses nombreux marqueurs, le genre épigrammatique, tel qu'il apparaît chez Catulle, offre une liberté formelle et une variété de ton que peu d'autres genres poétiques concèdent, tout en compliquant quelque peu sa définition. De fait, les usages métriques diffèrent sensiblement entre Catulle et Martial, mais également chez les poètes néo-latins. Jean Second et Jean Salmon Macrin, par exemple, emploient des mètres éoliens, inspirés de Catulle mais aussi d'Horace, alors que Bèze, à l'instar de Martial, ne s'aventure que très rarement au-delà des distiques élégiaques, qui restent les plus fréquents, et des hendécasyllabes phaléciens. Si ces schémas ne peuvent être directement associés à un registre thématique précis, l'observation des poèmes à Candide montre toutefois l'association presque systématique du distique élégiaque à des propos plus chastes, où l'amour est très clairement idéalisé, alors que l'hendécasyllabe est tendanciellement privilégié pour les poèmes plus légers, érotiques ou même grivois. Cette diversité de ton, que l'on observe dans les *Epigrammata*, semble aussi très rationalisée,

²⁷³ FORD, P., *The Judgment of Palaemon...*, *op. cit.*

puisque les deux thématiques principales, que sont l'invective et l'amour, se répartissent équitablement entre ces deux formes métriques.

Jamais les *Epigrammata* de Bèze n'avaient été l'objet d'une approche thématique approfondie et plus détaillée encore que celle de MacAskill sur le corpus amoureux²⁷⁴. Certes, il est regrettable de n'avoir pu, dans les limites de ce travail, explorer d'autres thèmes fondamentaux du recueil, tels que les poèmes invectifs et satiriques qui, à eux seuls, auraient justifié une importante recherche sur l'œuvre de Martial ainsi que d'autres auteurs de satires, ou encore la question de l'autoreprésentation du poète et de ses *sodales* à travers les poèmes²⁷⁵. Néanmoins, le corpus des épigrammes amoureuses s'est imposé en raison de son rôle crucial dans la réception polémique de l'œuvre, mais aussi, plus généralement, du succès de la poésie amoureuse chez les néo-latins. À cet égard, on a tenté de montrer deux motifs élégiaques fréquemment repris à la Renaissance et l'emploi qu'en fait Bèze dans ses épigrammes. Alors que la métaphore commune de la chaleur amoureuse est moins développée chez ce dernier que chez certains de ses contemporains, le *topos* de l'*exclusus amator* est détourné de manière assez originale. Par ailleurs, notre corpus s'articule autour d'une figure poétique inventée par Bèze : celle de Candide, dont le pseudonyme renvoie directement au lexique élégiaque. Pour le poète, le personnage de l'amante sert la *varietas* poétique, fondement de tout recueil épigrammatique, puisque de nombreux tons sont employés dans le corpus des poèmes à Candide. C'est ainsi qu'émergent les trois facettes principales de l'amante, quelquefois érotisée, plus généralement effacée textuellement par une évocation chaste et idéalisée de la relation amoureuse, ou confondue avec la poésie elle-même et laissant apparaître son caractère purement fictionnel. En réalité, le succès des *Poemata* de Bèze semble dû en grande partie à l'intérêt que leur ont porté ses propres détracteurs. La présente analyse montre cependant que les quelques traits grivois du recueil n'en constituent pas du tout le ton général, mais rappellent plutôt, et de façon assez chaste, une verve caustique et satirique héritée de l'Antiquité, ainsi que l'obscénité des premiers néo-catulliens d'Italie.

Il faut encore souligner, comme l'avaient d'ailleurs fait certains de ses pairs, la singularité et l'intérêt littéraires des *Epigrammata* de Bèze, ne serait-ce que parce qu'ils mobilisent un très riche matériau référentiel et érudit qu'il vaut la peine de déconstruire. Les autres parties des *Poemata*, à savoir les silves, élégies, épitaphes et emblèmes, mériteraient

²⁷⁴ MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*... », *art. cit.*

²⁷⁵ Sur cet aspect social du milieu littéraire, cf. SMET, I. d. et WHITE, P., *Sodalitas litteratorum : le compagnonnage littéraire néo-latin et français à la Renaissance. Études à la mémoire de Philip Ford*, Genève : Droz, 2019.

elles-aussi d'être au centre d'une étude thématique et approfondie, qui s'appuierait en particulier sur l'édition, la traduction et les références intertextuelles établies par Kirk Summers²⁷⁶. On regrette également que notre souci de concision ne nous ait pas permis de nous attarder davantage sur certaines réflexions d'ordre général soulevées par les *Epigrammata* : le rôle de l'éducation dans la cristallisation de compétences poétiques et de modèles antiques chez les auteurs humanistes, l'importance de l'écriture dans le contexte de la Réforme, la réflexion de Bèze sur une poésie plus simple et religieuse, par opposition aux poètes de la Pléiade²⁷⁷, autant d'axes pertinents qui restent encore à explorer.

²⁷⁶ SUMMERS, K., *A View from the Palatine...*, *op. cit.*

²⁷⁷ DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien*, *op. cit.*, p. 27.

VI. Annexe : statistiques métriques et tableaux

Hormis les valeurs relatives concernant les épigrammes de Martial²⁷⁸, les données qui suivent sont le fruit du présent travail. Les éditions utilisées sont citées dans la bibliographie²⁷⁹. Les éléments métriques se basent principalement sur le traité de Nougaret²⁸⁰.

A. Répartition des schémas métriques par auteur

Bèze (98 épigrammes)

| | |
|-----------------------------------------|------------|
| Distiques élégiaques | 53 (54%) |
| Hendécasyllabes phaléciens | 38 (37,8%) |
| Sénaires iambiques | 4 (4%) |
| Hexamètre dactylique + dimètre iambique | 3 (3%) |

➤ Corpus à Candide (20 épigrammes)

| | |
|------------------------------|----|
| Hendécasyllabes phaléciens | 10 |
| Distiques élégiaques | 9 |
| Hexamètre + dimètre iambique | 1 |

➤ Corpus d'invectives (28 épigrammes²⁸¹)

| | |
|----------------------------|----|
| Distiques élégiaques | 12 |
| Hendécasyllabes phaléciens | 12 |
| Sénaires iambiques | 4 |

Catulle (116 poèmes)

| | |
|-------------------------------------------------|------------|
| Distiques élégiaques | 52 (44,8%) |
| Hendécasyllabes phaléciens | 42 (36,2%) |
| Scazons | 8 (6,9%) |
| Trimètres iambiques | 3 |
| Hexamètres dactyliques | 2 |
| Strophes sapphiques (3 sapphiques + 1 adonique) | 2 |

²⁷⁸ CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », *op. cit.*

²⁷⁹ Pour Catulle, il s'agit de l'édition d'EISENHUT, W., Leipzig : G.B. Teubner, 1983.

²⁸⁰ NOUGARET, L., *Traité de métrique latine...*, *op. cit.*

²⁸¹ La définition de ces poèmes invectifs ne se départit pas d'un certain arbitraire. À titre indicatif, on prend en compte 27 poèmes adressés à des dédicataires-types, généralement appelés par des noms inspirés de Martial (Philène, Gellia, Posthume, Zoïle...) et intitulés « *In (quendam)* », ainsi que l'épigramme LIX (*Ad Ianum*). On omet le poème LXII, *In Zoilum*, au propos plutôt programmatique. Par commodité, on gomme également les nuances d'invectives littéraires, satiriques, morales, humoristiques, qui feraient naturellement l'objet d'une analyse intéressante.

| | |
|------------------------------------------------------------------------|---|
| Strophes glyconiques (4 glyconiques ou 3 glyconiques + 1 phérécratéen) | 2 |
| Priapéens ²⁸² | 2 |
| Grands asclépiades | 1 |
| Galliambes | 1 |
| Septénaires iambiques | 1 |

Martial (1561 épigrammes)²⁸³

| | |
|----------------------------|--------------------------|
| Distiques élégiaques | 73,1 % |
| Hendécasyllabes phaléciens | 19,4 % |
| Scazons | 6,4 % |
| Autres (vers iambiques) | 1% (seulement 12 poèmes) |

Second (19 *Basia*)

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Distiques élégiaques | 9 (47,4%) |
| Hendécasyllabes phaléciens | 4 (21%) |
| Hexamètre dactylique + dimètre iambique | 1 |
| Strophes alcaïques (2 hendécasyllabes alcaïques + 1 ennéasyllabe alcaïque + 1 décasyllabe alcaïque) | 1 |
| Strophes asclépiades B (2 trimètres acatalectiques + 1 phérécratéen + 1 glyconique) | 1 |
| Sénaires iambiques | 1 |
| 5 glyconiques + 1 phérécratéen | 1 |
| Anacréontiques ²⁸⁴ | 1 |

Second (90 épigrammes)

| | |
|-----------------------------------------|------------|
| Distiques élégiaques | 65 (72,2%) |
| Hendécasyllabes phaléciens | 11 (12,2%) |
| Hexamètres dactyliques | 9 (10%) |
| Dimètres iambiques | 2 |
| Hexamètre dactylique + dimètre iambique | 1 |
| Gylconique + asclépiade mineur | 1 |
| Scazons | 1 |

²⁸² 1 glyconique acatalectique + 1 glyconique catalectique.

²⁸³ CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », *op. cit.*, p. 16. Les deux derniers livres (XIII, *Xenia* ; XIV, *Apophoreta*) sont exclus des statistiques à cause de leur fonction particulière de petits cadeaux poétiques traditionnels, qui les cantonne aux distiques élégiaques.

²⁸⁴ Ou dimètre iambique catalectique. Très rares, cf. GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second*, *op. cit.*, p. 146.

Macrin²⁸⁵ (28 épithalames)

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Hendécasyllabes phaléciens | 12 (42,9%) |
| Strophes sapphiques | 7 (25%) |
| Distiques élégiaques | 3 |
| Dimètre iambique + trimètre iambique | 2 |
| Strophes asclépiades A (3 trimètres acatalectiques + 1 dimètre acatalectique) | 1 |
| Strophes asclépiades B (2 trimètres acatalectiques + 1 phérécratéen + 1 glyconique) | 1 |
| Strophes alcaïques | 1 |
| Polymétrie figurative | 1 |

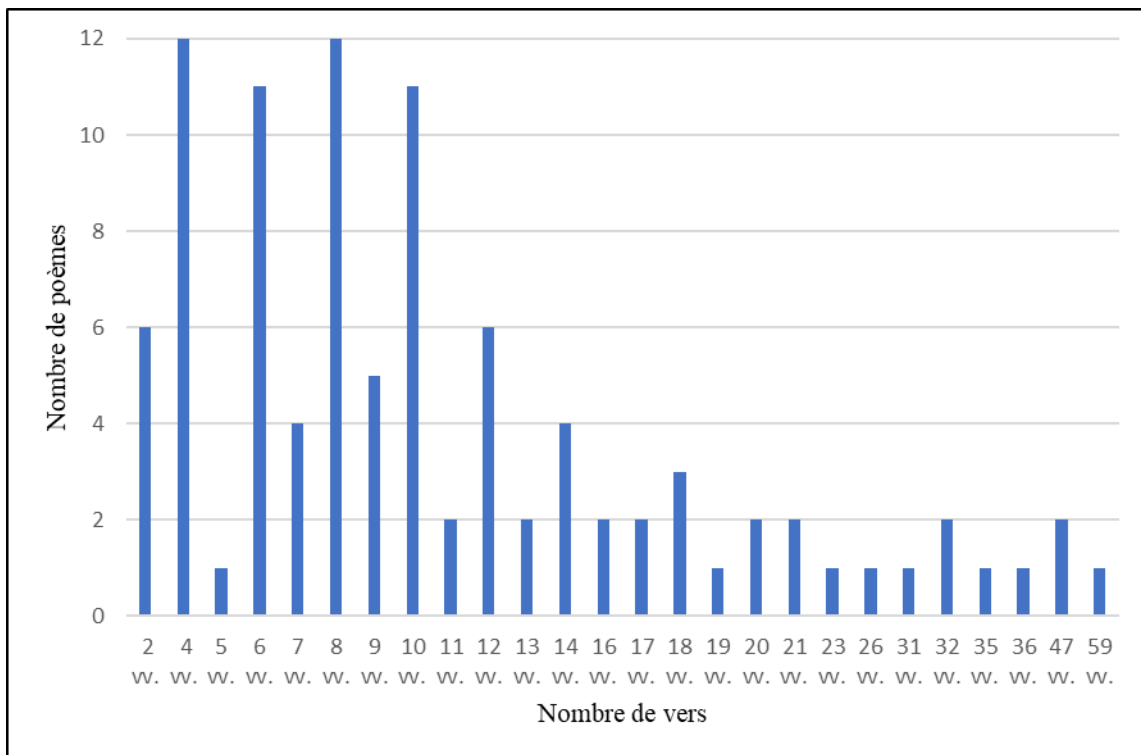
Macrin (24 poèmes, *Carminum libellus*, 1528, ancêtre des *Épithalames*)

| | |
|-----------------------------------|-----------|
| Hendécasyllabes phaléciens | 12 (50%) |
| Strophes sapphiques | 5 (20,8%) |
| Distiques élégiaques | 2 |
| Strophes asclépiades A | 2 |
| Strophes alcaïques | 1 |
| Glyconiques + asclépiades mineurs | 1 |
| Polymétrie figurative | 1 |

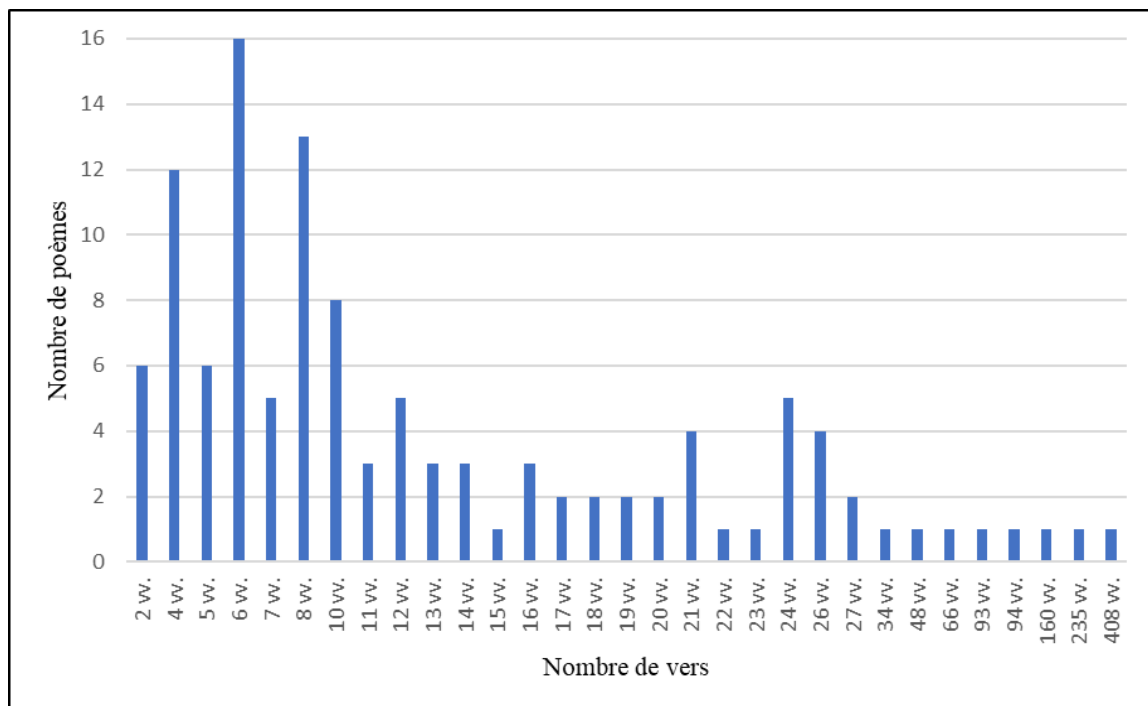
²⁸⁵ Il aurait été utile de s'intéresser à ses épigrammes, mais on considère que les thématiques de ceux de 1548 y sont assez éloignées de celles des autres auteurs pris en compte (essentiellement religieuses et encomiastiques). Par ailleurs, les épigrammes qui figurent aux côtés d'odes et d'élégies dans un recueil de 1534 sont assez rares et plus convenues. Les *Épithalames* fournissent donc un bel exemple d'unité thématique, de poésie amoureuse en contexte conjugal et de variété métrique. Notons également que le dernier poème du recueil est l'œuvre de François Quirit, adressant ses vœux de mariage à Macrin. Il est inclus aux statistiques pour des raisons thématiques.

B. Longueur des poèmes par auteur

Bèze

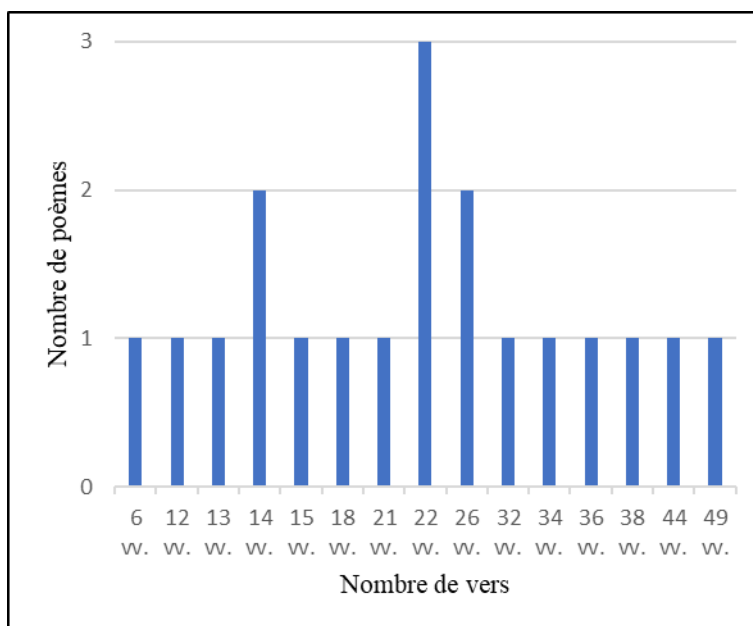


Catulle²⁸⁶

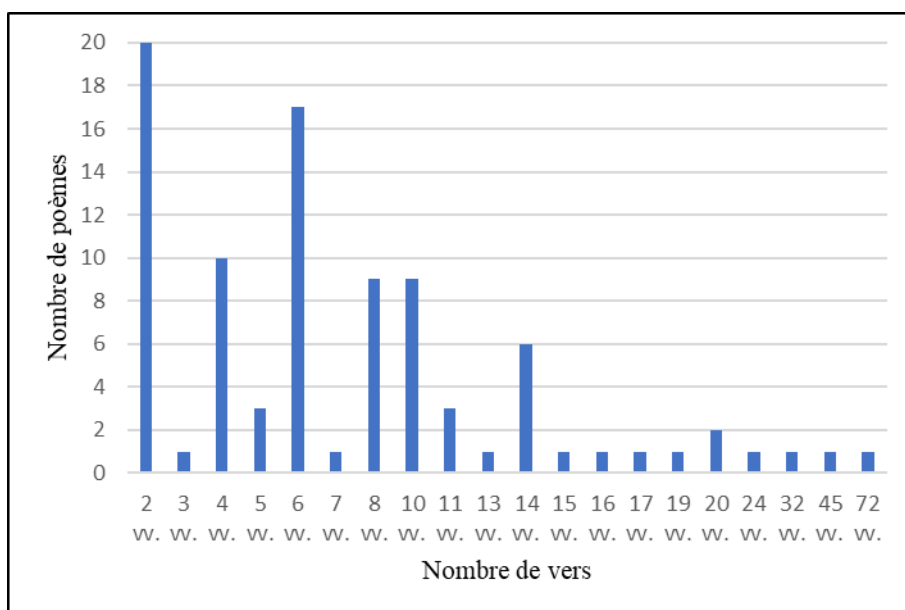


²⁸⁶ Dans le corpus catullien, trois poèmes sont fragmentaires et n'ont donc que 5, 13 et 26 vers. Les poèmes en strophes sapphiques et glyconiques comptent 16, 24, 66 et 235 vers (poème 61). Parmi les longs poèmes, le 68 compte 160 vers et le 64, 408 vers.

Second (*Basia*)²⁸⁷



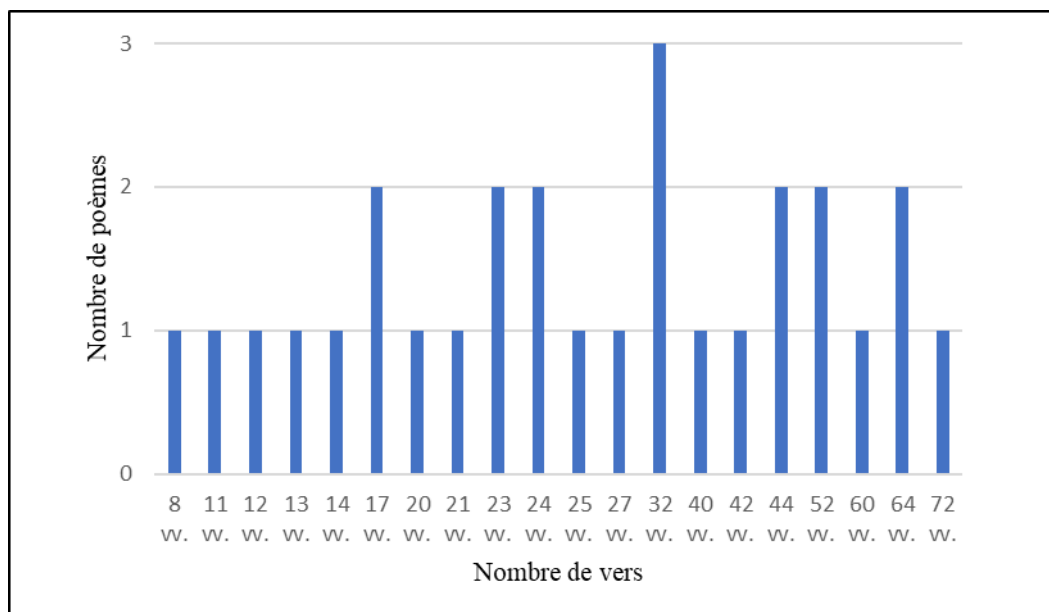
Second (épigrammes)²⁸⁸



²⁸⁷ Les poèmes en strophes sont tendanciellement les plus longs : 34 vers (glyconiques + phérécratéens) ; 36 vers (strophes alcaïques) ; 44 vers (Strophes asclépiades B) ; 49 vers (anacréontiques).

²⁸⁸ Les poèmes 74 à 90 sont traduits ou adaptés de l'*Anthologie grecque*, dont 6 du livre XI (bachiques et satiriques), 4 du livre IX (épidictiques), 3 du livre X (morales) et 3 du livre XI (Planude). Cf. SECOND, J., *Œuvres complètes. Tome III...*, op. cit., p. 33. Par ailleurs, ils sont relativement courts : 6 se composent de deux vers ; deux de 4 vers ; trois de 6 vers ; deux de 8 vers ; trois de 10 vers ; un de 15 vers.

Macrin (*Épithalames*)²⁸⁹



²⁸⁹ Les *Épithalames* ne présentent aucune épigramme très courte (2 à 6 vers). La plupart (57,1%) compte entre 24 et 64 vers, et c'est dans cette longueur de poème que l'on trouve ceux qui sont composés en strophes (sapphiques, asclépiades A et B, glyconiques) : on note deux poèmes de 24 vers ; deux de 32 vers ; un de 40 vers ; un de 44 vers ; un de 52 vers ; un de 60 vers ; deux de 64 vers.

C. Index formel des *Epigrammata*

| N° | En-tête | Métrique | Genre | Nb. de vers |
|-------|---------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|-----------------|-------------|
| I | Au lecteur | Distiques élégiaques | Programmatique | 4 |
| II | Au même | Hendécasyllabes phalécien | Programmatique | 10 |
| III | Sur les deux soleils vus à Paris en 1539 | Distiques élégiaques | Encomiastique | 8 |
| IV | Contre Claude | Distiques élégiaques | Invective | 6 |
| V | Des Commentaires de Melchior Wolmar sur la poésie d'Homère | Distiques élégiaques | Amitié | 6 |
| VI | Contre un panégyriste des ânes | Distiques élégiaques | Invective | 2 |
| VII | Contre l'Amour | Distiques élégiaques | Amour | 6 |
| VIII | Sur la Vénus de marbre, donnée au Roi par le Chevalier Renzo | Distiques élégiaques | Encomiastique | 4 |
| IX | A Charles-Quint, après son entrée dans Paris | Distiques élégiaques | Encomiastique | 6 |
| X | A Louis Lefort | Hendécasyllabes phalécien | Programmatique | 13 |
| XI | Sur ma liaison avec Truchy | Hendécasyllabes phalécien | Amitié | 16 |
| XII | Contre Sapide | Distiques élégiaques | Invective | 2 |
| XIII | Le petit livre de Théocrène | Distiques élégiaques | Littérature | 4 |
| XIV | Contre Philène | Hendécasyllabes phalécien | Invective | 4 |
| XV | A ma bibliothèque | Hendécasyllabes phalécien | Littérature | 32 |
| XVI | A mes amis, sur le retour en France de mon bien cher précepteur Melchior Wolmar | Hendécasyllabes phalécien | Amitié | 36 |
| XVII | Eloge de Columelle | Distiques élégiaques | Littérature | 6 |
| XVIII | Sur Alde Manuce, le Romain | Hendécasyllabes phalécien | Littérature | 16 |
| XIX | A Candide | Hendécasyllabes phalécien | Candide (amour) | 21 |
| XX | Contre Sextus | Distiques élégiaques | Invective | 2 |
| XXI | Contre Thaïs aveugle et Ponticus boiteux | Distiques élégiaques | Invective | 6 |
| XXII | Contre Lupus | Hendécasyllabes phalécien | Invective | 7 |
| XXIII | Sur François Rabelais | Distiques élégiaques | Littérature | 2 |
| XXIV | Sur Eléonore, reine de France | Distiques élégiaques | Encomiastique | 4 |
| XXV | Contre Asinius | Hendécasyllabes phalécien | Invective | 10 |
| XXVI | Sur la trêve entre François et Charles | Distiques élégiaques | Encomiastique | 8 |
| XXVII | Sur la maladie de François, roi de France, et sa prompte guérison | Distiques élégiaques | Encomiastique | 8 |

| | | | | |
|---------|---------------------------------------------------------------------|------------------------------|-------------------------|----|
| XXVIII | A Clément Marot | Distiques élégiaques | Littérature | 4 |
| XXIX | A Candide, sur son portrait | Hendécasyllabes phaléciens | Candide (amour) | 4 |
| XXX | Cadeau à Truchy et à Dampierre | Distiques élégiaques | Amitié | 12 |
| XXXI | Portrait de la Vertu | Distiques élégiaques | Morale | 8 |
| XXXII | Contre les esclaves du barreau | Hendécasyllabes phaléciens | Invective | 9 |
| XXXIII | A Marianus | Distiques élégiaques | Amitié (morale) | 12 |
| XXXIV | Sur le portrait d'Erasmus | Distiques élégiaques | Littérature | 4 |
| XXXV | Aux Muses | Hendécasyllabes phaléciens | Littérature | 47 |
| XXXVI | Contre Philène | Sénaires iambiques | Invective | 5 |
| XXXVII | A Tripuce, jurisconsulte d'Orléans | Hendécasyllabes phaléciens | Amitié (littérature) | 11 |
| XXXVIII | Contre Philopater | Distiques élégiaques | Invective | 4 |
| XXXIX | Contre le même | Distiques élégiaques | Invective | 12 |
| XL | Cadeau à Candide | Hendécasyllabes phaléciens | Candide (amour) | 14 |
| XLI | Sur Truchy et Lefort | Distiques élégiaques | Amitié | 19 |
| XLII | Contre Hubert | Hendécasyllabes phaléciens | Invective | 8 |
| XLIII | Contre Ollus | Hendécasyllabes phaléciens | Invective | 9 |
| XLIV | Sur Jean Second | Hexamètre + dimètre iambique | Littérature | 10 |
| XLV | A Fabullus | Hendécasyllabes phaléciens | Amitié (sympotique) | 11 |
| XLVI | Contre Philène | Sénaires iambiques | Invective | 7 |
| XLVII | Horoscope de François de Valois, fils de Henri de Valois | Distiques élégiaques | Encomiastique | 14 |
| XLVIII | Horoscope d'Isabelle de France | Hexamètre + dimètre iambique | Encomiastique | 20 |
| XLIX | Sur l'heureux avènement de Henri II | Distiques élégiaques | Encomiastique | 12 |
| L | A Monsieur Quélin, du Parlement | Distiques élégiaques | Amitié (rétablissement) | 10 |
| LI | A Ponticus | Hendécasyllabes phaléciens | Humour | 8 |
| LII | A propos de la victoire remportée sur le Marquis del Vasto, en 1544 | Distiques élégiaques | Encomiastique | 8 |
| LIII | A Germain Vaillant | Distiques élégiaques | Amitié | 12 |
| LIV | Sur François, Roi de France | Distiques élégiaques | Encomiastique | 12 |
| LV | Contre Paulin | Distiques élégiaques | Invective | 4 |
| LVI | Contre Cécilius | Hendécasyllabes phaléciens | Invective (morale) | 9 |
| LVII | Contre Posthume | Distiques élégiaques | Invective | 2 |
| LVIII | Contre Bergedé | Distiques élégiaques | Invective (littéraire) | 10 |
| LIX | A Jean | Distiques élégiaques | Invective | 6 |
| LX | Contre Dédale | Hendécasyllabes phaléciens | Invective | 6 |

| | | | | |
|-----------------|-----------------------------------------------------------------------------------|------------------------------|----------------------------------|----|
| LXI | Sur François de Valois, roi des Français | Distiques élégiaques | Encomiastique | 10 |
| LXII | Contre Zoïle | Hendécasyllabes phalécien | Programmatique | 2 |
| LXIII | A mes amis | Hendécasyllabes phalécien | Amitié (littérature) | 21 |
| LXIV | Contre Philène | Hendécasyllabes phalécien | Invective (amour) | 17 |
| LXV | Contre Poardus | Sénaires iambiques | Invective | 7 |
| LXVI | A Candide | Distiques élégiaques | Candide (amour) | 6 |
| LXVII | Sur la même | Hendécasyllabes phalécien | Candide (humour/grivois) | 8 |
| LXVIII | Sur la même | Distiques élégiaques | Candide (humour/grivois) | 8 |
| LXIX | A Chloris, sur la fausse nouvelle que Macutus Pomponius était mort dans les Alpes | Hendécasyllabes phalécien | Amitié (funèbre) | 23 |
| LXX | A l'agrafe de Candide | Hendécasyllabes phalécien | Candide (amour/fausse invective) | 31 |
| LXXI | A Candide | Hendécasyllabes phalécien | Candide (amour/rétablissement) | 59 |
| LXXII | Contre Ligurinus | Sénaires iambiques | Invective | 4 |
| LXXIII | Au pied de Candide | Hendécasyllabes phalécien | Candide (amour/fausse invective) | 35 |
| LXXIV | A une femme | Distiques élégiaques | Amour (érotique) | 10 |
| LXXV | Contre Gellia | Hendécasyllabes phalécien | Invective | 7 |
| LXXVI | A Candide | Hendécasyllabes phalécien | Candide (amour) | 18 |
| LXXVII | Contre Aula | Distiques élégiaques | Invective | 6 |
| LXXVIII | A Candide, convalescente de la jaunisse | Distiques élégiaques | Candide (amour/rétablissement) | 14 |
| LXXIX | A Gilles | Hendécasyllabes phalécien | Humour (grivois) | 9 |
| LXXX | A Candide | Distiques élégiaques | Candide (amour) | 4 |
| LXXXI | A la même | Distiques élégiaques | Candide (amour) | 8 |
| LXXXII | A la même | Distiques élégiaques | Candide (amour) | 8 |
| LXXXIII | A la même | Distiques élégiaques | Candide (amour) | 6 |
| LXXXIV | A la Seine, à propos de la même Candide | Distiques élégiaques | Candide (amour) | 10 |
| LXXXV | A la même Candide | Distiques élégiaques | Candide (amour) | 10 |
| LXXXVI | A André Tiraqueau | Distiques élégiaques | Amitié (littérature) | 8 |
| LXXXVII | Contre Spurinna | Hendécasyllabes phalécien | Invective | 17 |
| LXXXVIII | A Callartius, jurisconsulte | Hendécasyllabes phalécien | Amitié | 13 |
| LXXXIX | Sur un baiser de Candide | Hexamètre + dimètre iambique | Candide (amour) | 18 |
| XC | Transport de Théodore de Bèze envers Candide et Audebert | Hendécasyllabes phalécien | Candide (amitié/amour/humour) | 32 |
| XCI | Ponticus à Cornélius, contre le mariage | Distiques élégiaques | Morale (humour) | 20 |

| | | | | |
|---------------|-----------------------------------------------------------|----------------------------|---------------------------|----|
| XCII | Cornélius à Ponticus, en faveur du mariage | Distiques élégiaques | Morale (humour) | 18 |
| XCIII | Phillis et Damon | Distiques élégiaques | Amour | 10 |
| XCIV | L'Italie | Distiques élégiaques | Amour | 10 |
| XCV | La chevelure de Candide, au Zéphyre | Hendécasyllabes phaléciens | Candide (amour) | 26 |
| XCVI | Contre un quidam, à Posthume | Hendécasyllabes phaléciens | Invective | 9 |
| XCVII | Comparaison de l'amant avec le chasseur | Distiques élégiaques | Amour | 14 |
| XCVIII | Contre les noces de Janus Garnier et de Marguerite Uranie | Hendécasyllabes phaléciens | Amitié (fausse invective) | 47 |

D. Choix métriques par sujet dans les *Epigrammata*²⁹⁰

| | Distiques élégiaques | Hendécasyllabes phaléciens | Sénaires iambiques | Hexamètre dactylique + dimètre iambique | Total |
|------------------|----------------------|----------------------------|--------------------|-----------------------------------------|-------|
| Invective | 12 ²⁹¹ | 12 ²⁹² | 4 | | 28 |
| À <i>Candide</i> | 9 ²⁹³ | 10 ²⁹⁴ | | 1 ²⁹⁵ | 20 |
| Amitié | 7 ²⁹⁶ | 8 ²⁹⁷ | | | 15 |
| Encomiastique | 11 | | | 1 | 12 |
| Littérature | 5 | 3 | | 1 ²⁹⁸ | 9 |
| Programmatique | 1 | 3 | | | 4 |
| Amour | 3 ²⁹⁹ | | | | 3 |
| Morale | 3 ³⁰⁰ | | | | 3 |
| Humour | | 2 ³⁰¹ | | | 2 |

²⁹⁰ Il va de soi que l'attribution artificielle d'un poème à une catégorie est partiellement arbitraire. On tente de rester le plus précis possible en note de bas de page.

²⁹¹ Dont LVIII, littéraire.

²⁹² Dont LVI empreinte de morale et LXIV sur un sujet amoureux.

²⁹³ Dont LXVIII, grivois, et LXXVIII sur son rétablissement et sa beauté.

²⁹⁴ Dont LXVII, grivois ; LXX et LXIII, faussement invectifs ; LXXI de rétablissement ; XC sur l'ami Audebert.

²⁹⁵ C'est le *basium*, LXXXIX.

²⁹⁶ Dont XXXIII à la fonction morale, LXXXVI sur l'amitié littéraire, L souhaitant un rétablissement.

²⁹⁷ Dont XXXVII et LXIII sur des amitiés littéraires, LXIX sur un décès, XCVIII faussement invectif et XLV, sympotique.

²⁹⁸ À l'adresse de Jean Second, qui utilise justement ce mètre (*Ép.* LXXIX ; *Bas.* II), à l'imitation d'Horace (*Ép.* XIV et XV).

²⁹⁹ Dont LXXIV, plus érotique et XCIV, sur la beauté des femmes d'Italie.

³⁰⁰ Dont XCI et XCII, humoristiques, pour et contre le mariage. Ces poèmes ressemblent à un exercice rhétorique scolaire.

³⁰¹ Dont LXXIX, grivois, sur la femme nymphomane de Gilles.

E. Schéma narratif du corpus à Candide

| Mouvement narratif | N° | Remarques | Métrique |
|----------------------------------|---------|-----------------------------------------------------|-----------------------|
| Quelques évocations abstraites | XIX | Apparition en rêve | Hendécasyllabes |
| | XXIX | Comparaison à son portrait | Hendécasyllabes |
| | XL | <i>Xenia</i> poétique | Hendécasyllabes |
| 26 poèmes sans lien avec Candide | | | |
| | LXVI | Comparaison à un second soleil | Distiques élégiaques |
| Plus osé, grivois et érotique | LXVII | Jeu de mots <i>corculum-mentula</i> | Hendécasyllabes |
| | LXVIII | Jeu de mots sur <i>telum</i> | Distiques élégiaques |
| | LXX | Fausse invective à l'agrafe | Hendécasyllabes |
| | LXXI | Maladie de Candide | Hendécasyllabes |
| | LXXIII | Adresse au pied, <i>exclusus amator</i> | Hendécasyllabes |
| Chaste idéalisation | LXXVI | Incitation à aimer malgré la brièveté de la vie | Hendécasyllabes |
| | LXXVIII | Comparaison à Vénus | Distiques élégiaques |
| | LXXX | Déclaration de chasteté de l'amant | Distiques élégiaques |
| Éloignement → | LXXXI | Éloignement géographique, proximité amoureuse | Distiques élégiaques |
| | LXXXII | Éloignement comme moteur poétique | Distiques élégiaques |
| | LXXXIV | Amante enceinte, adresse à la Seine | Distiques élégiaques |
| | LXXXV | Éloignement qui allonge les heures | Distiques élégiaques |
| | LXXXIX | <i>Basium</i> . Demande à Vénus de rêver de Candide | Hexamètres + dimètres |
| | XC | Fausse rivalité entre Audebert et Candide | Hendécasyllabes |
| | XCV | Mise en garde au Zéphyr contre les cheveux | Hendécasyllabes |

Bibliographie

Textes antiques

- CATULLE, *Catulli Veronensis Liber*, éd. par EISENHUT, W., Leipzig : G.B. Teubner, 1983.
- CATULLE, *Poésies*, établi et trad. par LAFAYE, G., Paris : Les Belles Lettres, 2019 (¹1996).
- MARTIAL, *Epigrammaton libri*, éd. par HERAEUS, W. et BOROVSKIJ, I., Leipzig : G.B. Teubner, 1976.
- OVIDE, *Amores. Medicamina faciei femineae. Ars amatoria. Remedia amoris*, éd. par KENNEY, E. J., Oxford : Clarendon Press : 1994.
- OVIDE, *Metamorphoses*, éd. par TARRANT, R. J., Oxford : Clarendon Press, 2004.
- PROPERCE, *Elegiarum Libri IV*, éd. par FEDELI, P., Stuttgart : G.B. Teubner, 1984.
- SAPPHO, *Poesie, frammenti e testimonianze*, éd. et trad. par NERI, C. et CINTI, F., Santarcangelo di Romagna : Rusconi Libri, 2020.
- TIBULLE, *Elegies*, trad. par JUSTER, A. M., Oxford : Clarendon Press, 2012.

Textes de la Renaissance

- BÈZE, T. d., *Le Passavant*, trad. par LISEUX, I., Paris : Isidore Liseux, 1875.
- BÈZE, T. d., *Les Juvénilia*, trad. par MACHARD, A., Paris : Isidore Liseux, 1879.
- BÈZE, T. d., *Correspondance, t.X*, éd. par DUFOUR, A., CHIMELLI, C. et NICOLLIER, B., Genève : Droz, 1980.
- BÈZE, T. d., *Le Passavant*, éd., trad. et com. par LEDEGANG-KEEGSTRA, J. L. R., Brill's Series in Church History, n° 22, Leiden/Boston : Brill, 2004.
- BONNEFONS, J., *La Pancharis. Avec les Imitations Françaises de Gilles Durant*, trad. par BLANCHEMAIN, P., Paris : Isidore Liseux, 1878.
- CATELAN, A., *Passevent parisien respondant à Pasquin romain, de la vie de ceux qui sont allez demourer à Genève, et se disent vivre selon la réformation de l'Evangile*, réimpr. sur la troisième édition, Paris : Isidore Liseux, 1875 (¹1556).
- POLITIEN, A., *Miscellanies. Volume I*, éd. et trad. par DYCK, A.R. et COTTRELL, A., London/Cambridge : Harvard University Press, 2020.
- SALMON MACRIN, J., *Épithalames et odes*, trad. par SOUBEILLE, G., Paris : H. Champion/Genève : Slatkine, 1998.
- SCALIGER, J.-C., *Poetices libri septem. Reproduction de l'édition de Lyon (1561)*, éd. par BUCK, A., Stuttgart-Bad Cannstatt : Frommann-Holzboog, 1987.
- SECOND, J., *Œuvres complètes*, Paris : H. Champion/Genève : Slatkine.
 - *Tome I. Basiorum liber - Odarum liber*, éd. et trad. par GUILLOT, R., 2005.
 - *Tome III. Epigrammatum liber unus - Epistolarum libri duo*, éd. et trad. par DELAS, D. et TERNAUX, J.-C., 2007.
- SUMMERS, K., *A View from the Palatine : the "Juvenilia" of Théodore De Bèze*, Tempe : Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2001.

Monographies, chapitres et ouvrages collectifs

- BAKHTINE, M. M., *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris : Gallimard, 1978 (¹1956).
- BALSAMO, J. (dir.), *Les poètes français de la Renaissance et Pétrarque*, Genève, Droz : 2004.
- BEER, S. d., ENENKEL, K. A. E., RIJSER, D. (éd.), *The Neo-Latin Epigram. A learned and witty Genre*, Leuven : Leuven University Press, 2009.
- BUCK, A., *Die Rezeption der Antike in den romanischen Literaturen der Renaissance*, Berlin : Erich Schmidt Verlag, 1976.
- CAVARZERE, A., ALONI, A. et BARCHIESI, A. (éd.), *Iambic Ideas. Essays on a Poetic Tradition from Archaic Greece to the Late Roman Empire*, Lanham, Boulder, New York, Oxford : Rowman & Littlefield, 2001.
- COPLEY, F. O., *Exclusus amator*, Chico : Scholars Press, 1981 (¹1956).
- CROUSAZ, K., *L'Académie de Lausanne entre humanisme et Réforme (ca. 1537-1560)*, Leiden/Boston : Brill, 2012.
- DUFOUR, A., « Sur la date des éditions subreptices des *Poemata* de Bèze », in DURAND, R. (éd.), *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau : recueil anniversaire pour Jean-Daniel Candaux*, Genève : Droz, 1997, pp. 259-264.
- DUFOUR, A., *Théodore de Bèze. Poète et théologien*, Genève : Droz, 2006.
- DUTSCH, D. et SUTER, A. (éd.), *Ancient Obscenities. Their Nature and Use in the Ancient Greek and Roman Worlds*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2015.
- ENGAMMARE, M., « Théodore de Bèze poète et ses imprimeurs », in BJAÏ, D. et ROUGET, F. (éd.), *Les poètes français de la Renaissance et leurs « libraires »*, Genève : Droz, 2015.
- FLOOD, C. M., *The Body Satyrical: Satire and the Corpus Mysticum during Crises of Fragmentation in Late Medieval and Early Modern France*, Los Angeles : ProQuest, 2013.
- FORD, P., *The Judgment of Palaemon: the Contest between Neo-Latin and Vernacular Poetry in Renaissance France*, Leiden/Boston : Brill, 2013.
- GAISSER, J. H., *Catullus and his Renaissance Readers*, Oxford : Clarendon Press, 1993.
- GALAND-HALLYN, P. et HALLYN, F. (dir.), *Poétiques de la Renaissance : le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, Genève : Droz, 2001.
- GEISENDORF, P.-F., *Théodore de Bèze*, Genève : Labor et Fides/Paris : Librairie Protestante, 1949.
- GENTON, H., « Histoire des reproches adressés aux "Poemata" de Bèze par les polémistes luthériens », in BACKUS, I. (éd.), *Théodore de Bèze (1519-1605), Actes du Colloque de Genève (septembre 2005) publiés par l'Institut d'histoire de la Réformation*, Genève: Droz, 2007, pp. 163-173.
- GOLD, B. K., MILLER, P. A. et PLATTER, C. (éd.), *Sex and Gender in Medieval and Renaissance Texts*, Albany : State University of New York Press, 1996.
- GOLD, B. K. (éd.), *A Companion To Roman Love Elegy*, Chichester : Wiley-Blackwell, 2012.
- GRANAROLO, J., « L'époque néotérique ou la poésie romaine d'avant-garde au dernier siècle de la République (Catulle excepté) », in TEMPORINI, H. et HAASE, W. (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Band 3, Sprache und Literatur (1. Jahrhundert v. Chr.)*, Berlin/Boston : De Gruyter, 2016, pp. 278-360.
- GUILLOT, R., *Essais sur Jean Second*, Études et essais sur la Renaissance, n° 94, Paris : Classiques Garnier, 2011.

- HOUGHTON, L., « Renaissance Latin Love Elegy, in THORSEN, T. (éd.), *The Cambridge Companion to Latin Love Elegy*, Cambridge : Cambridge University Press. 2013, pp. 290-305.
- IJSEWIJN, J., *Companion to Neo-Latin Studies. Part 1: History and diffusion of Neo-Latin literature*, Leuven : Leuven University Press/Peeters Press, 1990.
- JOUKOVSKY, F., *La gloire dans la poésie française et néo-latine du XVI^e siècle : des rhétoriciens à Agrippa d'Aubigné*, Genève : Droz, 1969.
- LAURENS, P., *L'abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris : Les Belles Lettres, 1989.
- LAUSBERG, M., *Das Einzeldistichon. Studien zum antiken Epigramm*, München : W. Fink, 1982.
- MACFARLANE, I. D., *Renaissance Latin Poetry*, New York : Barnes & Noble books, 1980.
- MEHNERT, K.-H., *Sal Romanus und Esprit français. Studien zur Martialrezeption im Frankreich des 16. und 17. Jahrhunderts*, Bonn : Romanisches Seminar, 1970.
- MEYLAN, H., AUBERT, F. et BOUSSARD, J., « Un premier recueil de poésies latines de Théodore de Bèze », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t.15, n° 2, 1953, pp. 164-191.
- MEYLAN, H., *D'Érasme à Théodore de Bèze. Problèmes de l'Église et de l'École chez les Réformés*, Travaux d'Humanisme et Renaissance CXLIX, Genève : Droz, 1976.
 - « Les deux "mains" de Théodore de Bèze », 1955, pp. 169-174.
 - « La conversion de Bèze ou les longues hésitations d'un humaniste chrétien », 1959, pp. 145-167.
 - « Bèze et les "Sodales" d'Orléans », 1961, pp. 139-144.
- MORGAN, L., *Musa Pedestris. Metre and Meaning in Roman Verse*, Oxford : Clarendon Press, 2010.
- MORISSE, G., « Théodore de Bèze, vu par les controversistes de la fin du XVI^e siècle », in DURAND, R. (éd.), *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. Recueil anniversaire pour Jean-Daniel Candaux*, Genève : Droz, 1997, pp. 249-257.
- MURARASU, D., *La poésie néo-latine et la renaissance des lettres antiques en France (1500-1549)*, Paris : J. Gamber, 1928.
- NORTON, G. P., *The ideology and language of translation in Renaissance France and their humanist antecedents*, Genève : Droz, 1984.
- NOUGARET, L., *Traité de métrique latine classique*, Paris : Klincksieck, 1977 (1956).
- PFOHL, G. (éd.), *Das Epigramm. Zur Geschichte einer inschriftlichen und literarischen Gattung*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969.
- POGNON, E., *Littérature latine de la Renaissance : l'antiquité retrouvée*, Paris : Gallimard, 1955.
- SMET, I. d. et FORD, P. (éd.), *Eros et Priapus. Erotisme et obscénité dans la littérature néo-latine*, Genève : Droz, 1997.
- SMET, I. d. et WHITE, P., *Sodalitas litteratorum : le compagnonnage littéraire néo-latin et français à la Renaissance. Études à la mémoire de Philip Ford*, Genève : Droz, 2019.
- SMET, R. d. (éd.), *La satire humaniste. Actes du Colloque international (mars-avril 1993)*, Bruxelles : Peeters Press, 1994.
- VEYRIN-FORRER, J., « Autour d'un exemplaire des *Poemata* de Théodore de Bèze portant l'ex-libris « Tho. Maioli et amicorum » », in CARILE, P. (éd.), *Parcours et rencontres : mélanges de langue, d'histoire et de littérature françaises offerts à Enea Balmas*, t.1, 1993, pp. 649-664.

Articles

- CARRATELLO, U., « L'*Epigrammaton Liber* di Marziale nelle tradizione tardomedievale e umanistica » in *Giornale italiano di filologia*, n° 26, 1974, pp. 1-17.
- CATIN, L., « Le Roman de Catulle », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*, n° 11, 1952, pp. 22-54.
- CITRONI, M., « Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », in *Dictynna*, n° 1, 2004, pp. 1-18.
- COATS, C. R., « The Emblematic Book of the Self : Théodore de Bèze's "Icones" », in *Neophilologus*, n° 76, 1992, pp. 175-185.
- DANNREUTHER, H., « À propos de Théodore de Bèze », in *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, vol. 52, n° 3, 1903, pp. 282-283.
- DEFAUX, G., « Histoire d'une brouille : Clément Marot, Etienne Dolet et l'épigramme 'Contre l'inique' », in *French Forum*, vol. 17, n° 2, 1992, pp. 153-167.
- FERRER, V., « Pour une poétique réformée : l'influence de Calvin sur les poètes des XVI^e et XVII^e siècles », in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 4, 2010, pp. 883-899.
- FORD WILTSHIRE, S., « Catullus Venustus », in *The Classical World*, vol. 70, n° 5, 1977, pp. 319-326.
- FRY, C., « Esthétique de la complexité informationnelle : du moineau de Lesbie aux baisers de Catulle (Catulle 2 ; 3 ; 5 ; 7) », in *Latomus*, t.63, fasc. 4, oct.-déc. 2004, pp. 841-856.
- GALAND-HALLYN, P., « Corinne et Sappho. *Elocutio* et *inuentio* dans les *Amours* et les *Héroïdes* d'Ovide », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*, n° 50, 1991, pp. 336-358.
- GALAND-HALLYN, P., « Me tamen exprimo » : la singularité d'écrire dans la poésie latine française du XVI^e siècle. L'exemple des *Naeniae* (1550) de Macrin », in *Littérature (La singularité d'écrire aux XVI^e-XVIII^e siècles)*, n° 137, 2005, pp. 12-27.
- HUDSON, H. H., « Grimald's Translations from Beza », in *Modern Language Notes*, vol. 39, n° 7, 1924, pp. 388-394.
- LEDEGANG-KEEGSTRA, J., « Théodore de Bèze et Martinus Lydius : célébration de la victoire sur l'*Invincibilis illa Classis* », in *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 105, n° 1, 2010, pp. 27-43.
- LUDWIG, W., « *Catullus renatus*. Anfänge und frühe Entwicklung des catullischen Stils in der neulateinischen Dichtung », in *Litterae Neolatinae*, 1989, pp. 162-194.
- MACASKILL, A., « Lesbia and Candida *Venustae*: The Beloved as Aesthetic Ideal in Catullus and Beza », in *International Journal of the Classical Tradition*, n° 24, 2017, pp. 57-77.
- MEEREN, S. V. d., « Le thème de l'*exclusus amator* dans la satire philosophique : variété des réemplois et des stratégies argumentatives », in FONTANIER, J. (éd.), *Amor Romanus – Amours romaines : Études et anthologie*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008, pp. 237-264.
- MORIN, Y. C., « L'hexamètre "héroïque" de Jean-Antoine de Baïf », in BILLY, D. (éd.), *Métriques du Moyen Âge et de la Renaissance. Actes du Colloque International du Centre d'études Métriques, Nantes, 20-22 Mai 1996*, Paris : L'Harmattan, 1999, pp. 163-184.
- NICOLLIER, B. « Théodore de Bèze », in *Dictionnaire Historique de la Suisse (DHS)*, 2004, consulté le 18.11.2019. URL : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011048/2004-09-30/>
- PAPANGHELIS, T. D., « Catullus and Callimachus On Large Women », in *Mnemosyne*, vol. 44, 1991, pp. 372-386.

- PRESCOTT, A. L., « English Writers and Beza's Latin Epigrams: The Uses and Abuses of Poetry », in *Studies in the Renaissance*, vol. 21, 1974, pp. 83-117.
- SÄNGER, A., « Martin Luther und der Römische Prozess in den neulateinischen Epigrammen des humanistischen Dichters Euricius Cordus (1486–1535) », in *Daphnis*, n° 45, 1-2, 2017, pp. 39-57.
- SCHLEINER, W., « That Matter Which Ought Not To Be Heard Of: Homophobic Slurs in Renaissance Cultural Politics », in *Journal of Homosexuality*, n° 25, 1994, pp. 41-75.
- SUMMERS, K., « Catullus' program in the imagination of later epigrammatists », in *Classical Bulletin*, n° 77, 2, 2001, pp. 147-159.
- SUMMERS, K., « Reformation Humanism: Reading the Classics in the New Theology », in *Reformation & Renaissance Review*, n° 20-2, 2018, pp. 134-154.
- TAYLOR, A., « Introduction: The Translations of Renaissance Latin », in *Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée*, vol. 41, 2014, pp. 329-353.
- TROCMÉ, É., « L'ascension de Théodore de Bèze (1549-1561), au miroir de sa correspondance », in *Journal des savants*, n° 4, 1965, pp. 607-624.
- WONG, A., « The Hard and the Soft in the Humanist Poetry of Kissing », in *International Journal of the Classical Tradition*, 2014, vol. 21, n° 1, pp. 30-66.

Dictionnaires latins

- FLOBERT, P. et GAFFIOT, F., *Le Grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*, Paris : Hachette, 2014 (¹1934).
- HOVEN, R., *Lexique de la prose latine de la Renaissance*, Leiden : Brill, 2006 (¹1994).
- GLARE, P. G. W., *Oxford Latin Dictionary*, Oxford : Clarendon Press, 1968.